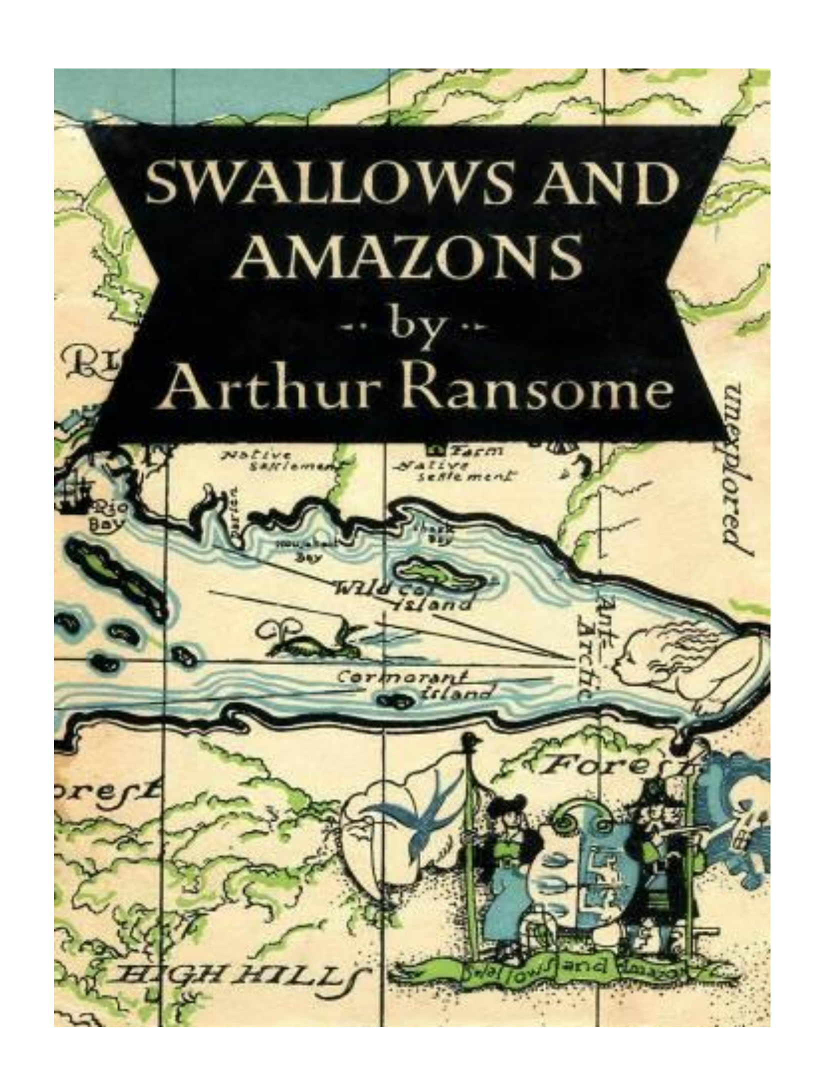


Arthur Ransome

HIRONDELLES ET AMAZONES

1945 – Traduction
Germaine Guillemot-Magitot

Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Table des matières

LE PIC DE DARIEN

Roger, sept ans, et fier de ne plus être le cadet de la famille, remontait en courant le pré qui s'étendait du bord du lac jusqu'à la ferme de l'Épine où sa mère avait pris pension pour les vacances. Il faisait de longs zigzags, allant d'abord vers la haie qui bordait l'allée, puis virant et repartant vers la haie opposée. À chaque virage, il gagnait du terrain et se rapprochait de maman qui attendait patiemment, appuyée contre la barrière blanche qui fermait la prairie devant la maison. Pas moyen de filer droit vers elle, Roger, pour l'instant, était un bateau voguant par vent contraire. Pas un de ces affreux vapeurs, « des moteurs dans des boîtes à sardines ! », avait dit le matin même Jean, le frère aîné, mais un fin voilier, un élégant clipper, *le Surcouf*. « Naviguer à la voile, avait ajouté Jean, parlez-moi de ça ! c'est épatant ! ». Alors Roger, au lieu de foncer droit comme un vulgaire paquebot, tirait savamment des bordées pour gagner le port.

En approchant de sa mère, il aperçut dans sa main une feuille bleue. Un télégramme !… C'était la réponse enfin !… La réponse, tant attendue, à ces fameuses lettres demandant toutes la même chose, écrites par maman, par Jean, Suzanne, Micky et par Roger lui-même ! La sienne ne contenait qu'une phrase : « Moi aussi, dis papa, je t'en prie, et je t'embrasse bien fort. » Micky avait rempli deux feuilles, quant à Suzanne, bien que plus grande que Micky, elle s'était contentée de signer avec Jean. C'était maman bien sûr, qui en avait mis le plus long, mais qu'avait-elle dit ?…

Et tout ce courrier était parti bien loin, rejoindre papa dont le bateau faisait escale à Tunis, en route pour Hong-Kong. Et la réponse était arrivée !… Roger faillit bondir en avant… Mais non !… la voile, voyons, il n'y a que ça ! et le petit garçon tira une nouvelle bordée, mais en serrant, cette fois, le vent de plus près.

Près de la barrière, il ralentit, s'arrêta à côté de sa mère, recula de deux pas, amena les voiles avec un petit sursaut, puis jeta l'ancre dans le port.

— C'est la réponse ?… dit-il hors d'haleine. Est-ce oui ?

Maman sourit et lut la dépêche :

PRÉFÈRE LES SAVOIR NOYÉS QUE STUPIDES SI PAS STUPIDES PAS NOYÉS

— C'est oui ?

— Je crois…

— Pour moi aussi ?

— Oui, si Jean et Suzanne consentent à se charger de toi et si tu promets de leur obéir.

— Chic ! Chic ! cria Roger, dansant de joie en oubliant complètement qu'il était à l'ancre dans un port bien calme.

— Où sont les autres ?

— À Darien.

— Que dis-tu ?

— Sur le haut du cap, tu sais, c'est Micky qui l'a baptisé comme ça. De là on aperçoit l'île.

Devant la ferme de l'Épine, la pente rapide aboutissait à une petite crique enclavée entre deux hautes falaises barrant la vue. Un hangar à bateaux et une petite jetée complétaient ce port naturel. Un sentier descendait de la maison au hangar. À mi-chemin, un autre sentier se perdait dans le bois de pins du promontoire Sud, le plus élevé.

Le soir même de leur arrivée, quinze jours auparavant, les enfants s'étaient frayé un chemin entre les arbres jusqu'à la pointe où le cap finissait brusquement en une falaise à pic sur le lac. De là, on avait une vue très étendue sur la grande nappe d'eau bordée d'une côte découpée que dominaient des collines plus hautes au Nord, plus basses au Sud. Une véritable mer intérieure ! Et Micky se souvint tout à coup d'une « lecture » dans son livre d'histoire. Il était question de Fernand Cortez et de ses compagnons parvenant au sommet des hautes cimes du pays de Darien, dans l'isthme de Panama, et contemplant pour la première fois le Pacifique. Donc Micky baptisa le promontoire le « pic de Darien » Les enfants y installèrent leur camp et c'est là que Roger venait de laisser ses frère et sœurs pour venir jusqu'au pré. Apercevant sa maman à la barrière, il avait entrepris cette navigation difficile vers la maison.

— Veux-tu leur porter la réponse ?

— Et leur dire que c'est « oui » pour moi aussi ?

— Donne la dépêche à Jean. C'est lui qui doit faire en sorte que vous ne soyez pas stupides.

Maman tendit la feuille bleue à Roger. Puis elle se pencha sur lui pour l'embrasser (oubliant qu'il était un bateau !)

— Soyez exacts pour le dîner ! Sept heures et demie ! et surtout ne réveillez pas Cricri en rentrant !

— Bien, commandant, répliqua Roger, levant l'ancre en halant la chaîne une main après l'autre.

Il repartit en zigzags, réfléchissant à la façon dont il allait annoncer la grande nouvelle.

— Ohé, du bateau ! cria maman en riant de tout son cœur.

Roger jeta un regard en arrière.

— Vent contraire à l'aller, bon vent au retour ! Pourquoi tirer des bordées ?

— C'est ma foi vrai ! Vent arrière en plein ! et comme je suis un schooner, je mets mes voiles en ciseaux.

Ses bras étendus, figurant les voiles, il descendit la pente à toute allure. En entrant dans le bois, il cessa d'être un bateau, on ne navigue pas au milieu des arbres ! Il devint un explorateur laissé en arrière-garde par le gros de la troupe et suivant dans la forêt vierge la trace de ses compagnons. Il avança avec précaution, jetant des regards perçants à droite et à gauche. Qui sait si quelque sauvage, embusqué derrière un pin, n'allait pas lui décocher une flèche empoisonnée ! Il gagna ainsi une petite clairière où quelques touffes de bruyère sortaient d'un sol rocheux. C'était là le sommet du pic de Darien. Entre les arbres, on voyait miroiter le lac. Jean, à genoux, attisait le feu dans un creux de rocher, Suzanne étalait de la confiture sur des tartines de pain bis et Micky, assise entre deux pins, le menton dans les genoux, faisait le guet et regardait l'île.

Jean leva la tête, aperçut le télégramme et bondit sur ses pieds.

— La dépêche ?

— C'est la réponse ! C'est oui !… Pour moi aussi, si toi et Suzanne voulez bien m'emmener et si je suis obéissant. Et comme c'est oui pour moi, je pense que c'est oui pour Micky.

Jean prit la dépêche et Micky accourut, tandis que Suzanne cessait d'étaler la confiture en ayant soin toutefois de garder son couteau au-dessus de la tartine pour n'en rien perdre.

— Lis tout haut, dit Suzanne.

Jean déplia le papier :

PRÉFÈRE LES SAVOIR NOYÉS QUE STUPIDES SI PAS STUPIDES PAS NOYÉS

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Suzanne.

— Ça veut dire oui, fit Micky.

— Et que papa sait bien que nous ne nous noierons pas et que si ça arrivait tout de même ce serait un fameux débarras ! ajouta Jean.

— Mais, reprit Suzanne, il y a « stupides si pas stupides », qu'est-ce que c'est que ça ?

— T'es bête ! expliqua Micky. Il y a d'abord « si nous sommes stupides on ne regrettera pas de nous voir noyés », puis c'est une autre phrase : « comme nous ne sommes pas stupides… »

— Pas du tout, c'est pas ça ! C'est « si nous ne sommes… »

— Bon ! « Si nous ne sommes » pas stupides, nous saurons bien nous arranger pour ne pas nous noyer.

— D'abord, papa a mis ça pour rassurer maman, dit Suzanne en reprenant la confection des tartines.

— Partons tout de suite ! cria Roger.

Au même instant, un grand jet de vapeur souleva le couvercle de la casserole ; Suzanne vida un petit paquet de chocolat en poudre dans l'eau bouillante.

— Nous ne pouvons pas partir ce soir, dit-elle. Goûtons d'abord ; après nous ferons la liste de tout ce qu'il faut emporter.

— Allons au bord pour voir l'île, ajouta Micky.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Gobelets, chocolat, assiette d'aluminium sur laquelle s'empilaient les tartines, tout fut emporté à l'extrémité de la falaise.

Là-bas, à un kilomètre environ vers le Sud, des arbres se reflétaient dans l'eau. C'était l'île qu'ils contemplaient depuis dix jours, l'objet de leurs dé-sirs qui prenait, depuis que le télégramme était là, un aspect plus réel. Lorsqu'ils l'avaient aperçue pour la première fois du haut du pic de Darien, le soir de leur arrivée, tous quatre avaient eu immédiatement la même pensée. Ce coin de terre perdu au milieu du lac n'était pas une île comme les autres. C'était « leur île ».

Elle les attendait, elle avait été mise là pour eux. Peut-on être heureux en jouant sur le continent et en dormant dans un lit quand il y a une île comme celle-là à l'horizon ? Tout de suite, ils étaient accourus vers maman et l'avaient suppliée de quitter la ferme et de camper avec toute la fa-

mille sur cette terre déserte… Ils avaient compté sans Cricri, la petite sœur, le bébé si joufflu qu'il ressemblait à une grosse boule ! Impossible de la transporter avec sa nurse (Ces deux-là avaient des exigences impossibles !) même dans la plus parfaite des îles désertes, et impossible à maman d'accorder la permission aux enfants de camper tous les quatre, sans que papa ait donné son autorisation. Jean et Suzanne savaient manier un bateau à voiles. Roger et Micky étaient bien moins savants. Ils avaient tout juste appris à tenir la barre quand leur père était venu en congé l'année précédente. Dans le hangar au bord de l'eau, il y avait ***l'Hirondelle***, un joli canot avec un gréement complet. Il y avait aussi un lourd bateau à rames, dont les enfants, en d'autres temps, auraient été ravis de se servir pour canoter dans la baie. Mais, quand on a devant soi un lac aussi grand qu'une mer, à l'horizon une île déserte à explorer, et à sa disposition un bateau pourvu d'une jolie voile brune, cela n'a plus aucun intérêt. Alors les lettres avaient été écrites, expédiées. En attendant la réponse, le camp était établi sur la cime de Darien ; mais il fallait rentrer le soir à la ferme pour dîner et se coucher.

Lorsque maman avait emmené ses enfants dans la barque à rames, jamais ils n'avaient voulu se diriger vers la terre tant désirée afin de ne pas gâter l'exploration future. Et les jours avaient succédé aux jours sans apporter la réponse, et il semblait impossible qu'elle arrive avant la fin des vacances. L'île devenait un de ces pays qu'on voit défiler par la portière d'un wagon, qui appartiennent à la vie d'autres personnes et qu'on ne connaîtra jamais. Puis, aujourd'hui, brusquement, tout était changé ! L'île était à eux. Ils allaient partir pour une exploration, naviguer tout seuls, doubler le promontoire et traverser le lac pour aborder sur une terre inconnue où ils resteraient jusqu'au moment de faire les

malles pour rentrer en ville ! Ils étaient si émus qu'ils mangeaient leurs tartines en silence, chacun remuant des projets dans sa tête. Jean pensait au bateau. Allait-il bien savoir manier la barre et l'écoute, se rappeler tous les principes du bon pilote ?… Suzanne songeait à l'organisation de la popote. Micky voyait des récifs de corail et des empreintes de pieds dans le sable. Roger était tout à la joie de ne plus être le petit dernier qu'on laisse derrière. C'était au tour de Cricri, maintenant, de rester avec la nurse. Lui partait avec les grands comme membre de l'équipage !

— Voyons, fit Jean tout à coup, en tirant une feuille de sa poche, établissons les papiers du bord.

L'assiette à tartines était vide, il la retourna, posa son papier dessus et, couché à plat ventre sur le rocher, écrivit :

Navire à voile : l'Hirondelle

Port : l'Épine

Propriétaire :

— Qui est le propriétaire ?

— Il est à nous jusqu'à la fin des vacances.

— Mettons : « WALKER et Cie », afin d'y être tous.

Il écrivit :

Propriétaire : WALKER et C[ie]

Capitaine : Jean WALKER

Second : Suzanne WALKER

Matelot breveté : Micky WALKER

Mousse : Roger WALKER

— Signez tous en face de vos noms, ajouta-t-il. Bon, voilà qui est fait. Voyons… lieutenant ?

— Commandant ? répondit Suzanne du tac au tac.

— Quand serez-vous prête à embarquer ?

— Dès que le vent sera favorable.

— Que pensez-vous de l'équipage ?

— C'est le meilleur que j'aie jamais engagé.

— Vos hommes savent-ils nager ?

— Le matelot Micky, oui, le mousse Roger garde encore un pied au fond.

— Il faut qu'il sache nager au plus tôt.

— C'est pas vrai. Je ne garde pas mon pied au fond tout le temps !

— Il faut arriver à ne plus le poser du tout.

— Très bien.

— Mais non, fit Suzanne. Ce n'est pas ainsi que tu dois répondre. Tu dois dire : bien, commandant.

— Mais je sais le dire ! C'est comme ça que j'ai répondu à maman tout à l'heure.

— Tu dois dire « commandant » à Jean, et « lieutenant » au second, dit Micky. Tu devrais m'appeler « maître », mais puisqu'il n'y a que deux hommes d'équipage, ce serait trop compliqué.



— Jean, as-tu encore du papier ? demanda Suzanne.

— L'envers du télégramme.

— Donne-le. Maman ne dira rien si nous écrivons dessus. Faisons la liste des objets qu'il faut emporter. Partir dès que le vent sera favorable, c'est très joli, mais il faut tout préparer d'abord.

— Un compas, dit Jean, et une carte du lac.

— Une marmite, continua Suzanne.

— Un drapeau, ajouta Micky, j'en ferai un avec une hirondelle dessus.

— Des tentes, dit Roger.

— Une longue-vue, reprit Jean.

— Une poêle, des gobelets, couteaux, fourchettes, du chocolat, du sucre, du lait.

Suzanne griffonnait sans arrêt.

— Des cuillères…

Ils continuèrent un moment, tantôt écrivant, tantôt réfléchissant, jusqu'à ce que la feuille soit pleine.

— Il n'y a plus de place, fit Jean. Même les papiers du bord ont des additions derrière. Zut pour la liste ! Allons plutôt demander à maman la clef du hangar à bateaux.

Mais quand ils arrivèrent à la ferme, maman les attendait sur le pas de la porte, un doigt sur les lèvres :

— Chut, dit-elle. Ne réveillez pas Cricri. Entrez sans faire de bruit. Le dîner est servi.



PRÉPARATIFS

Les papiers du bord, c'est très important, mais cela ne représente qu'une bien petite part de ce qu'il faut emporter lorsqu'on entreprend une exploration. Que de choses encore à préparer ! Maman, heureusement, avait pensé aux tentes, y travaillant en secret aussitôt le départ des fameuses lettres, se disant qu'à défaut de l'île déserte, ses enfants pourraient camper sur la plage ou sur le pic de Darien. Elle avait mis la dernière main à son ouvrage dès que l'équipage de ***l'Hirondelle*** avait été se mettre au lit.

Le lendemain matin, le petit déjeuner à peine fini, Jean, Suzanne, maman s'étaient mis à l'œuvre. Micky regardait, Roger se fourrait dans les jambes de tout le monde. On avait monté une des tentes dans le jardin. La forme en était des plus simples. Une pièce triangulaire formait l'arrière, fixée sur la partie principale. Celle-ci portait en son sommet une forte corde solidement cousue dans le sens de la longueur, et dont les deux bouts se fixaient chacun à un arbre. Ainsi, le toit était formé, maintenu à une bonne hauteur et on évitait l'emploi des piquets, toujours si difficiles à enfoncer profondément quand le terrain est rocailleux.

Des poches, destinées à être remplies de cailloux, maintenaient la base de la toile et l'entrée était formée de deux pans flottants qu'on fixait sur les côtés ainsi qu'au milieu ; on pouvait aussi les relever au moyen de deux rangées de cordons, comme en prenant un ris dans une voile.

— À dire vrai, fit Jean, nous devrions nous contenter d'un abri fait avec la voile du bateau soutenue par sa flèche

et maintenue par deux rames, mais nous ne tiendrions jamais tous quatre sous la seule voile de ***l'Hirondelle***, elle est trop petite. Nous ne pouvons nous passer de tentes et celles-ci sont épatantes, maman !

— Elles sont assez pratiques, sauf par grand vent. Lorsque nous étions jeunes, papa et moi, nous avons souvent dormi dans des abris semblables.

Micky considéra sa mère gravement :

— Tu es donc vieille maintenant ? demanda-t-elle.

— Pas très (maman se mit à rire), mais en ce temps-là j'étais plus jeune que maintenant… Voici deux morceaux de toile huilée pour étaler par terre, attention de ne pas laisser dépasser les bords à l'extérieur ! sinon, s'il pleut, vous vous réveillerez dans une mare !

Tous cinq entrèrent sous la petite tente, Micky prit même le gros bébé dans ses bras afin qu'il soit de la fête, Suzanne ferma l'ouverture.

— On pourrait se croire déjà loin ! s'exclama Micky.

— La prochaine fois que nous entrerons sous cette tente, nous serons sur notre île, dit Jean.

— Il manque des matelas, fit observer maman.

— Mais non, des couvertures suffisent.

— Jamais de la vie. Rappelez-vous de la demoiselle qui s'était sauvée avec des bohémiens et qui avait attrapé une fluxion de poitrine. Comment finit-elle ?

— Elle finit très mal.

— Et cela finirait très mal pour vous si attrapiez des rhumes. Surtout sur une île déserte ! Nous allons remplir des sacs de bon foin sec. Vous les poserez sur les toiles imperméables, et roulés dans les couvertures vous ne craindrez plus rien !

Mais le capitaine Jean mourait d'envie de mettre son navire à l'épreuve.

— Descendons au port et mettons le bateau à l'eau. Tu nous permets de le prendre maintenant, n'est-ce pas maman ?

— Oui, mais je veux vous accompagner pour la première navigation.

— Allons vite, tu seras la reine Élisabeth embarquant à Greenwich sur des navires en partance pour les Indes.

Maman rit à cette idée.

— Tu n'as pas les cheveux roux, ajouta Micky, mais ça ne fait rien.

— Eh bien ! en route, dit maman, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas nous encombrer de bébé.

Ils sortirent tous à quatre pattes de la tente, mirent Cricri dans les bras de sa nurse et la reine Élisabeth prit majestueusement le chemin du port, encadrée de tout l'équipage de *l'Hirondelle*, le fidèle capitaine Jean à ses côtés et le mousse en avant, muni de la grosse clef du hangar.

Après une lutte acharnée avec la serrure rouillée, Roger parvint à ouvrir la porte. *L'Hirondelle* se balançait entre les deux quais de pierre qui bordaient les murs à l'intérieur du hangar. C'était un petit canot plat construit pour naviguer

sur des estuaires peu profonds où les sables se découvrent à marée basse. Pourtant, il n'était pas muni d'une dérive comme le sont les embarcations de ce genre. (La dérive est une sorte de triangle en fer que l'on peut descendre à travers la coque lorsqu'on veut naviguer en serrant le vent.) Mais comme sa quille était plus saillante que dans la plupart des petits canots, il se comportait fort bien en toutes circonstances. Long de 13 à 14 pieds, il était assez large. Son mât était posé sur le bordage, proprement ficelé avec sa flèche, sa voile, le gui[1] et une paire d'avirons. Son nom, ***l'Hirondelle***, était peint à l'arrière.

Le capitaine et son équipage considérèrent leur navire avec amour, c'était déjà leur bien.

— Sortez du hangar pour dresser le mât, dit maman, ce n'est pas possible ici, le toit est trop bas.

Le capitaine sauta dans le canot. Puis Suzanne embarqua avec son frère.

— Je voudrais aller dans le bateau, moi aussi, dit Roger.

— Non, dit maman, toi et Micky attendez, vous gêneriez la manœuvre.

— Chic ! dit Jean, il y a un pavillon ! Il brandit un petit drapeau bleu triangulaire, et il y a une drisse en fil de fer pour le hisser au haut du mât.

— Je vais faire un autre drapeau bien plus joli, affirma Micky.

---

[1] Synonyme : ***la bôme***

— Alors prends celui-là comme modèle, dit maman, afin de le couper de la bonne taille.

Jean et Suzanne avaient beaucoup navigué, aussi eurent-ils vite fait de dresser le mât et la voile. Lorsque tout fut prêt, Micky et Roger embarquèrent avec leur mère.

— Veux-tu prendre la barre pendant que je démarre, maman ?

— Pas du tout ! Reine ou non, je ne suis qu'un passager et puis je veux voir comment vous débrouillez.

— C'est vrai ! Lieutenant, veillez au démarrage et envoyez vos hommes en bas pour que leurs têtes ne soient pas sur le trajet du gui lorsque nous allons virer de bord.

— Bien, commandant ! Attention, vous autres. Tous dans l'entrepont !

Le mousse et le matelot s'accroupirent au fond de la coque, Jean prit la barre, Suzanne détacha l'amarre.

— Paré !

— Démarrez !

— Allons-nous à l'île ? demanda le mousse.

— Non, dit maman, ce serait trop long. Nous avons encore beaucoup à faire si vous voulez partir demain matin. Navigue un peu contre le vent, Jean, puis nous reviendrons aussi vite que possible pour finir les préparatifs.

Le premier voyage de *l'Hirondelle* fut donc très écourté. Jean louvoya un moment, tirant des bordées comme Roger la veille dans le pré, puis il vira de bord et le canot fila vent

arrière vers le port, laissant un joli sillage d'écume derrière lui.

— Ton navire est parfait, dit maman comme ils abordaient.

— Magnifique !

Le reste de la journée fut bien employé. Maman se dépêcha de coudre les sacs à matelas, puis elle découpa une hirondelle dans une vieille culotte de drap bleu. Micky avait préparé un petit pavillon triangulaire dans un morceau de toile blanche, et n'eut plus qu'à coudre l'Hirondelle dessus et à fixer le tout sur la drisse. Le capitaine et son second s'occupèrent l'un du matériel, l'autre du ravitaillement. La liste s'était considérablement allongée depuis la veille et Roger, chargé de paquets, faisait la navette entre la ferme et le port.

Suzanne, en plus de son grade de second, avait les fonctions de maître-coq et réunissait les ustensiles de cuisine et les provisions avec l'aide de madame Jackson, la fermière, qui consentait de bonne grâce à prêter les objets nécessaires.

— Ce qu'il faut avant tout, disait-elle, c'est une marmite.

— Et une casserole et une poêle, ajouta Suzanne ; je fais très bien les omelettes.

— Pas possible ! J'aurais plutôt pensé que c'était les œufs à la coque !

— Oh ! Ça ne compte pas, comme cuisine !

Il fallait encore des couteaux, des fourchettes, des assiettes, des verres et des cuillères. Des boîtes de fer-blanc de

différentes tailles, grandes pour la viande et les biscuits, plus petites pour le sucre et le sel.

— Je crois qu'il en faut une très grande pour le sucre, dit Roger qui attendait un nouveau chargement.

Jean et Micky vinrent montrer au lieutenant le drapeau et voir où en étaient les préparatifs.

— Qui sera médecin ? demanda Suzanne.

— Mais toi, répondit Jean. C'est toujours le second qui s'occupe des malades dans les livres. Il arrive sur le pont en se dandinant et demande :

« Comment vont vos bras, vos jambes, et vos poumons, et vos os ? » Tu ne te souviens pas ?

— Alors, il faut que j'emporte des bandes et de la pharmacie.

— Mais non, fit Micky, sur les îles désertes on se soigne avec de simples herbes. Nous aurons toutes espèces de maladies : la peste, la fièvre et le choléra, mais nous guéririons tout avec des herbes qui nous seront indiquées par les sauvages.

— Jamais de la vie, dit maman qui entrait à ce moment, tout malade sera évacué immédiatement sur la maison. Pas de médicaments.

— Bien sûr si c'est sérieux, dit Micky, mais nous pourrons bien faire semblant d'avoir la peste ou la fièvre jaune et nous soigner nous-mêmes.

— Et une carte, demanda Jean, nous n'y pensons pas.

— Mais puisque cet océan est inexploré, dit Micky, il n'y a pas de carte.

— Mais si, les cartes les plus intéressantes sont celles où il y a la mention « terres inconnues » sur certaines parties.

— Eh ben, elles ne servent pas à grand'chose pour ces pays-là !

— Il faut tout de même une carte, dit Jean. N'importe laquelle. Elle sera fausse, les localités ne porteront pas leurs vrais noms, puisque nous ne les avons pas encore choisis, mais ça ne fait rien.

Ils dénichèrent une bonne carte du lac dans un guide local. Micky n'en voulait pas, sous prétexte que ce n'était pas une carte marine, mais Jean trouva qu'elle faisait très bien l'affaire. Madame Jackson consentit à la leur prêter, en recommandant de la tenir à l'abri de l'humidité.

Il fallut donc une autre boîte de fer-blanc pour enfermer les objets à tenir au sec. On y ajouta, en plus du guide, des cahiers pour le journal de bord, du papier à lettre pour écrire à maman, et un petit baromètre que Jean avait gagné à une loterie. Il fallut constituer aussi la bibliothèque du navire. Micky avait déniché un dictionnaire allemand, laissé sans doute par un précédent pensionnaire.

— C'est plein de langue indigène, déclara-t-elle, et cela nous sera indispensable pour nous faire comprendre des sauvages.

Mais il était si lourd qu'on y renonça et qu'on prit Robinson Crusoé à la place.

Jean prit le Manuel du parfait Marin, et le deuxième volume de L'île Mystérieuse. Suzanne se munit des Cent recettes de cuisine courante.

Enfin, quand tout fut empilé dans le hangar et qu'il fut presque l'heure d'aller se coucher, l'équipage monta sur le pic de Darien pour regarder l'île, une dernière fois de loin. Le soleil se couchait derrière les collines, il n'y avait pas un souffle de vent. Le lac n'avait pas une ride.

— Je peux pas croire encore que nous aborderons là-bas demain, dit Micky.

— Pas s'il y a aussi peu de vent qu'aujourd'hui, dit le commandant préoccupé. Il faut siffler pour faire lever la brise.

Micky et Roger ne se le firent pas dire deux fois et sifflèrent sans arrêt jusqu'à la maison. Comme ils approchaient de la ferme, les feuilles des arbres commençaient à s'agiter.

— Tu vois, dit Micky, ça y est ! Levons-nous de bonne heure demain matin pour siffler un bon coup avant le petit déjeuner.



EN ROUTE VERS L'ÎLE

La cargaison était importante. Lorsqu'elle fut chargée, les cales de *l'Hirondelle* étaient pleines et il restait à peine de la place pour l'équipage lorsque M. Jackson, le fermier, arriva portant les sacs de foin.

— Il faut faire deux voyages, dit Jean.

— Et même trois, ajouta le second. Le bateau ne pourra jamais contenir plus de deux sacs à la fois. Mais… j'ai une idée. Pourquoi ne pas demander à un indigène de nous les apporter ?

Jean jeta un regard vers la grosse barque qui se balançait devant la jetée…

Il avait été convenu en secret avec maman qu'elle viendrait jusqu'à l'île le soir même. Elle ne serait pas fâchée de s'assurer que tout allait bien. Le père Jackson devait l'amener dans son bachot. Pourquoi ne lui demanderait-on pas de se charger des sacs ? Ce brave homme était le type du parfait indigène. Maman descendait justement le pré pour assister à l'embarquement, Jean alla vers elle et la question fut réglée sans difficulté.

— Rien oublié ? demanda maman, regardant du haut de la jetée le petit bateau plein jusqu'au bord. C'est bien rare qu'on parte pour un long voyage sans oublier quelque chose.

— J'ai bien vérifié ma liste, dit Suzanne.

— Tout y est ? Vraiment tout ?

— Maman, qu’est-ce que tu caches derrière ton dos ? s’écria Micky tournant autour de sa mère et prenant dans ses mains un paquet de boîtes d’allumettes.

— Ah ! zut alors ! fit Jean, nous n’aurions jamais pu faire du feu !

On échangea des adieux, des baisers…

— Allons, dit maman, puisque tout est prêt, il est temps de partir.

— À votre poste, lieutenant ! dit le capitaine.

— Tout est paré, embarquez ! cria le second à l’équipage.

Roger prit le poste de vigie à l’avant, Micky s’assit sur le banc central. Le drapeau à l’Hirondelle bleue flottait déjà à la tête du mât. Jean hissa la voile et s’assit à la barre. Suzanne hala la drisse et descendit le gui, afin de tendre la voile. L’équipage avait si bien sifflé qu’il soufflait une bonne brise de noroît. Maman tenait l’amarre, et dès que la petite voile brune se gonfla sous le vent, elle la lança à Roger qui la roula prestement et la mit sous ses pieds.

Le canot prit doucement le large.

— Au revoir, maman ! Au revoir, Cricri ! Au revoir, nurse !

— Au revoir, au revoir ! cria-t-on de la jetée.

Maman agita son mouchoir, nurse aussi, Cricri secoua sa petite main potelée.

— Trois vivats pour ceux qui restent sur le plancher des vaches ! cria Jean.

— Nous devrions chanter *Il était une barque*, proposa Micky, et ils entonnèrent en chœur :

Il était une barque, de trente matelots (bis)
De trente matelots, sur le bord de l'île,
De trente matelots, sur le bord de l'eau.

Qu'avez-vous donc la Belle, qui vous fait tant pleurer (bis)
Qui vous fait tant pleurer, sur le bord de l'île ?
Qui vous fait tant pleurer, sur le bord de l'eau.

Je pleure un brick goélette parti la voile au vent (bis)
Est parti pour l'Islande avec mon ami
Avec mon bel ami, sur le bord de l'île, sur le bord de l'eau.

— Nous n'allons pas en Islande, dit Suzanne, mais ça ne fait rien !

L'île n'était pas au milieu du lac, mais près de la côte Est, c'était sur cette même côte que se trouvaient la baie de l'Épine et le promontoire de Darien. Çà et là, au fond des criques, on apercevait quelques terrains cultivés, disséminés au milieu de bois épais. De rares maisons se devinaient entre les arbres, et l'horizon était borné par une ligne de collines couvertes de bruyères.

Comme *l'Hirondelle* doublait le deuxième cap après Darien, la vigie signala un bateau en désignant la côte. Les autres, gênés par la voile, ne l'avaient pas encore aperçu. Un curieux bâtiment bleu foncé était amarré à une grosse bouée au fond d'une baie. Sa forme était allongée, le rouf était particulièrement élevé et une rangée de fenêtres vitrées courait le long du bord. Son avant ressemblait à celui d'un clipper de forme ancienne et son arrière à celui d'un bateau à vapeur. Pas de mât à proprement parler, mais seulement une antenne portant un petit drapeau, juste devant la cabine. Le

pont arrière était couvert par une tente, sous laquelle un gros homme écrivait, assis dans un transatlantique.

— C'est une péniche, dit Jean.

— Qu'est-ce que c'est qu'une péniche ? demanda Micky.

— Un bateau qui sert de maison. Il y en avait une à Falmouth l'année dernière, et les gens l'habitaient toujours.

— Comme j'aimerais vivre toute l'année dans un bateau ! dit Suzanne.

Le matelot accroupi au fond du bateau, un panier de vaisselle dans les bras, pouvait tout juste voir par-dessus le bordage.

— Je me demande s'il y a toute une famille dans la péniche ?

— Le gros monsieur est tout seul, dit Roger.

— Les autres sont peut-être en train de préparer le déjeuner à l'intérieur, dit Suzanne.

— C'est un pirate retiré ! déclara Micky.

Un cri rauque se fit entendre et ils remarquèrent un gros oiseau vert perché sur l'arrière de la péniche, secouant ses plumes.

— C'est bien un pirate, dit Roger, voyez son perroquet !

Mais à ce moment, le cap qui encadrait la crique leur cacha le bateau et ses occupants, heureusement pour le capitaine, car il est assez aventureux de tenir la barre en regardant des deux côtés à la fois !

Ils approchaient de l'île :

— Ouvre l'œil, vigie, il faut trouver un port pour aborder.

— Attention et gare aux sauvages, dit Micky, nous ne savons pas si cette terre est inhabitée, il faut être prudent !

— Je vais naviguer entre l'île et la côte, dit Jean, après je doublerai la pointe et je remonterai le long de l'autre rive afin de faire le tour et de choisir l'endroit le plus favorable pour aborder.

L'île était couverte d'arbres. Un grand pin qu'ils avaient remarqué, quand, de Darien ils regardaient avec leur longue-vue, dominait les chênes et les hêtres. Vers le Nord, une petite falaise tombait à pic dans le lac et quelques roches dépassaient l'eau. Impossible d'aborder de ce côté.

— Attention, lieutenant, veillez aux récifs !

— Signale dès que tu apercevras des rochers sous l'eau, mousse, dit le second.

Jean entra dans le détroit entre l'île et le continent, s'écartant un peu afin de ne pas perdre le vent. Un instant après, ***l'Hirondelle*** glissait sur l'eau calme. Au tiers de la côte Est de l'île s'ouvrait une très petite crique bordée par une plage de galets. Les arbres derrière s'écartaient formant une clairière.

— Voilà un endroit épatant pour camper, dit Suzanne.

— Bon aussi pour aborder, dit Jean, mais pas quand le vent est orienté comme aujourd'hui. Continuons et voyons si nous ne trouvons rien de mieux.

— Récifs à l'avant, cria Roger en montrant du doigt quelques roches qui pointaient.

Le capitaine s'écarta légèrement de la côte.

L'île présentait des bords abrupts et rocheux. Des falaises couvertes de bruyères et d'arbustes comme à Darien mais moins élevées, s'abaissant un peu pour remonter ensuite en un promontoire dénudé au Sud. Ici, l'île semblait se terminer par une série de petits îlots. Jean les dépassa puis se prépara à virer.

— Il n'y a qu'un point d'abordage possible sur cette côte, observa Suzanne.

— Je vais tirer des bordées sans trop m'éloigner, et nous allons examiner l'autre, dit Jean.

Une série de manœuvres amenèrent la barque à l'extrémité nord de l'île sans que les yeux perçants de l'équipage aient découvert la moindre petite baie hospitalière.

— Le seul débarcadère possible est sur l'autre rive, dit le second.

— Et ce n'est pas un port bien épatant, dit Jean, mais faute de mieux il faudra s'en contenter. Nous serons obligés d'échouer le bateau sur la plage.

La dernière bordée permit à *l'Hirondelle* de doubler la pointe nord de l'île, puis le capitaine reprit le vent et redescendit le long de la côte Est.

Juste avant d'arriver au niveau de la petite crique :

— Prépare à amener ! cria le capitaine.

Le second était déjà à son poste, drisse en main. Elle la détacha sans la lâcher encore, la laissa filer doucement, et la voile descendit le long du mât.

— Empoigne la flèche, Roger, dit Suzanne, en décrochant l'anneau qui la fixait à la drisse.

Tous deux amenèrent la voile assez rapidement pour que l'élan du bateau ne soit pas rompu.

— Attention, mousse, dit Suzanne, regardant anxieusement par-dessus le bordage. Rocher à bâbord ! cria-t-elle.

Jean s'écarta un peu sur l'eau calme.

— Voilà, fit Suzanne, passant par-dessus la tête de Micky et gagnant l'arrière, afin d'alléger le nez du bateau.

Au même instant, on entendit un léger frottement sous la quille et l'avant toucha la plage de galets. Roger avait déjà sauté à terre, l'amarre à la main.



LE HAVRE SECRET

Suzanne sauta ensuite, puis Micky avec son panier de vaisselle. Jean resta à bord afin de passer la cargaison aux autres. Tout fut empilé sur les galets dans un endroit bien sec.

— À présent, lieutenant, commençons l'exploration.

— Avant tout, cherchons une bonne place pour établir le camp !

— Une place bien cachée, dit Micky.

— Il nous faut un terrain plat avec des arbres pour accrocher les tentes.

— Et un creux de rocher pour le foyer, dit Suzanne.

— C'est peut-être dangereux de laisser nos affaires ici, reprit Micky, s'il venait une grosse lame de fond de quarante pieds de haut, elle balaierait toutes nos affaires !

— Une vague de cette taille balaierait même toute l'île, dit Jean, tu vas un peu fort !

— Ohé ! où est passé le mousse ? dit le second.

Roger avait déjà commencé l'exploration sans attendre ses chefs. On entendit sa voix derrière les buissons.

— On a déjà fait du feu ici !

Les autres coururent vers lui. Entre la plage et la partie élevée de l'île, celle où se dressait le grand pin, il y avait un

espace circulaire, gazonné, bordé d'arbres ; au milieu, le sol avait été creusé et bordé de pierres pour former un foyer. Des cendres s'y trouvaient encore. De chaque côté des pierres était plantée une branche fourchue supportant une barre transversale pour accrocher la marmite. Une pile de fagots bien secs était préparée.

Quelqu'un avait fait du feu et avait l'intention de recommencer.

— Des indigènes, dit Micky.

— Ils sont peut-être encore ici, dit Roger.

— Allons voir, proposa Jean.

L'exploration ne prit pas beaucoup de temps et l'équipage se rendit compte très vite que si des indigènes avaient habité l'île, ils en étaient repartis. Les quatre de ***l'Hirondelle*** allèrent vers l'extrémité nord, sous le grand pin d'où l'on voyait loin sur le lac, puis vers la pointe sud qu'ils trouvèrent couverte de buissons épais et de rochers au milieu desquels il était difficile de se frayer un chemin. Il y avait des arbres aussi, mais pas si hauts que ceux du Nord. Pas trace d'êtres humains et pas d'autre endroit favorable au campement. Ils revinrent donc vers le foyer.

— Les indigènes avaient bien choisi le meilleur coin, dit Suzanne, et le foyer est épatant !

— Il n'y a que nous dans l'île pour le moment, dit Roger.

— Les indigènes ont peut-être été tués par des sauvages et mangés, dit Micky.

— Installons le camp, commanda le capitaine.

Tous se mirent à l'œuvre. Quatre arbres, bordant la clairière du côté du grand pin, semblaient là tout exprès pour accrocher les tentes.

Quand elles furent montées, on apporta les provisions et le matériel. Le second songea qu'il avait la responsabilité de la cuisine et envoya le matelot et le mousse ramasser du bois mort. Il y en avait beaucoup sous les arbres et personne n'avait envie de se servir du tas préparé par les indigènes. Bientôt le feu flamba joyeusement. Suzanne trouva un coin sur la plage où, en mettant les pieds sur deux petits rochers, on pouvait remplir la marmite sans se mouiller. Il n'y eut plus qu'à l'accrocher à la barre au-dessus du feu.

— Épatant, dit Jean, tout est épatant, sauf le port. Notre navire peut être vu du continent et je voudrais qu'il soit caché, puis il n'est pas abrité contre le vent d'Est !

— Tu sais bien qu'il n'y a rien de mieux, lui répondit Suzanne. Nous avons fait tout le tour de l'île.

— Je vais aller voir tout de même.

— Quel entêté ! nous venons d'explorer l'île en long et en large.

— Nous n'avons pas été tout à fait jusqu'au bout au Sud.

– Puisqu'il n'y a que des rochers.

— Possible, je vais voir tout de même.

Laissant le second et le matelot à leur cuisine, il partit tout seul et alla droit vers le promontoire sud. Quand il avait navigué autour de l'île tout à l'heure, dans ***l'Hirondelle***, il avait eu peur des petits îlots qui terminaient la pointe, et

s'était tenu à bonne distance. Il fallait donc examiner ce bout de l'île.

Il se glissa sous les buissons et les arbustes. Quelques branches cassées, une bruyère foulée semblaient indiquer qu'on était déjà passé par là… Brusquement, Jean découvrit juste ce qu'il cherchait.

Un joli bassin encaissé, bordé d'une étroite plage tout au bout de l'île. De grosses touffes de grandes bruyères le surplombaient, le cachant si bien que les quatre de ***l'Hirondelle*** étaient passés à côté un moment auparavant sans le deviner. Une longue pointe rocheuse étroite s'avançait dans le lac, le bordant sur vingt mètres environ au Nord-Ouest, et un gros rocher, que continuait une chaîne de plus petits, le protégeait des vents Sud-Ouest et bouchait la vue du large.

— Peut-être n'y a-t-il pas d'issue ! pensa Jean.

Il grimpa sur le gros rocher qui faisait partie de l'île, et, s'accrochant aux bruyères, plongea son regard dans la baie. Du côté opposé on voyait des roches sous l'eau, mais de ce côté il semblait y avoir du fond. Pas une ride sur l'eau, l'île arrêtant la brise Nord-Est qui soufflait encore. Si le fond ne réservait pas de surprises, un chenal devait permettre l'accès de la crique.

Il redescendit de son observatoire et courut vers le camp.

— J'ai trouvé ! cria-t-il, juste ce qu'il nous faut ! Du moins, je crois !

— Trouvé quoi ? demanda Suzanne.

— Un port épatant pour *l'Hirondelle*. Mais je ne suis pas encore sûr. Je vais l'amener là-bas et voir si je puis pénétrer. Viens-tu ?

— Peux pas, le déjeuner serait brûlé !

— Il me faut l'un de vous. Peux-tu te passer du matelot ?

— Vas-y, Micky, dit Suzanne.

— Et moi aussi, dit Roger.

— Non, un me suffit. Si je réussis à entrer dans le port, je sifflerai et tu viendras nous aider. Prêtez-moi votre sifflet, lieutenant.

Suzanne le lui tendit. Micky et Jean descendirent en courant vers la plage et poussèrent le canot à l'eau.

— Je vais ramer, dit le commandant. Cela ne vaut pas la peine de hisser la voile. Il faudrait l'amener tout de suite.

Micky s'assit à la barre et Jean prit les rames.

L'Hirondelle était lourde à tirer, car la forme de sa quille et le lest dont elle était chargée en faisaient un bon voilier, mais constituaient une gêne pour le rameur. Heureusement, l'extrémité de l'île n'était pas bien éloignée. Lorsqu'ils eurent atteint le dernier rocher de la pointe :

— Maintenant, dit Jean, nous allons tâcher d'entrer dans le chenal. Je vais prendre la godille, toi avec l'autre rame, tu te tiendras prête à nous garer des obstacles ou des récifs.

— Je ferais mieux de me mettre devant le mât dans le poste de vigie, comme Roger.

— Oui. Vas-y s’il y a de la place.

Jean posa sa rame dans le creux aménagé à l’arrière à cet effet. Il avait heureusement appris à godiller l’année précédente avec son père, c’est un mouvement assez difficile à attraper et que bien des rameurs ignorent. Jean navigua avec prudence, et Micky, rame en main, se tenait sur le qui-vive, prête à éviter les chocs dangereux.

— Il y a des roches sous l’eau des deux côtés, dit-elle.

— Crie fort si tu en aperçois à l’avant.

L’Hirondelle zigzagua au milieu de l’étroit chenal (un bateau qu’on godille ne va jamais très droit). Les roches, d’abord invisibles puis affleurant l’eau, s’élevèrent et devinrent de hauts rochers, tandis que l’Ouest était dissimulé par un promontoire étroit et allongé. On naviguait presque entre deux murs. Se rappelant ses observations lorsqu’accroché aux bruyères un moment auparavant, il observait les fonds, Jean se tenait le plus près possible de la paroi Est. Micky, avec sa rame, éloignait l’embarcation lorsqu’elle approchait trop près du bord. Le chenal était si étroit qu’il aurait été impossible d’y ramer à deux avirons.

Bientôt, les arbres de la baie furent visibles et *l’Hirondelle* posa doucement son avant sur la petite plage.

— Ça, c’est un port ! s’exclama le matelot plein d’admiration, et protégé de tous les côtés ! et invisible ! Je suis sûr qu’il a servi de refuge à quelque pirate il y a des centaines d’années !

— Sifflons les autres !

Jean siffla de toutes ses forces et sauta à terre avec l’amarre.



Micky se frayait déjà un chemin à travers les broussailles pour aller au-devant du reste de l’équipage.

Suzanne et Roger furent bientôt là, béats d’admiration.

— Eh bien ! dit le commandant, que dites-vous de ça ? Est-ce un chic abri ?

— Comment ne l’avons-nous pas vu du large quand nous avons doublé la pointe de l’île ? s’étonna Suzanne.

— La pointe et les rochers le cachent complètement.

— Personne ne peut découvrir *l'Hirondelle* ici, dit Suzanne.

— Et si nous sommes forcés de fuir devant l'ennemi, nous avons un refuge inabordable. On ne le voit même pas de l'île !

— Amarrons le bateau à ce tronc d'arbre, fixons une corde à son arrière et nous l'attacherons à ce buisson, là sur ce rocher. Comme ça nous pouvons laisser le navire à l'eau ; ce sera bien plus commode que de l'échouer.

– Laisse-moi l'amarrer, demanda Roger.

Jean lui donna la corde.

– Pourquoi as-tu dessiné une croix sur l'arbre ? questionna le mousse.

— Quelle croix ? dit Jean, surpris.

— Celle-ci.

Presque en haut de l'arbre, qui avait environ deux mètres, on voyait une croix blanche. Elle avait dû être peinte depuis un certain temps car elle n'était plus fraîche ; ni Jean ni Micky ne l'avait remarquée.

— Ce n'est pas moi, dit Jean.

– Encore les indigènes, dit tristement Micky. Ils connaissaient le port aussi !

— Sans doute ceux qui ont préparé le foyer, dit Suzanne.

À ce moment, le second se rappela tout à coup qu'il était maître-coq.

— Ma marmite ! s'écria-t-elle, elle est sur le feu ! L'eau doit bouillir, se répandre et le feu va s'éteindre !

Suzanne partit en courant…

Les autres se mirent en devoir d'amarrer solidement *l'Hirondelle* par l'avant et l'arrière comme Jean l'avait proposé. Quand les deux cordes furent fixées, l'une à un buisson et l'autre au tronc marqué d'une croix blanche, le commandant regarda son navire avec amour.

— Je parie qu'il n'y a pas de port au monde meilleur que celui-ci !

— Si seulement il n'était connu de personne ! soupira Micky.

Ils regagnèrent le camp.

Le feu brûlait joyeusement au centre de la clairière. Suzanne, une poêle à la main, faisait fondre un gros morceau de beurre et six œufs étaient préparés pour l'omelette dans une terrine à côté d'elle. Quatre gobelets étaient alignés par terre. Enfin, avec les tentes dressées de chaque côté, le camp avait vraiment l'aspect d'un camp sérieux.

— Pas d'assiettes aujourd'hui, dit Suzanne. On mangera à la gamelle.

— Mais ce n'est pas une gamelle, dit Roger, c'est une poêle !

— Tant pis ! mais nous mangerons tous dedans. Les œufs, ça colle dans les assiettes et c'est assommant à nettoyer !

Le contenu de la terrine venait de tomber dans le beurre chaud et un agréable bruissement accompagné d'une odeur appétissante annonça le déjeuner aux estomacs affamés.

— Ils commencent à coller, dit Micky qui surveillait l'opération. Il faut gratter le fond de la poêle maintenant. J'ai toujours vu Marie faire comme ça.

— L'omelette est prise, dit Suzanne en grattant énergiquement. Puis, elle posa la poêle par terre, donna une cuiller à chacun. Commandant, second, matelot et mousse s'assirent sur leurs talons autour du plat (qui ressemblait plus à des œufs brouillés qu'à une omelette !) et s'apprêtèrent à lui faire honneur aussi vite que sa chaleur le permettait. Suzanne avait préparé quatre énormes tartines de pain noir beurré pour manger en même temps. Après, venait un gâteau de riz qu'on avait apporté dans une des boîtes et qu'on accompagna de quatre tranches de brioche. Pour terminer, le second leur donna à chacun une pomme et versa du lait dans les gobelets.

— Il y en aura assez pour aujourd'hui, dit-elle en rebouchant la bouteille, mais maman a dit qu'il fallait que nous allions en chercher à terre demain matin pour le petit déjeuner. Il faut trouver une ferme plus près que celle de l'Épine.



LA PREMIÈRE NUIT SUR L'ÎLE

Lorsque tous les plats furent vides, il fallut songer à les nettoyer. Le second et le matelot s'en chargèrent. Le capitaine prit la longue-vue et, accompagné du mousse, se mit à la recherche d'un poste d'observation. Sous le grand pin, un creux de rochers, dissimulé par les broussailles, fut adopté à cet effet. On y était invisible et on pouvait très bien voir de tous côtés à travers les branches.

Le commandant, couché sur les bruyères, leva les yeux vers le sommet du pin.

— Nous devrions avoir un drapeau là-haut, dit-il. On pourrait aussi installer un phare avec une grosse lanterne, ça fait que si nous naviguons la nuit, nous serons sûrs de retrouver l'île.

— Avons-nous assez de corde ?

— Celle que nous avons est trop grosse. Il faut que j'en achète demain. Heureusement que c'était ma fête la semaine dernière. Avec les 25 shillings que papa m'a envoyés, je peux acheter toute la corde qu'il faut.

Le second et le matelot, ayant fini leur travail, vinrent à leur tour examiner le poste d'observation.

— Tout est prêt, dit Suzanne, sauf les lits que nous ne pouvons pas installer tant que les indigènes ne nous auront pas apporté les sacs de foin.

Micky sauta sur ses pieds.

— Voilà un bateau en vue. Eh ! mousse, tu dors ? Pourquoi ne le signales-tu pas ?

— Je ne dors pas du tout, je regardais de l'autre côté. J'peux pas avoir des yeux partout !

Le commandant saisit la longue-vue :

— C'est maman avec l'indigène.

— Passe-moi la longue-vue, dit Micky… Maman est une indigène aussi, après tout…

— Et moi, j'peux pas regarder alors, dit Roger, arrachant la longue-vue des mains de sa sœur. Mais je ne vois rien du tout. C'est noir partout !…

— Tu as rabattu la petite plaque de cuivre qui protège le verre, dit Micky qui s'y connaissait en longues-vues, tourne-la.

— Ah, oui ! Je vois très bien maintenant.

En effet, une barque, ressemblant de loin à une araignée d'eau, avançait lentement en direction de l'île. Avec la longue-vue, on distinguait très bien le père Jackson ramant à grands coups réguliers et maman assise entre les sacs de foin.

Roger et Micky continuèrent à observer la barque tout en se disputant la longue-vue. Les deux autres redescendirent vers le camp afin d'y mettre la dernière main avant l'arrivée des visiteurs. Pour embellir un peu sa tente, le capitaine posa la grande boîte de métal contre la paroi du fond et accrocha son baromètre à la patte qui servait à fermer le couvercle.

La tente des filles était encore plus hospitalière. Les deux boîtes à biscuits contenant les provisions, disposées au milieu, servaient de sièges, les ustensiles de cuisine étaient bien rangés dans un coin et les couvertures étalées de chaque côté semblaient prêtes à abriter les dormeurs. Dehors, sur la corde qui maintenait le toit, deux serviettes séchaient au soleil. Après avoir jeté un coup d'œil sur cette installation, le capitaine, pour ne pas être en reste, sortit aussi ses couvertures et celles du mousse et les étala par terre. Le second jeta quelques fagots dans le feu, puis ils remontèrent vers l'observatoire.

— Les indigènes approchent, dit Micky, leur montrons-nous le port ?

— Non, dit le commandant, on ne peut pas se fier aux sauvages, même quand ils ne sont pas hostiles. Je veux garder *l'Hirondelle* cachée. Si maman était seule, ce ne serait pas la même chose.

— Et puis, ajouta Suzanne, s'ils abordent ici, ce sera plus facile de transporter les sacs.

Tout l'équipage de *l'Hirondelle* se mit debout et fit des signaux à la barque. Maman, la femme indigène, désigna la passe entre l'île et la terre ferme pour indiquer qu'elle avait compris, et l'indigène qui tenait les rames modifia sa direction.

Lorsqu'ils doublèrent la pointe de l'île, Roger était déjà sur la plage à les attendre. Les autres suivaient et quand le bateau aborda sur les galets, tout l'équipage était prêt à le tirer à terre.

— Qu'avez-vous fait de votre navire ? demanda maman.

– *Allawallacalla cukla caolacaculla*, dit Micky. Ça veut dire que c'est un secret que nous ne pouvons pas te confier parce que tu es une indigène… une gentille indigène, naturellement.

— *Borroborromboomding*, répondit maman, ce qui veut dire qu'il me suffit de savoir qu'il n'est rien arrivé de fâcheux.

— Le navire est en sécurité dans un coin épatant, dit le commandant.

— Voulez-vous un interprète ? demanda Micky.

— À vrai dire, répondit maman, j'ai appris pas mal de mots anglais en parlant avec vous, mais si vous le préférez, je peux parler la langue du pays.

— Si tu sais un peu d'anglais, ce sera plus commode, dit le commandant.

— *Glook*, dit la femme indigène, ça veut dire : très bien. J'espère que vous nous admettrez dans votre camp afin que nous puissions vous aider à porter les sacs.

Le père Jackson les avait déjà sortis du canot. Cet indigène était très fort et il en mit trois sur son épaule sans effort. Jean et Suzanne se chargèrent du quatrième, Roger prit la main de maman et Micky montra le chemin.

— Votre camp est magnifique, dit la femme indigène.

— N'est-ce pas, dit Suzanne. Veux-tu voir l'intérieur de ma tente ?

Maman se baissa pour entrer. Le père Jackson jeta les sacs par terre.

— Vite, dit Jean à Roger, arrangeons nos couchettes avant que maman n'entre chez nous.

Ils tirèrent les sacs, les placèrent de chaque côté, égalisèrent le foin en les secouant et en les bourrant de coups de poing, puis ils plièrent les couvertures et s'étendirent chacun à sa place.

Pendant ce temps, maman et Suzanne préparaient les lits dans l'autre tente, et le père Jackson était reparti vers son bateau.

Maman passa la tête et regarda ses garçons.

— Vous avez l'air d'être bien confortablement là-dedans, dit-elle, mais comment allez-vous vous arranger lorsqu'il fera nuit ?

— Nous aurions dû penser aux lanternes, nous n'avons que le grand fanal à pétrole pour tout le monde.

— Je vous ai apporté deux petites lanternes avec des bougies. Je vais vous les donner à condition que vous fassiez bien attention de ne pas mettre le feu à la tente ou à vos vêtements. Où est le pétrole ?

— Devant l'entrée de la tente.

— Il faut le mettre à l'abri, loin du camp et loin du feu.

L'indigène aux muscles puissants revenait à ce moment avec un autre chargement.

— Sortez de là, dit maman. Je ne peux m'attarder beaucoup ici, car le père Jackson est attendu à la ferme. Nous avons encore différentes choses à organiser. Vous n'avez pas de vaches ni de chèvres sur votre île, il faudra donc aller

chercher du lait sur le continent. J'ai fait un arrangement avec la ferme qu'on voit, là en face ; on y aborde près de ce chêne là-bas… Merci, Jackson.

L'indigène se déchargeait d'un grand panier contenant une boîte à lait et un tas d'autres choses, les présents des sauvages pour les blancs.

— Ayez soin de ne pas laisser le lait au soleil et de bien rincer la boîte chaque jour. Voici un pâté que madame Jackson vous a préparé. Si vous ne mangez que du corned-beef…

— Pemmican, corrigea Micky.

— Que du pemmican, vous en serez vite dégoûtés. Je vous conseille de n'ouvrir une boîte de… pemmican que le jour où vous n'aurez rien d'autre sous la main. Dites-moi, le maître-coq, c'est Suzanne ?

— Oui, répondit le commandant.

— C'est elle qui aura donc la charge des provisions. Voilà le pâté, du chocolat express pour le petit déjeuner, ce sera plus vite fait que de préparer du porridge.

— Mais j'aime bien faire la cuisine.

— Crois-moi, si tu veux garder ton ardeur de cuisinière, fais faire la vaisselle par les autres.

Le père Jackson revenait avec un autre gros sac.

— Madame Jackson est assez gentille pour vous envoyer vos oreillers, reprit maman. Je sais que vous pourriez très bien vous en passer, mais vous serez mieux avec la tête appuyée. Je suis sûre que Christophe Colomb lui-même ne partait jamais sans son oreiller !

— As-tu vu le pirate et son perroquet ? demanda Micky.

— Quel pirate ?

— Celui de la péniche. Nous l'avons vu et son perroquet aussi.

Le père Jackson se mit à rire.

— C'est-y comme ça qu'vous l'appelez ? dit-il. C'est p'têt' ben vrai qu'c't'un' espèce de pirate !

— J'ai vu la péniche, en effet, dit maman.

— C'est m'sieu Turner, dit l'indigène. Y passe tout l'été sur c'te péniche. L'an dernier, ses nièces, les jeunes d'moiselles d'l'aut' côté du lac étaient quasiment tout le temps avec lui. À c't'heure, y veut qu'personne approche. On n'sait point c'qui manigance, tout seul, mais y en a qui disent qu'il a des trésors avec lui.

— Bien sûr, dit Micky. Tous les pirates ont un trésor avec eux, je comprends pourquoi il ne veut pas qu'on approche de son bateau.

— Il faut que je rentre, dit la femme indigène. Votre petite sœur a besoin de moi. Et puis, il vaut mieux qu'il n'y ait pas trop de sauvages sur cette île. Le jour tombe, je vous conseille de vous mettre au lit de bonne heure, car le soleil vous réveillera et les oiseaux aussi.

— Merci, merci maman pour tout ce que tu as apporté, dit Suzanne.

— Surtout les lanternes, dit Micky.

— *Glook, glook, glook*, dit l'indigène, en descendant vers la plage. Ah ! dit-elle en revenant tout à coup sur ses pas, j'ai oublié quelque chose.

Elle entra un instant dans la tente du commandant et en ressortit en souriant.

— Je ne veux pas venir vous ennuyer, dit-elle à Jean.

— Mais, maman, tu ne nous ennuies pas. Au contraire…

— Enfin, je ne veux pas revenir tout le temps, mais je voudrais avoir de vos nouvelles, tous les deux ou trois jours, ou plus souvent si vous avez besoin de quelque chose. Venez chercher des provisions à la ferme de l'Épine. Voulez-vous ?

— Je peux venir dès demain, dit Jean.

— Oui. Je serai contente de savoir comment s'est passée votre première nuit.

— Qu'est-ce que tu as fait dans ma tente, à l'instant ?

— Tu le verras.

La femme indigène embarqua et s'assit à l'arrière du canot. Le père Jackson, ce sauvage si puissant, mit un genou sur l'avant et poussa l'embarcation à l'eau sans effort.

— Adieu, adieu, cria l'équipage de *l'Hirondelle*. Adieu, monsieur Jackson. Adieu, maman.

— Ben le bonsoir, mes petits messieurs et demoiselles.

— *Drool*, dit la femme indigène. Ça veut dire : bonne nuit, dormez bien.

— *Drool, drool*, répondirent les explorateurs.

Ils coururent au poste d'observation et agitèrent leurs mouchoirs. Le canot des indigènes disparaissait dans le crépuscule. On ne vit bientôt plus que la tache blanche que faisaient les avirons en frappant l'eau… puis on ne vit plus rien et on entendit seulement le bruit des rames, de plus en plus faible et lointain. Enfin, on n'entendit plus rien du tout.

— Nous ferions bien de nous coucher avant qu'il ne fasse tout à fait nuit, dit le second.

Ils redescendirent tous vers le camp.

— L'extinction des feux dans une demi-heure, dit le commandant.

— Mais nous n'avons encore rien allumé, dit Roger.

— Non, mais nous allumons tout de suite, dit Jean frottant une allumette et ouvrant sa lanterne.

Sous les arbres, il faisait déjà presque nuit et les tentes étaient complètement sombres. Jean posa sa lanterne sur la boîte de métal qu'il avança bien au milieu de la tente pour éloigner le feu de la toile. Puis, il se rappela que l'indigène était entrée avant de repartir et il regarda autour de lui. Près de la tête de la couchette, un petit papier était épinglé sur lequel était écrit : « Si pas stupides, pas noyés. »

— C'est bon, pensa Jean, papa sait bien que nous ne sommes pas stupides !

Suzanne avait posé sa lanterne sur la boîte à biscuits. Les deux tentes éclairées de l'intérieur avaient l'air d'énormes lampions. Les silhouettes faisaient des ombres

chinoises sur les parois. Il faut un moment pour s'installer sur du foin quand on n'a pas l'habitude !

— Tout va bien, Micky ?

— Oui, commandant.

— Et ce mousse, comment est-il installé ?

— Très bien, lieutenant. Êtes-vous paré pour l'extinction des feux ?

— Oui, commandant !

— Éteignez les feux !

Les deux lanternes furent soufflées et les tentes disparurent dans l'obscurité. Plus de clarté, sinon une lueur dans les cendres du foyer. « Bonsoir ! Bonsoir ! Bonsoir ! » Plus de bruit sinon le flic-floc des vagues du lac sur les rochers. Quelques instants plus tard, commandant, second, matelot et mousse dormaient profondément.



SUR L'ÎLE

Le jour suivant fut bien rempli. Il commença de bonne heure car le soleil réveille mieux dans une tente que dans une chambre. Micky fut la première à ouvrir les yeux et resta un instant immobile à regarder les taches claires que promenait sur la toile le soleil, en passant à travers les feuilles mouvantes des arbres. Elle alla à quatre pattes jusqu'à l'ouverture de la tente et mit sa tête dehors, reniflant l'air frais du matin, écoutant le murmure de la brise et le clapotis des vagues. Les garçons s'éveillaient aussi. « Jean, disait Roger, nous sommes sur l'île ?… » « Bien sûr ! Tu ne te rappelais plus ?… » « Non ! pas avant d'être bien réveillé. »

— Hé, là-bas ! cria Micky, bonjour !

— Bonjour, bonjour !

Jean et Roger passèrent leur tête par l'ouverture de la tente.

— Où est Suzanne ?

— Elle dort encore.

— Mais non, je ne dors pas ! dit Suzanne se retournant sur son sac de foin et se frottant les yeux. Quelle heure est-il ? Il doit être temps d'aller chercher le lait.

Jean disparut à la recherche de sa montre qu'il avait baptisée chronomètre, comme il se doit pour un capitaine.

— Sept heures moins trois.

— Je me demande s'ils ont fini de traire les vaches, dit Suzanne.

— Je vais prendre le bateau et aller voir.

— Attends un peu, dit Suzanne, pour la première fois il vaut mieux y aller tous ensemble, afin que chacun de nous repère le chemin et que les indigènes nous connaissent tous.

Ils firent vivement leur toilette, un simple débarbouillage, sur la plage, puis s'habillèrent rapidement et partirent vers le port. Le navire était là, bien amarré, tel qu'ils l'avaient laissé la veille. Les bancs étaient humides de rosée, ils les essuyèrent avec leurs mouchoirs. Jean godilla jusqu'à la sortie du chenal, puis le second hissa la voile et le bateau fila jusqu'à la rive, près du gros chêne. Après avoir amarré solidement ***l'Hirondelle*** à une grosse pierre, ils montèrent tous ensemble à la ferme, ne sachant pas trop comment expliquer qu'ils étaient le capitaine et l'équipage de ***l'Hirondelle***, mais la mère Dixon, la fermière, les tira d'embarras :

— Ah ! c'est ben vous qui v'nez pour le lait ? dit-elle. On est juste à traire les bêtes.

Puis elle partit avec la boîte à lait et la rapporta pleine de lait tiède et mousseux.

— Le v'là, dit-elle, et si c'était qu'vous ayez besoin d'aut'chose, faut point vous gêner de le d'mander.

Le père Dixon, un grand homme maigre, se montra aussi, mais après avoir dit : « Salut, la compagnie. V'là un beau temps pour les moissons », il disparut sans attendre la réponse.

Les enfants repartirent vers leur île et abordèrent cette fois à la plage près du camp.

— Le vent est Nord-Ouest, avait déclaré le capitaine, le bateau sera suffisamment à l'abri.

Il fallut préparer le feu et faire le petit déjeuner. Le maître-coq n'avait pas besoin d'aide pour si peu, mais les autres avaient si faim qu'ils restèrent à regarder le lait chauffer, impatients de l'avoir dans leurs gobelets.



Lorsqu'ils se furent bien restaurés, ils parcoururent encore une fois leur île, mais ne firent pas de nouvelles découvertes. Enfin, pendant que les filles mettaient le camp en ordre, le capitaine et le mousse se mirent en route pour la ferme de l'Épine, emportant le courrier. Il se composait d'une seule lettre que Micky avait écrite à sa mère pendant que Jean apprenait au mousse à prendre un ris dans la voile, car la brise soufflait plus fort que la veille.

Ma chère maman, disait-elle,

Nous sommes dans une île déserte et nous t'envoyons nos tendresses. J'espère que tu vas bien comme nous.

Ta fille qui t'aime,

Micky, matelot breveté de l'Hirondelle.

— Mais, dit Jean, maman nous a vus hier au soir, elle n'a pas besoin d'une lettre aujourd'hui.

— Tant pis ! J'ai écrit et voilà !

Quand *l'Hirondelle* prit la voile, elle emporta donc le courrier.

Le vent soufflait fort et le petit bateau filait à toute allure. Un moment, la manœuvre l'amena au fond de la baie de la Péniche, et les enfants purent regarder de près le curieux bateau. Le pirate était encore assis à l'arrière, sous la tente, écrivant sur ses genoux. Le perroquet tout ébouriffé par les rafales, perché sur le bord, pencha sa tête vers *l'Hirondelle*. Le pirate leva un instant la tête, regarda aussi, puis reprit son travail.

— Qu'est-ce qu'il fait donc ? demanda Roger.

— Qui ? Le perroquet ?

— Mais non, le pirate.

— Une carte, probablement. Il marque la place de ses trésors… Attention ! Pare à virer !

L'Hirondelle passa près de la bouée sur laquelle s'amarrait la péniche et la voile brune intercepta la vue. Mais les enfants avaient eu le temps d'apercevoir, sur le pont, un petit canon d'acier poli du genre de ceux qu'on emploie pour les départs de régates. Ce fut Roger qui l'aperçut le premier.

— Un canon, dit-il à son frère, regarde ! Nous avons passé vite, mais je suis sûr que c'est un canon.

— Micky avait raison, dit Jean. Un perroquet et un canon, c'est bien un pirate !

Ils ne tardèrent pas à doubler Darien, larguèrent la voile en accostant la petite jetée et remontèrent le pré où, seulement trois jours auparavant, Roger tirait des bordées imagi-

naires. À présent, il n'avait plus besoin d'inventer des jeux de ce genre. Il était un vrai mousse sur un vrai bateau et la ferme, les sentiers, le pic de Darien lui-même paraissaient des terres étrangères. De ces pays qu'on a vus en rêve, où l'on connaît la place de chaque chose, où, pourtant, tout est une surprise. Comme cela semblait bizarre d'entrer comme chez soi. Le capitaine avait bien failli frapper comme un intrus… À l'intérieur tout était familier. Maman, assise à la table, écrivait à papa, nurse tricotait et Cricri jouait par terre avec un mouton de peluche.

— Eh bien, dit maman en levant la tête, avez-vous bien droollé ?

— Droollé comme des marmottes ! Et nous n'avons même pas été réveillés si tôt que tu croyais.

— La fermière vous a donné du lait ?

— J'aime bien ce genre d'indigène, dit Roger.

— Moi aussi, dit maman. Elle m'a fait très bonne impression.

— Nous avons apporté le courrier. Voici une lettre de Micky, dit Jean.

Maman l'ouvrit :

— Il faut que je réponde, dit-elle.

— Nous sommes venus prendre une cargaison, dit le commandant. Nous avons oublié nos lignes.

— Et vos costumes de bain. Ils étaient à sécher hier, et je n'y ai plus pensé ! Vous êtes-vous baignés ce matin ?

— Non, mais nous n'y manquerons pas demain.

Le capitaine et son mousse préparèrent les lignes, se munirent d'hameçons et de bouchons pendant que nurse faisait un paquet des costumes de bain. Maman sortit bientôt avec deux lettres, une pour Micky : « Mille tendresses de tous ceux qui restent à la maison et merci pour m'avoir si gentiment écrit. » Puis une pour Suzanne, lui conseillant de demander des salades à la mère Dixon, « car si vous n'ajoutez pas un peu de légumes verts à votre ordinaire, gare au scorbut ! » Maman avait également préparé un grand sac de petits pois et une boîte de biscuits au chocolat.

— Tu comprends, dit-elle à Jean, le maître-coq n'aura pas beaucoup de temps pour faire des entremets, quelques gâteaux ne seront donc pas inutiles. Quant aux pois, dis à Suzanne de les faire bouillir dans de l'eau salée, après, il n'y aura plus qu'à y ajouter un bon morceau de beurre.

Le capitaine et le mousse embrassèrent le bébé, firent leurs adieux à nurse, puis, accompagnés de leur mère, ils descendirent au port.

— Le pirate sur la péniche a un canon ! dit Roger, se rappelant tout à coup son émotion du matin que le retour à la maison lui avait fait oublier.

— Pas possible ! dit maman. Au revoir et bon voyage, gars de la marine !



Pendant l'absence de leurs frères, Micky et Suzanne avaient bien travaillé. Avec de grosses pierres, elles avaient construit, sur la plage, une petite digue permettant d'aller chercher de l'eau sans se mouiller les pieds et de s'installer commodément pour rincer la vaisselle. Puis, elles avaient épluché des pommes de terre et les avaient mises au feu

dans la marmite, seulement elles avaient si souvent piqué la fourchette dedans pour voir si elles étaient cuites qu'elles les avaient transformées en purée. Le maître-coq avait également préparé une pile de tartines de beurre, enfin le déjeuner était servi lorsque le matelot vint aider à l'atterrissage.

— Nous avons le courrier, cria Roger, pour toi et pour Suzanne, et le pirate a un canon ! Je l'ai vu !

— Un vrai canon ?

— Un vrai, dit le commandant.

— J'avais bien dit que c'était un pirate, dit Micky.

Elle emporta le ballot de costumes de bain, Roger se chargea des lignes, et Jean du sac de petits pois et de la boîte de biscuits. Les affamés n'attendirent pas pour s'installer autour du feu et faire honneur au déjeuner. Le pâté était froid, mais les pommes de terre si chaudes qu'il n'y avait pas moyen de les manger en même temps, alors cela fit un deuxième plat. Des biscuits et des pommes composèrent le dessert.

— Maman dit qu'il faut que je vous fasse de la salade, dit Suzanne, lisant sa lettre, sinon nous aurons le scorbut. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une maladie dont les marins meurent comme des mouches, dit Micky.

— Nous allons faire les petits pois pour le dîner. Vous devriez bien les écosser tout de suite pendant que je lave la vaisselle.

Ainsi fut fait, puis, quand tous les ustensiles furent rangés, les pois tous écossés, les quatre de *l'Hirondelle* descen-

dirent à la plage et embarquèrent pour explorer le lac. Le commandant et le mousse avaient lâché les ris car le vent était un peu moins fort. Ils se dirigèrent vers le Sud, là où le lac s'élargissait d'abord puis se rétrécissait.

Comme ils reprenaient le chemin de leur camp, ils découvrirent une autre île. Il y en avait beaucoup sur le lac, mais ils n'avaient pas encore remarqué celle-là parce qu'elle était très petite et si près du continent qu'ils l'avaient prise d'abord pour un promontoire.

C'était un très petit îlot dénudé. Trois oiseaux noirs étaient perchés sur les rameaux d'un arbre mort, Micky les regarda à travers la longue-vue.

— Ils ont des cous en caoutchouc, dit-elle.

— En voilà un autre ! dit Roger. Regarde ! qu'est-ce qu'il a dans son bec ? Un poisson ?

Un quatrième oiseau venait de quitter la surface du lac pour venir se percher à côté des autres. Il leva son grand cou et avala sa proie. Les autres balançaient la tête en bâillant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Roger.

— Des cormorans, dit Jean.

— Pas pour de vrai, dit Micky. Mais après tout, nous sommes peut-être sur les côtes de Chine. Là-bas, les indigènes dressent les cormorans à pêcher pour eux. J'ai vu des images dans un livre.

Comme ils approchaient, les oiseaux s'envolèrent l'un après l'autre, se posèrent sur la surface du lac, puis disparurent. Soudain, l'un d'eux sortit de l'eau, s'envola avec quelque chose dans son bec et se posa sur l'arbre.

— Ils pêchent, dit Micky. Regardez, comme c'est amusant.

— Sur notre carte, dit Jean, nous appellerons cette île : « l'île des Cormorans ».

— Abordons-nous ? demanda le mousse.

— Pourquoi faire ? Il n'y a que des rochers.

— Rentrons goûter, dit le second.

Après le dîner, tout l'équipage alla avec la longue-vue au poste de vigie. De là, on apercevait les cormorans sur leur île, mais si petits qu'on n'aurait pas pu les reconnaître si on ne les avait pas vus de près. Les enfants se lancèrent dans de grands projets, absolument comme si leur vie entière devait se passer sur l'île.

— À dire vrai, déclara le capitaine, nous devrions nous nourrir de notre chasse..

— Mais il n'y a pas de gibier, dit Suzanne.

— Et nous n'avons pas de fusil, ajouta Roger.

— Évidemment, dit Jean. D'ailleurs, tous les explorateurs ont du pemmican, des conserves et des biscuits. Pourtant, ils se nourrissent principalement de leur chasse et de leur pêche.

— Allons à la pêche demain, nous mangerons notre poisson.

— Si nous avions un cormoran dressé… dit Micky.

— Nous avons des lignes, dit Jean. C'est plus sûr.

LA PARTIE DE PÊCHE

Le lendemain matin, tout l'équipage de *l'Hirondelle* se baigna avant le petit déjeuner. La plage près du camp était très sûre, les galets y étaient moins pointus que partout ailleurs et très mélangés de sable. Suzanne, après avoir avancé loin dans l'eau, sans perdre pied, déclara que Roger pouvait se baigner aussi et le petit se précipita en éclaboussant autour de lui.

— Il faut apprendre à nager au lieu de barboter, dit Suzanne.

— Oui, lieutenant, répondit le mousse en s'accroupissant et en agitant les bras afin de se donner l'illusion de la natation.

Jean et Suzanne firent des concours de vitesse ; quant à Micky, elle essaya, en secret, d'imiter les cormorans. Elle les avait bien observés la veille, remarquant qu'ils commençaient par nager doucement sur l'eau, puis plongeaient tête la première en bombant le dos et en gardant leurs ailes serrées contre le corps.

Il y avait beaucoup de petits vairons près du bord. Micky pensa que, plus loin, elle en trouverait de plus gros, semblables à ceux que pêchaient les oiseaux. Elle plongea mais s'aperçut que, sans le secours de ses bras, elle ne pouvait rester sous l'eau et que, pendant qu'elle cherchait à gagner le fond, ses jambes s'agitaient à la surface.

– Pourquoi remues-tu les pieds comme ça ? demanda Roger, très intrigué par son manège.

Micky ne répondit pas et s'écarta afin de ne pas être observée. Elle plongea encore et découvrit qu'en ramant avec les mains tournées d'une certaine façon, elle allait vers le fond. Elle essaya d'ouvrir les yeux et distingua les choses à travers un brouillard verdâtre, mais elle ne vit pas le plus petit poisson.

De nouveaux efforts l'amenèrent tout au fond sans plus de succès. Un nouvel essai ne fut pas plus heureux, mais cette fois elle ramassa une pierre afin d'être bien sûre d'avoir été aussi loin que possible, et reparut à la surface crachant et soufflant. Décidément, il fallait se rendre à l'évidence, les goujons la voyaient, l'entendaient, se sauvaient à son approche. Impossible de compter sur ce système pour remplir la marmite, heureusement qu'il y avait les lignes et les hameçons ! Elle nagea vers la plage en tenant son galet dans sa main.

— Qu'est-ce que t'as ramassé, demanda Roger ?

— Une pierre. Je l'ai trouvée au fond.

— Quelle espèce de pierre ?

— Sais pas au juste, ça doit être une perle. Si on jouait à en pêcher ?

Les cormorans furent oubliés. Le matelot et le mousse se muèrent instantanément en pêcheurs de perles.

— Attention à Roger, cria le second. Je remonte faire le feu.

Jean était sorti de l'eau aussi et passa près d'eux dans ***l'Hirondelle***, en route pour la ferme Dixon.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— Nous cherchons des perles.

— Ne restez pas trop longtemps dans l'eau. Celui qui ne sera pas sec et habillé quand je reviendrai sera privé de déjeuner.

— Bien, commandant, répondit le matelot.

Le mousse qui avait la tête sous l'eau essaya de dire aussi « Bien, commandant », mais ne réussit qu'à boire une tasse.

Micky continuait à s'exercer à nager vers le fond, les yeux ouverts, cherchant des pierres bien blanches. Elles étaient peut-être un peu grosses pour des perles, mais c'est un défaut dont nombre de femmes s'accommoderaient pour un collier… Roger, qui n'arrivait pas encore à ouvrir les yeux dans l'eau, se contentait de ramasser des galets en tâtonnant avec les mains.

Il y en eut bientôt une pile sur le rivage, bien ronds, bien blancs, bien brillants. Malheureusement, ils ternissaient aussitôt secs et ne ressemblaient plus du tout à des perles !

Tout à coup, les pêcheurs aperçurent leur frère redescendant le pré. Ils se précipitèrent sur la plage, il y eut une course vers les peignoirs, les vêtements et lorsque le capitaine aborda, son équipage était à son poste prêt à l'aider à débarquer une importante cargaison : deux pains de trois livres, un panier d'œufs, deux laitues bien pommées, le pot à lait plein jusqu'au bord et une petite boîte en fer-blanc.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demanda Roger.

— Des vers.

— Pour la pêche ?

— Oui. Le père Dixon me les a donnés pour attraper des ablettes et des goujons. Il m'a dit qu'entre l'île et la rive, il y a beaucoup de perches. En se mettant près des herbes et en se servant de petits poissons comme appât, on doit en prendre tant qu'on veut.

Le déjeuner fut vite expédié, puis, pendant que le maître-coq rangeait la vaisselle, les autres prirent la casserole comme seau à poissons et allèrent pêcher le long du bord les petits goujons nécessaires à l'appât. Ils en eurent vite une quantité. Puis ils enlevèrent le mât et la voile de ***l'Hirondelle***, les posèrent sur la plage. Suzanne vint les rejoindre et tous quatre partirent à la rame vers la baie de la ferme Dixon. Le mousse à son poste de vigie guettait l'endroit favorable :

— Herbes à l'avant, cria-t-il dès qu'ils entrèrent dans la baie et, en effet, à bâbord aussi bien qu'à tribord, on voyait de longues lanières vertes à fleur d'eau.

— Il faut nous placer juste en dehors des herbes et mesurer le fond, dit Jean. Pouvons-nous jeter l'ancre, lieutenant ?

— Hé, mousse ! cria Suzanne, tiens l'ancre en dehors du bordage et lâche-la au commandement.

Jean rama doucement.

— Voyez-vous quelque chose, vous autres ? demanda-t-il.

— Je vois le fond, cria Roger.

Jean se pencha :

— Moi aussi. C'est du sable et nous sommes au bord des herbes. Nous ne trouverons pas mieux comme terrain de pêche.

— Lâchez l'ancre, cria le second.

L'Hirondelle tourna doucement sur elle-même puis s'immobilisa. Un instant après, quatre flotteurs se promenaient sur la surface du lac, deux de chaque côté du bateau.

— Quel est ton fond, Suzanne ? demanda Micky.

— À peu près la longueur de ma ligne.

— Moi j'en ai bien moins, je vois mon petit poisson qui se promène au bout de ma ligne.

— Ça ne va pas, dit Jean. Il ne doit pas être à plus d'un mètre du fond. Donne ta ligne que je remonte ton flotteur.

Le bouchon de Suzanne s'agita le premier.

Elle tira mais ne sortit rien.

— La perche est partie avec mon goujon, dit-elle. Quel dommage !

— Tu as tiré trop tôt, dit Jean.

— Le bateau tourne tout le temps, grogna Micky… Roger, fais attention ! Regarde, ta ligne est sur la mienne. Là ! elles sont tout emmêlées maintenant, c'est assommant !

Jean les aida à débrouiller les fils, puis il s'aperçut que le bateau avait tourné de l'autre côté.

— Nous sommes très mal, dit-il. Il faut que le bateau soit fixé aux deux bouts. Rentrez les lignes. Amène l'ancre, mousse. Nous allons chercher une grosse pierre sur la rive et nous l'attacherons avec une corde à l'arrière.

Ainsi fut fait et, après quelques manœuvres, les pêcheurs lançaient de nouveau leurs lignes, et cette fois le bateau bien amarré aux deux bouts resta immobile.

— Quel est celui qui prendra le premier poisson ? dit Roger.



— Moi, répondit Micky : regarde mon bouchon ! Ça mord déjà !

— Attention, Jean ! cria Suzanne, ton flotteur est parti.

Jean tira, sa ligne s'incurva et une jolie petite perche aux nageoires rouges apparut, dansant au bout de l'hameçon.

— En voilà toujours une, dit Jean très fier, en remplaçant l'appât.

Après, chacun tira à son tour avec succès.

Roger comptait les prises :

— Douze, treize… quatorze…

— Où est ton flotteur, Roger ? dit le second…

— Et regarde ta ligne !… dit Micky.

Roger sauta sur sa canne qu'il avait posée sur le bordage pour regarder les perches. Il sentit un poisson au bout du fil mais, juste comme il l'amenait à la surface, il y eut un grand remous dans l'eau et la ligne fut violemment tirée. Le petit garçon résista de son mieux ; sa canne était pliée en deux.

— C'est un requin ! cria-t-il, un requin !

Quelque chose de gros s'agitait sous l'eau, tirant la ligne de droite et de gauche.

— Rends-lui du fil, cria Jean.

Mais Roger tirait de toutes ses forces.

Tout à coup, un poisson verdâtre apparut à la surface, levant une grosse tête hors de l'eau. C'était un brochet. Il ouvrit sa gueule, et la ligne allégée vola en l'air avec une petite perche au bout. Le temps d'un éclair, les enfants virent le brochet sous l'eau les regardant avec des yeux méchants,

puis, d'un grand coup de queue, il disparut dans les profondeurs. Roger décrocha la petite perche ; elle était morte et portait des traces de dents aiguës sur ses flancs.

— J'aurais peur de me baigner ici, dit Roger encore tout haletant.

Après cet incident, les flotteurs restèrent immobiles car les perches avaient fui devant le brochet. Aucun des enfants, sauf Jean, n'avait assez de patience pour continuer à pêcher. Suzanne déclara qu'il y avait bien assez de poissons pour le déjeuner et que ce serait long à préparer. Alors *l'Hirondelle* leva l'ancre et reprit le chemin de l'île.

Il fallut vider les poissons, besogne qui n'avait rien d'amusant. Mais ils furent récompensés de leur peine car le plat était délicieux.

Ensuite, il fallut ramasser du bois mort pour le feu. Tout l'équipage se mit à l'œuvre et un grand tas fut amoncelé à côté de celui qu'on ne voulait pas toucher. Après tous ces travaux, les quatre de *l'Hirondelle* avaient bien gagné un peu de repos ; ils montèrent donc au poste d'observation afin de suivre des yeux le mouvement des bateaux sur le lac et de donner des noms aux différents points de l'île. Ils furent d'accord pour nommer le creux de rocher au pied du grand pin : « poste d'observation » ; la plage près du camp : « débarcadère » ; le port abrité : « le havre ». Darien garda son appellation.

À la suite vint la « baie de la Péniche », l'« île des Cormorans », et enfin la baie devant la ferme Dixon fut baptisée « baie du Requin », en souvenir de la pêche du matin.

Tout au Sud était l'océan antarctique, et, au Nord, au-delà de Rio, l'océan et les terres arctiques. Mais quand ils

cherchèrent un nom pour l'île, ils n'arrivèrent pas à se décider. L'île des Hirondelles… L'île Walker… L'île du Grand-Pin… toutes ces propositions furent abandonnées l'une après l'autre. Il subsistait, dans l'esprit des explorateurs, une gêne à la pensée du foyer préparé et de la pile de fagots qu'ils ne voulaient pas toucher. Qui sait, l'île avait peut-être déjà un nom ?… Autant cela paraissait de peu d'importance quand il s'agissait de Rio ou de Darien, autant pour « leur » île, ce n'était pas la même chose…

La longue-vue passait de main en main. Sur le lac, on voyait de grands vapeurs qui laissaient un sillage de vagues derrière eux, des canots à moteurs, des gros bachots de pêcheurs, quelques yachts à voile, mais aucune embarcation semblable à *l'Hirondelle ;* toutes étaient bien plus grandes et furent classées « bateaux indigènes ».

Ce fut le lendemain, troisième jour de leur arrivée dans l'île, que les quatre de *l'Hirondelle* aperçurent pour la première fois un bateau de la taille du leur. Il surgit derrière Darien, tira des bordées et disparut dans la baie de la Péniche.



LE DRAPEAU À TÊTE DE MORT

Il devait être environ onze heures du matin. Tout l'équipage de *l'Hirondelle* était réuni au poste d'observation. Le second cousait un bouton à la chemise du mousse ce qui n'allait pas sans difficulté, l'intéressé l'ayant sur le dos. Le capitaine s'exerçait à faire diverses espèces de nœuds, le ***Manuel du parfait marin*** ouvert devant lui. Le matelot, couché à plat ventre, faisait le guet, regardant de temps à autre, à l'aide de la longue-vue, le promontoire qui cachait la baie de la Péniche et son pirate.

— Il doit être toujours là, dit-elle.

Soudain, il y eut une détonation violente et un nuage de fumée monta au-dessus du cap. Tout l'équipage sauta en l'air !

— On fait la guerre au pirate ! s'écria Micky.

— Je vous ai bien dit qu'il avait un canon ! dit Roger se tortillant comme une anguille entre les mains du second.

— Allons-y ! reprit Micky.

Juste à ce moment, un petit canot à voile blanche doubla la pointe comme une flèche. Le vent était Sud-Ouest, et il naviguait au plus près, le cap sur l'île.

— Il y a deux garçons dans le bateau, dit Micky.

— Non, des filles, corrigea Jean, qui avait pris la longue-vue.

Les quatre de *l'Hirondelle* n'avaient pas encore pu définir le sexe des occupants lorsque l'embarcation, un petit *dinghy* de bois verni muni d'une dérive, s'approcha de l'île.

C'étaient bien des filles qui occupaient le bateau, l'une tenait la barre, l'autre était assise sur le banc. Toutes deux étaient vêtues exactement pareil, culottes bleues, chemises kaki et béret rouge ; leurs jambes étaient nues.

— Couchez-vous tous ! commanda le capitaine. Nous ne savons pas si ce sont amis ou ennemis.

Le mousse, sorti des mains de Suzanne, tomba à plat ventre, Micky et le second de même. Jean appuya la longue-vue contre un rocher et observa, dissimulé derrière une touffe de bruyère.

— Je peux lire le nom du bateau, dit-il. *A m am… a z az… o… n… e… Amazone*.

Les autres, quoique bien dissimulés, regardaient de tous leurs yeux. Le petit bateau approchait. La fille qui tenait la barre (on voyait maintenant qu'elle était la plus grande) prit quelque chose sous le bordage et le tendit à sa compagne qui alla vers le mât.

L'Amazone n'était plus qu'à vingt mètres de l'île lorsqu'on entendit le commandement : « Pare à virer », et le petit bateau changea de direction. La fille qui était au milieu avait plongé pour laisser passer le gui, elle se redressa et hissa quelque chose le long du mât. Bientôt un petit drapeau flotta au vent.

— Elles hissent leur drapeau, dit Jean.

Micky faillit s'étrangler de saisissement.

— C'est… commença-t-elle.

Sur la petite flamme noire on distinguait nettement en blanc une tête de mort et deux os en croix !

Les quatre de *l'Hirondelle* se regardèrent stupéfaits. Le commandant fut le premier à retrouver la parole.

— Roger va rester ici, dit-il. Le second surveillera le débarcadère. Le matelot restera sur la côte orientale et moi, je garde le havre. Ces filles ne nous ont certainement pas aperçus. Attendons qu'elles se soient éloignées pour cette bordée, et nous gagnerons nos places. Si nous remuons maintenant, nous serons vus !

Quand *l'Amazone* fut presque au milieu du lac :

— Allons ! dit Jean.

Tous trois, laissant Roger, se glissèrent vers le camp. Suzanne se cacha derrière un buisson, Micky se faufila sous les branches jusqu'à ce qu'elle puisse observer la côte orientale, Jean courut le long du sentier vers le havre. Il ôta le mât de *l'Hirondelle* pensant qu'il pointait peut-être au-dessus des rochers, puis se cacha.

Micky, de son poste, vit *l'Amazone* tirer une autre bordée et doubler la pointe sud de l'île. Jean l'aperçut alors comme elle passait au large des rochers, puis il entendit des voix lointaines en direction du débarcadère et se précipita pour porter secours à Suzanne. Mais celle-ci avait seulement aperçu, à travers les arbres, l'embarcation filer entre le continent et l'île sans s'arrêter. Le capitaine et le second coururent retrouver Roger qui, couché sur les bruyères, agitait les jambes dans son émotion.

— Elles ont amené le drapeau dès qu'elles ont dépassé l'île, dit-il.

— C'est donc qu'elles l'avaient hissé pour nous, remarqua Jean.

— Si ce sont des pirates, dit Micky qui accourait aussi, pourquoi celui de la péniche a-t-il tiré le canon contre elles ?

— Ce n'est peut-être pas lui qui a tiré, dit Suzanne. Regardez si le bateau entre dans la baie de la Péniche.

— Elles n'ont pas de canon, dit Roger, et lui en a un magnifique ! Je suis sûr que c'est le vieux pirate qui a tiré.

L'Amazone n'entra pas dans la baie de la Péniche ; elle filait droit, laissant une longue ligne d'écume derrière elle, un sillage rectiligne, comme tiré au cordeau.

— Elles connaissent la manœuvre, dit le commandant avec admiration.

La petite voile blanche disparut derrière le pic de Darien.

— Elle va vers Rio.

— Nous devrions la suivre et découvrir le repaire de ces pirates, dit Jean. En supposant qu'elles nous aperçoivent, elles ne nous connaissent pas et ne peuvent deviner que nous venons de l'île.

— Qui sait si elles ne nous ont pas déjà vus ?

— Elles n'ont toujours pas aperçu *l'Hirondelle*, j'avais eu soin de descendre le mât. Ne nous attardons pas à faire la cuisine, il ne faut pas perdre une minute. Emportons un pain, une boîte de pemmican et des pommes, nous achèterons de

la bière, je veux dire du rhum, à Rio et nous déjeunerons en route. Vite, Roger, viens m'aider à mener *l'Hirondelle* au débarcadère. Tenez-vous prêt avec les rations, lieutenant.

— Oui, commandant.

Jean et Roger coururent au havre. Quand ils accostèrent au débarcadère, Suzanne et Micky étaient déjà sur la plage, chargées des victuailles. Un instant après *l'Hirondelle*, avec tout son équipage, partait à la poursuite des Amazones.

La vaillante *Hirondelle* traçait aussi son sillage sur le lac. Jean, jetant un regard en arrière, constata que malgré tous ses efforts il n'était pas aussi rectiligne que celui laissé par *l'Amazone* auparavant. Mais chacun faisait de son mieux et le bouillonnement de l'eau sous la quille prouvait que le petit navire faisait de son mieux aussi.

Ils passèrent devant la baie de la Péniche.

Sur le pont ils aperçurent le pirate.

— Il paraît en colère, dit Micky.

Il semblait, en effet, qu'il tendait un poing menaçant dans la direction des explorateurs, mais il fut si rapidement hors de vue qu'aucun d'eux ne put le certifier.

— *L'Amazone* aura perdu le vent après avoir doublé Darien, remarqua Jean, et elle n'en aura guère tant qu'elle sera dans les parages des îles de Rio. Malgré son avance, nous arriverons peut-être à l'apercevoir.

L'Hirondelle s'approcha de la baie de l'Épine. Tout l'équipage regarda vers la ferme. Devant la maison on distinguait trois silhouettes : maman, nurse et la voiture d'enfant. Tout était paisible, dans un monde bien différent

de celui que parcouraient les navigateurs. Cricri dormait probablement, tandis que ses frères et sœurs, là, sur leur navire, donnaient la chasse à un bateau qui avait arboré devant leurs yeux le drapeau noir à tête de mort, un bateau qui venait d'être canonné par le pirate de la péniche !

— Inutile de parler à maman de *l'Amazone* pour le moment, remarqua Suzanne. Attendons ce qui va se passer. Nous consignerons les événements sur le journal de bord et nous le lui montrerons plus tard.

— Nous lui raconterons tout lorsqu'elle ne sera plus une sauvage, concéda Micky. On ne doit pas mettre les indigènes au courant des affaires des Visages Pâles !

L'Hirondelle filait toujours grand train. Sur la côte les maisons devenaient de plus en plus nombreuses. Il y avait beaucoup d'îles, une des plus grandes était habitée. Un long banc de sable bordé de péniches avançait dans le lac. Au fond de la baie les maisons de la petite ville de Rio s'étageaient sur la colline. Le canot entra dans des eaux calmes.

Après avoir examiné tous les débarcadères, tous les bateaux, il fallut bien se rendre à l'évidence, *l'Amazone* n'était pas là.

— Sortons de la baie, dit le capitaine, au large nous aurons vue sur l'océan Antarctique, si nous n'apercevons pas *l'Amazone*, nous reviendrons croiser autour des îles.

L'Hirondelle avait à peine gagné l'entrée de la baie que le mousse criait :

— Voile au large !

— C'est elle ! cria Suzanne.

Une longue étendue d'eau bleue s'enfonçait au Nord, entre de hautes collines ; une petite tache blanche se déplaçait sur la surface du lac et disparut derrière un des promontoires de la côte Ouest.

— Alors, qu'est-ce que nous allons faire ? demanda Micky.

Il y eut un conciliabule, Roger était pour continuer la poursuite, mais Jean ne partageait pas son avis.

— Nous savons où est *l'Amazone* pour le moment, dit-il, et qui sait si les pirates ne cherchent pas à nous entraîner pour revenir tenter une attaque sur l'île ! Si nous restons ici, nous sommes sûrs de regagner le camp avant elles à la moindre menace. Déjeunons plutôt sans perdre de vue le large.

— Il faut aller acheter ce rhum, dit Suzanne.

Et tous sentirent qu'ils avaient très faim et très soif.

— Oui, répondit le capitaine préoccupé, mais pendant que nous serons à Rio, elles peuvent sortir de leur repaire, se glisser derrière les îles et, tandis que nous déjeunerons tranquillement, elles attaqueront notre camp !

— J'ai une idée ! (Micky avait toujours de bonnes idées) Laissez-moi sur une de ces îles. Je ferai le guet pendant que vous vous occuperez du ravitaillement et je verrai si les pirates sortent de leur baie.

— Très bien, Micky ! s'exclama le capitaine. Lieutenant, tenez-vous prêt à larguer la voile, et toi, mousse, veille aux récifs !

L'îlot vers lequel ils se dirigeaient n'était que roc et bruyère. *L'Hirondelle* s'en approcha sans peine car il y avait du fond et Micky sauta sur un gros rocher.

— La longue-vue !

— Voilà !

Micky alla s'asseoir au sommet de l'îlot, la longue-vue sur les genoux.

L'Hirondelle se dirigea vers le débarcadère le plus proche. Roger sauta à terre, attacha l'amarre à une borne sur laquelle il s'assit. La voile fut amenée par prudence, puis Jean et Suzanne coururent vers la petite boutique où l'on vendait de tout, depuis des pastilles de menthe jusqu'à des pièges à rat.

— Quatre bouteilles de grog, dit Jean distrait.

— Quatre canettes de bière, corrigea gravement Suzanne.

Jean considérait un rouleau de corde à l'étalage.

— Et dix mètres de corde, ajouta-t-il.

Le commerçant sortit les bouteilles, fit un rouleau avec la corde. Jean l'enfila sur son bras et tendit ses vingt shillings.

— Beau temps ! dit l'indigène en rendant la monnaie.

— Magnifique !

La conversation avec les sauvages de Rio en resta là.

Quand ils revinrent au débarcadère, Roger n'avait pas bougé.

— Y a un indigène qui est venu me parler, il m'a dit : « joli petit canot que vous avez là ! »

— Qu'as-tu répondu ? demanda sévèrement Suzanne.

— J'ai dit : « oui ».

Lui non plus ne s'était pas trahi.

Ils repartirent vers l'observatoire de Micky. Elle agita la main en les voyant approcher.

— Tout va bien ! cria-t-elle. Elles ne sont pas sorties, elles doivent toujours être derrière le promontoire.

— Bon, fit Jean, nous voilà tranquilles.

— Je voudrais aller sur l'île avec Micky, dit Roger.

— Pourquoi ne pas débarquer tous pour déjeuner ? proposa Suzanne.

La voile fut amenée, le bateau amarré. Un rocher au sommet de l'îlot servit de table. Pendant que Jean ouvrait la boîte de pemmican, le maître-coq faisait des tartines de beurre. La bière de Rio baptisée rhum leur sembla délicieuse. Tout le temps du repas ils firent le guet mais sans apercevoir la petite voile blanche.

— Je crois qu'elles ne nous ont pas vus, dit Suzanne.

— Alors, pourquoi auraient-elles hissé leur drapeau ?

— Peut-être, ajouta Micky, qu'elles ont des alliés et qu'elles ont hissé le drapeau pour nous attirer loin de l'île pendant que d'autres s'emparaient de notre camp.

— Zut ! Je n'ai pas pensé à ça, dit Jean. Il y avait peut-être toute une flotte attendant notre départ !

— Et l'île est peut-être maintenant en leur pouvoir !

— Eh bien ! mettons la voile, dit Roger qui n'était heureux que sur l'eau.

Ce ne fut pas aisé de louvoyer au milieu des bateaux de Rio et de manœuvrer pour le retour. Une forte brise Sud-Ouest les accueillit dès la sortie de la baie. Il fallut tirer des bordées sous les rafales. Ils hésitèrent à prendre un ris, mais décidèrent de tenir, avec toute la toile, jusqu'à la dernière extrémité. Suzanne était prête à amener la voile au premier signal. L'eau jaillissait avec tant de violence le long du bordage que le mousse fut trempé et que Suzanne le fit asseoir au fond de l'embarcation. Quand ils passèrent devant la baie de la Péniche, le pirate les fixa avec sa lorgnette, mais l'équipage de ***l'Hirondelle*** était bien trop absorbé par les difficultés de la navigation pour le remarquer.

— Le vent va tomber au coucher du soleil, dit Jean. Allons au débarcadère, j'amènerai le vaisseau au havre plus tard.

Aussitôt à terre ils coururent tous ensemble vers le camp, examinèrent l'intérieur des tentes, puis parcoururent l'île en tous sens. Rien n'avait changé, personne n'était venu. Les pirates de ***l'Amazone*** n'avaient pas d'alliés.

Ils firent du feu, s'assirent en rond pour dîner et finirent par penser qu'ils avaient été le jouet de leur imagination. N'avaient-ils pas rêvé que le bateau avait hissé la flamme noire à tête de mort ? Était-ce bien sûr qu'ils avaient entendu un coup de canon venant de la baie de la Péniche ?

— Pourquoi le pirate nous a-t-il montré le poing ? demanda Micky. Il a dû lui arriver quelque chose.

— Nous nous sommes peut-être trompés, répondit Jean.

— Je crois que nous ne verrons plus les pirates, reprit tristement Micky.

— Était-ce bien des pirates, d'abord ?

LA FLÈCHE À PENNE VERTE

Au matin Jean fut le premier à ouvrir les yeux. Il reprit conscience avec moins de joie que les autres jours. Quel dommage que les pirates se soient évanouis et comme la journée d'hier avait été gâchée ! Il essaya de secouer sa mauvaise humeur. L'île était toujours là, voyons ! Et le camp et ***l'Hirondelle !*** Avant l'arrivée de ***l'Amazone*** n'étaient-ils pas heureux, lui et son équipage ? Avaient-ils besoin de pirates ? Zut pour les pirates ! Il était grand temps d'aller chercher le lait.

— V's'êtes en retard à c'matin ! remarqua la mère Dixon.

— Tant que ça ?

— P'têt' ben qu'vous aimez les galettes. J'avions point beaucoup d'ouvrage hier au souèr et j'en avions mis au four. Quatre que vous êtes, n'est-il point vrai ?

— Oh ! merci, fit Jean en prenant un sac plein de belles galettes dorées.

— V's'avez point encore déjeuné à c't'heure ?

— Non, pas encore.

— Et v's'avez baigné d'jà ? Vos ch'veux sont quasiment tout mouillés. Attendez vouer, j'vas vous donner une crêpe.

Quand on sort de l'eau, on a l'estomac creux et Jean ne pensa pas faire mal en acceptant. Mais, tandis qu'il mangeait

sa crêpe, la mère Dixon entama une conversation déplaisante.

— M. Turner, d'la péniche là-bas, m'a demandé après vous. V's'avez-t-y point été fourrager avec son bateau ?

— Mais non, jamais.

— Y dit qu'oui, pourtant. Faut mieux le laisser tranquille, voyez-vous, lui et son oiseau.

Hier rentra tout à coup dans la réalité. Jean se souvint qu'ils avaient cru voir le vieux pirate leur montrer le poing. Tout de suite il redevint le commandant de ***l'Hirondelle***, le chef responsable. Il ne fallait pas oublier que la mère Dixon n'était qu'une indigène en laquelle on ne pouvait avoir aucune confiance malgré ses galettes et cette bonne crêpe qu'il achevait d'engloutir.

Il reprit vite le chemin de la berge, regrettant de n'avoir pas réveillé son second avant de se mettre en route, mais du pré, devant la ferme, il aperçut la fumée qui montait du camp entre les arbres. Tout allait bien, Suzanne préparait le déjeuner. De loin il voyait le matelot et le mousse barbotant près du débarcadère. Ils se séchaient encore lorsqu'il aborda, et l'aidèrent à amarrer.

— Les indigènes m'ont donné des galettes en même temps que le lait.

— Chic, alors ! Des galettes de quoi ? demanda Roger.

— Des galettes de manioc, bien sûr ! dit Micky. C'est ça que font les sauvages.

— Et puis il y a du nouveau, dit Jean, des choses embêtantes, je convoque le conseil de guerre aussitôt après déjeuner.

— Bien, commandant, dit le matelot en bourrant Roger de coups de poing pour qu'il réponde aussi : « Bien, commandant ! ».

Tous deux coururent vers le camp avec le lait et les galettes. Le capitaine suivait lentement, songeur, les deux mains dans les poches.

— Le déjeuner est prêt, commandant, dit gaiement Suzanne.

— Merci, lieutenant.

— Voici le lait.

Roger posa la boîte à côté du maître-coq.

— Et tout un paquet de galettes de manioc, dit Micky. C'est une nourriture indigène qui sauva bien souvent les explorateurs de la famine.

— Vraiment ? dit le second. C'est une chance que nous ayons enterré la hache de guerre et que nous soyons en bons termes avec ceux de la ferme.

Le chocolat fumait dans la marmite.

— Il est cuit, dit le second. Ça fait déjà un quart d'heure qu'il bout. Ajoutez le lait dans vos tasses.

Pendant un moment, le chocolat et les tartines interdirent toute conversation. Pour finir il y eut une tournée de galettes.

— C'est délicieux, les galettes de manioc, dit le maître-coq. Qu'aurions-nous fait sur cette terre inhospitalière si nous n'avions pas trouvé cette ressource ?

Lorsque les appétits furent satisfaits, le capitaine prit la parole.

— Conseil de guerre, lieutenant.

Tous quatre étaient assis en rond autour du feu. La marmite pleine d'eau chauffait pour le nettoyage de la vaisselle. Le second jeta un regard autour de lui :

— Tout l'équipage est présent, commandant !

— Nous avons un ennemi.

— Qui donc ? demanda le matelot très excité.

— Ben, les pirates de ***l'Amazone***, naturellement, dit Roger.

— Tais-toi, mousse, dit sévèrement le second.

— Vous connaissez le pirate de la péniche ? reprit le capitaine.

— Oui.

— Il a été raconter aux indigènes que nous avions abîmé son bateau.

— Mais nous n'y avons jamais touché !

— Je sais bien, mais il leur a dit que si. Il excite les sauvages contre nous. Il nous déteste, je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça.

— Il nous montrait donc bien le poing, hier !

— Je savais que c'était un vieux pirate, dit Micky. Il a un secret, naturellement. Tous ont un secret : ou leurs affreux forfaits, ou un trésor caché. Voyez comme il a canonné ***l'Amazone***. Il défendait ses richesses !

— Je ne dis pas, mais pourquoi nous en veut-il, à nous ?

— Cette île lui appartient peut-être, reprit Micky, vous savez bien qu'il y est venu quelqu'un avant nous. Celui qui a préparé le foyer.

— Si l'île lui appartenait, il vivrait ici au lieu de vivre dans sa péniche.

— Ce serait bien plus agréable pour le perroquet.

— En tout cas, il semble vouloir nous faire déloger d'ici.

— Nous ne nous en irons pas, dit fermement le mousse.

— Bien sûr que non, dit le capitaine. Mais qu'est-ce qu'il faut faire ?

— Allons couler son bateau, dirent Roger et Micky en chœur.

Juste à cet instant quelque chose heurta la marmite avec un « ping » violent. Une flèche empennée de plumes vertes se planta au milieu des tisons. Tous furent debout en une seconde.

— C'est la guerre ! cria Micky.

Roger saisit la flèche et la tira à lui.

Micky la lui arracha immédiatement des mains.

— Ne touche pas la pointe, elle est peut-être empoisonnée !

— Écoutez ! fit le commandant.

Pas un bruit anormal, seules les petites vagues clapotaient le long de la berge.

— C'est lui, dit Micky. La flèche est empennée avec les plumes de son perroquet.

— Écoutez donc ! dit encore Jean.

— Tais-toi, Micky, s'impatienta le second.

Une branche craqua vers le milieu de l'île.

— En reconnaissance, commanda Jean. Attention, je prends une extrémité de la ligne, le second prend l'autre. Matelot et mousse au centre. En formation déployée. Dès que l'un de nous aperçoit quelqu'un, les autres se portent au secours.

Ils avancèrent lentement, mais ils n'avaient pas fait dix mètres que Jean poussa un cri.

— *L'Hirondelle* est partie !

C'est lui qui tenait la gauche de la formation. Tous coururent au débarcadère, le bateau n'était plus là.

— Nous l'avions bien tirée à terre, affirma Micky. Elle ne peut pas avoir dérivé.

— Dispersons-nous encore, dit Jean. Avancez dès que le second sifflera. Un ululement de hibou veut dire que tout va bien. Trois houhou-ou pour quelque chose d'anormal. Sifflez dès que vous serez en ligne, lieutenant.

Le second traversa presque jusqu'à la côte ouest. Rien à l'horizon, sauf la fumée d'un vapeur, mais cela n'avait pas d'intérêt. Roger et Micky étaient au centre, écartés l'un de l'autre, le capitaine s'était rapproché de l'intérieur de l'île, mais sans laisser assez d'espace entre la rive et lui pour qu'on puisse se glisser sans être vu. Ils écoutèrent encore… Pas un bruit.

Puis, de la côte ouest, le second siffla.

Tous quatre avancèrent doucement, se glissant sous les arbres et les buissons.

— Roger, cria Micky, es-tu armé ?

— Non, et toi ?

— Oui, j'ai deux bâtons, des lances, prends-en une.

Elle lui lança une branche bien droite et pointue.

Un houhou retentit à gauche.

— Ça doit être le capitaine, dit Micky.

Elle cria houhou en réponse, Suzanne en fit autant. Ils écoutèrent encore et avancèrent.

— Ho ! ho ! cria Roger. On est venu ici.

Micky accourut. Les bruyères et l'herbe étaient aplaties, on s'était visiblement couché dessus.

— Il a laissé ça.

Roger ramassa un gros couteau à cran d'arrêt.

Micky cria houhou trois fois. Le capitaine et le second arrivèrent…

— Il doit être tout près, dit Micky.

— Et nous avons son couteau !

Jean se pencha et tâta la mousse.

— La place n'est pas chaude.

— Elle ne peut tout de même pas rester chaude longtemps ! dit le second.

— Déployons-nous de nouveau, dit Jean. Ne le laissons pas partir en emmenant ***l'Hirondelle***. Il ne peut être loin puisque nous l'avons entendu et il ne peut avoir emmené le bateau car nous l'aurions vu. Il doit l'avoir caché dans un creux du rivage.

Un grand cri de victoire retentit à ce moment : « Hourra ! Hourra ! ». Mais le son ne venait pas vis-à-vis d'eux mais derrière, dans la direction du camp.

— En avant ! commanda Jean. Serrez les rangs ! Chargez !

Ils se précipitèrent vers le camp.

Juste comme ils abordaient la clairière, un cri s'éleva :

— Halte ! Haut les mains !

La voix venait exactement d'en face.

— Haut les mains ! cria-t-on encore.

— Planquez-vous ! cria Jean en s'étalant de tout son long.

Tous quatre tombèrent à plat ventre, une flèche siffla au-dessus de leurs têtes. Ils levèrent les yeux et aperçurent

ce que Jean avait vu avant eux : au milieu du campement, le fanion noir des pirates flottait et, dans les tentes, deux silhouettes étaient agenouillées, l'une bandant l'arc, l'autre ajustant une flèche.



L’ARMISTICE

— Ce n’est pas le « Vieux de la Péniche », dit Micky, ce sont les pirates de *l’Amazone*.

— Et dans nos propres tentes, dit Suzanne.

— Jetons-nous dessus et faisons-les prisonnières, dit Roger.

— Haut les mains ! répéta la fille qui occupait la tente du capitaine.

— Haut les mains vous-mêmes ! cria Jean en commençant à se relever.

Deux flèches partirent.

— En avant ! cria Jean. Sus ! avant qu’elles ne rechargent leurs armes ! Hirondelles, en avant ! Sus ! Sus !

Les quatre de *l’Hirondelle* coururent sur les Amazones.

Les deux filles au béret rouge sortirent des tentes et pointèrent leurs arcs vers le sol.

— Armistice ! cria celle qui paraissait être le chef.

— Halte ! commanda le capitaine.

Les quatre explorateurs se tinrent face à face avec les deux pirates de *l’Amazone*. Une des filles était plus grande que Jean, l’autre à peu près de la même taille. S’ils en étaient tous venus aux mains, la victoire aurait été disputée.

— Parlementons d'abord. Nous combattrons après, s'il y a lieu, dit le chef des Amazones.

— Inutile de parler d'armistice tant que le pirate de la péniche détient notre bateau, dit Jean.

— L'homme de la péniche ! dit la plus jeune Amazone, mais il n'a rien à faire dans tout ceci. C'est un indigène et un indigène hostile !

— Il nous est très hostile, en effet, dit Jean.

Suzanne tira son frère par la manche.

— Si le vieux pirate n'est pas en cause, murmura-t-elle, ce sont ces filles qui ont pris *l'Hirondelle*. Le seul endroit où elles ont pu la mettre c'est le havre, et *l'Amazone* est certainement là aussi. Elles ont nos tentes, mais nous pouvons encore nous emparer de leur navire.

— S'il vous est hostile aussi, nous avons de bonnes raisons de parlementer, reprit le chef des Amazones.

— Où est *l'Hirondelle ?*

— Nous l'avons capturée et amenée dans notre rade.

— Le port est à nous. D'ailleurs, cela ne vous avance guère de l'avoir amenée là. Il faudrait passer sur nos corps pour gagner le havre. Nous sommes quatre et nous tenons cette extrémité de l'île. C'est donc nous et pas vous qui avons les navires entre nos mains et *l'Amazone* est de bonne prise. Vous n'avez que nos tentes, c'est bien moins important !

— Vous avez des plumes vertes à vos flèches, dit Micky, et vous dites que vous n'êtes pas les alliées du vieux pirate, c'est pourtant lui qui a dû vous les donner ?

— Jamais de la vie ! Ce sont nos trophées. Nous les avons emportées comme butin après avoir pris son bateau à l'abordage. Elles lui servaient à nettoyer ses pipes.

— Nous sommes du même bord, pourquoi nous battre ? demanda la grande Amazone.

— Pourquoi attaquez-vous notre île ? commença Jean…

— La nôtre ! C'est la nôtre ! reprirent en chœur les deux filles.

— Comment la vôtre ? C'est notre camp, ici !

— C'est notre île depuis des années ! dirent les Amazones. Qui a préparé le foyer ? Qui a balisé le port ?

— Balisé le port ? Quoi ?… Dessiner une croix sur un arbre, ce n'est pas bien malin, tout le monde peut faire ça, ça ne veut rien dire.

L'Amazone éclata de rire.

— Vous voyez bien que c'est notre île, vous ne savez même pas comment est établie la signalisation !

— Mais si ! Nous le savons très bien, dit Roger.

Jean garda le silence, il savait que non.

— Entendu, dit-il enfin. Parlementons. Mais déposez les armes, nous en ferons autant. Et amenez votre drapeau car le nôtre est sur notre navire et nous ne pouvons le hisser à côté du vôtre.

— C’est dommage d’amener notre drapeau quand il y a un si bon vent pour le faire flotter. Envoyez un de vos hommes chercher votre flamme, vous la hisserez à côté de la nôtre et tout sera en règle.

— Pas d’attaque pendant ce temps-là ?

— Non. Armistice. Nous déposons les armes.

Elles posèrent leurs arcs et leurs flèches à terre. Roger et Micky firent de même avec leurs lances. Jean et Suzanne avaient les mains vides.

— Lieutenant, dit le capitaine. Détachez un de vos hommes, qu’il aille à bord chercher le drapeau.

— Va vite, mousse ! dit le second.

Puis se tournant vers l’ennemi :

— Vous jurez que le vieux pirate n’est pas là-bas prêt à le faire prisonnier ?

— C’est juré. Mais, de votre côté, jurez sur l’honneur que vous n’attenterez pas à notre navire. Nous avons eu grand soin du vôtre et nous n’avons pas cherché à détruire vos tentes. Nous aurions pu razzier votre camp ou y mettre le feu !

— C’est juré, dit le capitaine.

— Pourquoi ne pas couler leur bâtiment et les garder prisonnières ? dit Micky.

— Jusqu’à la fin de l’armistice, cessation des hostilités, dit Jean. Dépêche-toi, mousse, ramène le drapeau et ne touche à rien d’autre.

Roger partit en courant.

— J'ai toujours leur couteau ! cria-t-il.

— Margot, fit la grande Amazone en se tournant vers sa compagne, où est le couteau du bord ?

Margot tâta la poche de sa culotte :

— Parti, dit-elle, il sera tombé pendant que nous nous cachions dans le fourré.

— Nous n'avons pas l'intention de prendre leur couteau, dit Suzanne à l'oreille de son frère.

— Nous vous rendrons votre couteau, dit Jean. Dès que le mousse reviendra, nous le déposerons avec vos armes. Nous n'en avons pas besoin. Nous en avons trois à bord.

— Sans compter les couteaux pour couper le pemmican et le pain, ajouta le second.

— C'est oncle Paul qui nous a donné le couteau l'année dernière parce que nous lui avions bien astiqué son canon.

— Le vieux pirate est votre oncle ? demanda Micky. Je croyais que vous étiez ses ennemies ?

— Il est notre oncle quelquefois, dit la plus jeune Amazone, il l'était l'année dernière. Mais cette année il se ligue contre nous avec les indigènes et les indigènes sont très hostiles.

— Mais nous, dit Micky, nous sommes très bien avec les indigènes. Il n'y a que le vieux pirate qui est hostile… et vous, ajouta-t-elle. Et s'il est votre oncle vous devez être liguées avec lui.

— Par l'enfer ! Nous ne le sommes pas !

— Taisez-vous, matelot, commanda le capitaine, attendez les pourparlers.

Roger accourait avec le drapeau de ***l'Hirondelle***.

— Elles ont un bateau épatant, souffla-t-il à l'oreille de Suzanne.

— Donne le couteau, dit Jean.

Il coupa une branche de noisetier sur le bord de la clairière, la tailla en pointe afin de la planter en terre, à côté du drapeau des Amazones, et accrocha son drapeau au sommet. Puis il essuya le couteau sur la mousse et le jeta sur les arcs et les piques.

— Armistice, dit-il.

Il alla, la main tendue, vers le chef des Amazones.

— Je m'appelle Jean Walker, capitaine de ***l'Hirondelle***. Voici Suzanne Walker, mon second, Micky, le matelot, et Roger, le mousse.

La grande Amazone lui serra la main :

— Je suis Marion Blackett, capitaine et propriétaire de ***l'Amazone***, la terreur des mers, et voici Margot Blackett, second et copropriétaire du navire.

— Son vrai nom n'est pas Marion, dit Margot, mais Clémence. Seulement, oncle Paul dit que les Amazones n'ont pas de clémence, et comme notre bateau s'appelle ***l'Amazone*** et que nous sommes les pirates de ***l'Amazone***, venant de la rivière l'Amazone, elle ne pouvait vraiment pas continuer à porter ce nom ridicule… C'est oncle Paul qui

nous a donné le bateau l'année dernière. Avant nous n'avions qu'un canot à rames…

Marion poussa un grognement féroce :

— Je vais te casser les os, Margot, si tu continues à bavarder !

— Je vous dis qu'elles sont alliées au pirate, dit Micky. Vous voyez bien, c'est lui qui leur a donné leur bateau.

— Ça, c'était l'année dernière, dit Marion. L'année dernière nous étions bons amis. Cet été, il est pire que les indigènes.

— Si on s'asseyait, proposa Suzanne. Je peux ranimer le feu et nous avons encore du chocolat qu'on peut réchauffer.

— Non merci, dit Marion, nous avons déjeuné, mais nous vous permettons de vous servir de notre foyer si vous voulez.

— C'est notre camp, dit Roger, vexé.

— Eh bien ! asseyons-nous toujours, reprit Suzanne.

Elle avait raison, on se sent infiniment moins féroce assis que debout.

— D'abord, commença Marion, quand avez-vous découvert cet océan ?

— Il y a environ un mois.

— À quelle époque avez-vous abordé dans cette île ?

— Il y a des jours et des jours !

— Nous sommes nées sur les rives de l'Amazone, dit Marion, le fleuve qui se jette dans cet océan. Nous venons dans cette île depuis de longues années…

— Nous venions dans le canot à rames tant que nous n'avions pas de voilier, coupa Margot. Nous abordions toujours à la plage où nous avons trouvé votre bateau jusqu'à ce que nous ayons découvert le port. Nous campions ici tous les étés.

— D'abord, reprit Marion, comment s'appelle cette île ?

— Nous ne lui avons pas encore donné de nom, répondit Jean.

— C'est l'île des « Chats Sauvages ». Oncle Paul l'appelle comme ça parce qu'elle est à nous. Vous voyez bien : c'est une preuve.

— Mais elle est à nous maintenant, dit Jean. Elle était déserte quand nous avons abordé. Nous y avons dressé nos tentes et vous ne pouvez nous en chasser.

— Votre oncle Paul n'est-il pas un ancien pirate ? demanda Micky. Moi j'ai vu ça tout de suite.

Marion réfléchit un moment :

— Je crois qu'il pourrait bien l'être en effet !

— Et vous ?… Vous êtes des pirates aussi ?

— C'est pourquoi il nous déteste. Il est le capitaine Flint[2] et il s'y connaît en pirates. Il sait très bien qu'un jour

---

[2] Voir ***L'Île au Trésor*** de Robert-Louis Stevenson.

viendra où nous prendrons son bateau à l'abordage, et il sera obligé de marcher sur la planche sur son propre pont.

— Nous vous aiderons, dit Roger.

— Il nous déteste, reprit Jean. Il excite les indigènes contre nous.

— Soyons alliés, proposa Marion, comme ça nous ne nous disputerons pas l'île. Nous allons signer un traité d'alliance défensive et offensive contre le capitaine Flint et les indigènes.

— Sauf ceux qui sont amis avec nous, dit Micky.

— Mais oui, soyons alliés, reprit Margot, c'est une fameuse idée ! Nous en avions envie dès que nous avons vu la fumée de votre camp sur l'île, hier, et nous serions venues vous le proposer tout de suite, mais nous étions en retard pour déjeuner. Alors nous avons seulement tourné autour de l'île et nous vous avons défié avec notre drapeau ; nous n'avions pas le temps de faire autre chose. Il fallait rentrer vite.

— Nous vous avons guettées du sommet d'une des grandes îles de Rio.

— Rio ? fit Marion. Tiens ! Rio ?… Ce n'est pas mal trouvé ! Si vous acceptez les « Chats Sauvages » pour l'île, nous accepterons « Rio ».

— L'île des Chats Sauvages n'est pas mal non plus, répliqua poliment Jean.

— Mais comment avez-vous pu nous guetter puisque nous vous avions laissés ici ?

— Nous vous avons donné la chasse.

— Enfer et Damnation ! s'écria Marion. Si nous avions su ! Nous aurions été prêtes à lutter, nous vous aurions rendu bordée pour bordée jusqu'à ce que l'un de nous aille par le fond ! tant pis pour le déjeuner ! Ç'aurait été épatant !

— Nous sommes revenues aujourd'hui pour vous observer encore, continua Margot. Nous nous sommes levées à l'aube et nous avons approché de l'île, mais il n'y avait pas de fumée et nous vous avons cru partis. Vous dormiez probablement. C'est alors que nous avons vu votre bateau au débarcadère. Nous avons été jusqu'à la « baie du Goûter » et nous avons déjeuné pour de bon, avec du chocolat que nous avons fait cuire. En partant de la maison il avait fallu se contenter de lait froid et de pain que la cuisinière nous avait laissés hier au soir dans la cuisine. Puis nous avons rampé le long de la berge, nous vous avons vu revenir avec votre bateau pendant que les autres se baignaient. Alors nous sommes retournées en rampant toujours jusqu'à notre bateau, nous sommes entrées dans le port. Là il n'y avait personne. Nous nous sommes glissées à travers les broussailles, nous vous avons aperçus autour du feu. Nous en avons profité pour prendre votre bateau et l'amener près du nôtre. Puis nous vous avons attaqués par surprise et, pendant que vous couriez au débarcadère pour constater la disparition de ***l'Hirondelle***, nous vous avons dépassés et nous nous sommes emparées du camp… et Marion disait que ce serait difficile de s'allier avec vous…

— Assez, Margot, tu es stupide ! coupa Marion. Excusez mon second, reprit-elle en se tournant vers Jean, c'est une bavarde insupportable !

— Tu m’ennuies, continua Margot sans se démonter ; je disais donc que Marion trouvait que nous avions si bien réussi notre attaque que ce serait dommage de cesser la guerre, et moi j’ai dit que j’étais fatiguée des hostilités, que c’était déjà bien assez d’avoir les indigènes contre nous et l’oncle Paul si peu gentil cet été…

— C’est le capitaine Flint, interrompit Marion.

— Si tu veux, et elle s’est souvenue heureusement qu’il existe aussi des pourparlers et des armistices sinon on vous aurait mis dans le même sac que les indigènes et pour toujours.

— Ben ! non, alors, se récria Micky. Ça n’était plus drôle !

— Évidemment, reprit Marion. C’est bien plus drôle d’être des écumeurs de mer et des boucaniers ! Je propose une alliance.

— Pourquoi pas ? dit Jean.

— J’ai une idée ! s’écria Marion. Concluons une alliance contre tous nos ennemis, surtout le capitaine Flint, mais une sorte d’alliance qui ne nous empêche pas de nous battre entre nous.

— Ça ne s’appelle pas une alliance, dit Micky, mais un traité. Un traité de paix armée, c’est plein de ces choses-là dans mon livre d’histoire.

— C’est ça, dit Marion. Alliance contre nos ennemis mais des batailles désespérées entre nous chaque fois que nous en aurons envie.

— Ça va.

— Avez-vous du papier et un bout de crayon ?

— J'en ai.

Et Micky courut à la tente du second et en rapporta une page de son cahier et un porte-mine qu'elle donna à Marion. Celle-ci se mit à écrire :

Je soussigné, Jean, capitaine de l'Hirondelle, et je soussigné, Marion, capitaine de l'Amazone, scellons ici un traité d'alliance offensive et défensive pour nous, nos équipages et nos navires.

Signé et scellé en ce lieu-dit « île des Chats Sauvages », le mois d'août 1930.

Elle passa le papier à Jean.

– Ça me paraît bien, dit celui-ci.

— On ne doit pas mettre « le » mois, dit Micky, mais « ce » mois, et vous n'avez pas mis la latitude et la longitude. Les marins en parlent toujours dans tout ce qu'ils écrivent.

Marion reprit sa feuille, corrigea « le » et après le mot « Chats Sauvages » ajouta : Lat. 3° 70 N. Long. O. 20°.

— Nous devrions signer avec notre sang, dit-elle, mais pour cette fois on se contentera du crayon.

Jean prit le papier à son tour et signa : « Jean, capitaine ». Marion signa : « Marion, Amazone et pirate ».

Puis les deux chefs se serrèrent la main.

— C'est la paix aujourd'hui, en tout cas, ajouta Margot.

— Aimez-vous les galettes ? demanda Suzanne.



— Les galettes de manioc, corrigea Micky.

— Nous les avions bien vues lorsque nous nous sommes emparées du camp, dit Margot, mais nous n'en avons pas pris. Nous en mangerons volontiers s'il y en a assez pour tout le monde.

— Nous avons un magnifique baril de rhum dans ***l'Amazone***. Allons le chercher, proposa Marion. Notre cuisinière est une indigène très complaisante quand elle est de bonne humeur. Elle l'a rempli, appelant ça de la limonade, mais c'est du pur rhum de la Jamaïque. Mettons le tonneau en perce !

❧

L’ALLIANCE

Hirondelles et Amazones descendirent ensemble au havre. Avec les allées et venues continuelles, le sentier était bien mieux tracé, mais il fallait encore se baisser pour éviter les branches des arbustes. Dans la petite rade, les deux bateaux se balançaient côte à côte. ***L’Amazone*** était un joli canot de sapin verni, bien plus neuf que ***l’Hirondelle***, mais moins large. Au pied du mât, contre la caisse de la dérive, il y avait un petit baril en chêne poli.

— Emportons-le au camp, dit Marion Blackett.

Suzanne, Micky et Roger suivirent les Amazones. Jean resta au port. Il était intrigué par ce qu’avait dit Marion sur le balisage. Quand il avait répondu que tout le monde pouvait dessiner une croix sur un arbre, elle avait rétorqué qu’il ignorait visiblement la signalisation. Qu’entendait-elle par là ? Il regarda autour de lui. Il ne voyait pas d’autre marque sur les rochers ni sur les arbres. Il éprouva un certain respect pour ces filles-pirates. Allait-il être obligé de leur demander des explications ? Son amour-propre de capitaine en souffrirait.

Après un dernier regard au havre, il remonta derrière les autres.

Les Amazones, après avoir déchargé leur baril près des drapeaux, allèrent chercher deux grosses pierres afin de le soulever et de dégager le robinet.

Les gobelets furent remplis. Pendant ce temps, Marion, assise un peu à l'écart, semblait plongée dans de profondes réflexions. Elle prit le verre et la galette que lui tendait Roger, mais distraitement.

— Ce qu'on doit faire en pareil cas, dit-elle enfin, c'est de boire au drapeau noir, de crier : « Mort et Gloire ! » et encore : « Cent mille pièces de huit ! » Seulement, vous n'êtes pas des pirates, alors ça ne va pas pour vous. Buvons simplement à la défaite de nos ennemis.

— Du pirate au perroquet, dit Micky.

— Du vieux de la péniche, ajouta Jean.

— Ça va, s'écria Marion, j'ai trouvé : « Vive Amazones et Hirondelles et mort au capitaine Flint ! »

— Vive les Hirondelles et les Amazones et mort à l'oncle Paul ! dit Margot.

— Capitaine Flint ! Tête de buse !

Tout le monde répéta sans se tromper, même Roger.

— Et maintenant, à la vôtre ! dit Marion.

Jamais meilleure limonade ne fut ingurgitée par des pirates ou des explorateurs.

— Ce rhum est épatant, dit Micky.

— Très bon, les galettes aussi.

La dégustation interrompit un moment la conversation.

— Où le capitaine Flint a-t-il trouvé son perroquet ? demanda enfin Micky.

Margot avala une bouchée de galette et commença tout de suite en parlant très vite :

— À Zanzibar. Il a fait le tour du monde. Maman dit toujours qu'il était le désespoir de la famille quand il était jeune. Alors on l'a expédié en Amérique du Sud, mais il n'y est pas resté. Il a voyagé partout. L'année dernière, il est revenu chez nous et a déclaré qu'il avait roulé sa bosse assez longtemps et qu'il était décidé à se fixer. Maman est sa sœur et ils s'aiment bien tous les deux, bien qu'il ait toujours préféré naviguer autour du monde plutôt que de rester auprès d'elle. Alors il a acheté la péniche et nous y allions beaucoup l'année dernière. Il était gentil avec nous, il nous a appris à nous servir de ***l'Amazone***, puis il nous l'a donnée et il est parti avant l'hiver. Cet été, il est revenu, il a raconté qu'il avait un contrat pour écrire un livre et, au lieu de naviguer avec nous comme l'an passé, il s'est ligué avec les indigènes et il est devenu tout à fait insupportable. Nous avons essayé de le secouer un peu, mais il n'y a rien à faire. Il a même demandé à maman de veiller à ce que nous le laissions tranquille. Nous avons d'abord pensé qu'on ne pouvait vraiment pas lui en vouloir d'être obligé d'écrire un livre et nous avons tout fait pour lui faire comprendre qu'on l'aimait bien quand même. Mais ça ne lui a pas fait plaisir du tout, même quand nous avons proposé de lui tenir compagnie en habitant la péniche avec lui. Pour finir il nous a défendu formellement d'approcher de son bateau…

— C'est pourquoi nous avons fait le guet et profité de son absence hier pour aborder son navire et emporter les plumes vertes en trophée. Elles étaient dans un pot, il les gardait pour nettoyer sa pipe. On lui a montré ce qu'on pensait de lui !

— Croyez-vous que c'est dommage, tout de même, dit Margot. Nous apprenions au perroquet à dire « Pièces de huit » pour que ce soit un vrai perroquet de pirate, et que nous puissions l'emporter dans l'île. Il ne sait que « Bonjour, Jacquot ! » On dit que les perroquets verts parlent moins bien que les gris.

— Vous pensez que votre oncle est un ancien pirate ? demanda Micky à Marion.

— Mais oui.

— Alors, ça vaut mieux que le perroquet ne sache dire que « Bonjour, Jacquot ! » Un autre, parlant mieux, pourrait le trahir !

— A-t-il tiré sur vous hier ? demanda Jean. Nous avons entendu une détonation et vu la fumée.

— Non, ce n'était pas lui, c'était nous. Nous étions venues dans la baie le matin, nous avions abordé sur la péniche sans faire de bruit et, en regardant à travers les fenêtres de la cabine, nous avons vu que l'oncle Paul dormait profondément. Alors nous avons pris une de ces grosses chandelles romaines qui font « chchchch » et finissent en éclatant avec un bruit de tonnerre. Elle nous restait du dernier feu d'artifice ! Nous l'avons posée sur le toit de la cabine et aussitôt après l'avoir allumée, nous avons filé aussi vite que nous avons pu. Nous doublions juste la pointe quand elle est partie. C'était épatant !

— Nous l'avons bien entendue, dit Roger, un vrai coup de canon !

— Il a dû être fou furieux, dit Marion.

— Il était sur le pont et nous a montré le poing quand nous sommes passés près de lui en vous faisant la chasse, et pourtant c'était longtemps après !

— Nous voici donc tous en guerre avec le capitaine Flint, reprit Marion. Un jour nous prendrons son bateau à l'abordage, ***l'Hirondelle*** à un bord et ***l'Amazone*** à un autre. Il ne pourra pas résister, tout seul, attaqué de deux côtés à la fois. Puis on le laissera choisir : ou marcher sur la planche, ou être notre allié comme l'été dernier.

— Il vaudra bien mieux l'obliger à marcher sur la planche, dit Micky, parce qu'alors nous prendrons son trésor, nous achèterons un grand navire, et nous vivrons dessus toujours en faisant le tour du monde.

— Nous irons dans les mers de Chine pour voir papa, dit Suzanne.

— Nous partirons à la recherche de nouveaux continents, dit Micky. L'Amérique ne remplit pas tout, je suis sûre. Il doit y avoir encore des tas de terres à découvrir.

— Nous irons à Zanzibar et nous rapporterons tout un chargement de perroquets : des gris qui disent tout ce qu'on veut ! dit Margot.

— Et des singes, ajouta Roger.

— Moi, j'aime mieux les perroquets verts, reprit Micky.

— Voyons, fit Marion, avec tout ça nous oublions nos pourparlers. Nous ne pouvons pas combattre le capitaine Flint tout le temps. Mais nous pouvons nous exercer entre nous. Il ne faut pas couler nos bateaux naturellement…

— Personne ne coulera *l'Hirondelle !* dit fièrement Roger.

— Bien sûr, répondit Marion, personne n'en a l'idée. Mais nous pourrions essayer de prendre votre navire et vous pourriez essayer de capturer le nôtre. Il y a toujours un vaisseau amiral dans une flotte. Si vous capturez *l'Amazone*, le capitaine Jean sera amiral, et si c'est nous qui prenons *l'Hirondelle* je serai commodore. Commençons à partir de demain.

— Et après, nous irons prendre la péniche, dit Micky.

— Oui, dit Jean, mais vous savez où nous amarrons *l'Hirondelle*, tandis que nous ne savons pas quel est le port d'attache de *l'Amazone*.

— Vous avez vu où nous allions hier ?

— Nous vous avons vu disparaître derrière un cap de la côte Ouest.

— Eh bien ! si vous doublez ce promontoire, vous trouverez l'embouchure d'une rivière. C'est l'Amazone. En remontant un peu la rive droite, c'est-à-dire à gauche si vous venez du lac, vous apercevrez un hangar à bateaux, en pierre. Nous avons fixé sur le mur un drapeau noir avec une tête de mort et deux os en croix. Dans le hangar, il y a une chaloupe à moteur, il ne faut pas y toucher parce qu'elle appartient aux indigènes, il y a aussi un canot à rames et *l'Amazone* quand nous ne sommes pas sur le lac.

— Une minute, dit Jean, je regarde la carte.

Il alla chercher le guide du pays, ouvrit la carte, trouva la rivière qui là-dessus ne s'appelait pas l'Amazone et tendit le crayon à Marion.

— Marquez le hangar à bateaux, lui dit-il.

— Il est bien entendu, reprit le capitaine Marion tout en mettant un point sur la carte, qu'on aura soin de la prise comme de son propre navire !

— C'est nous qui vaincrons, dit Margot, Marion réussit toujours tout ce qu'elle entreprend !

— Nous verrons ça, dit Jean.

— Nous commençons demain.

— Écoutez, dit Suzanne, nous ferions mieux de déjeuner pendant qu'il y a encore de la limonade.

— Du rhum de la Jamaïque, corrigea Micky sur un ton de reproche.

— Nous avons des tas de sandwiches et des gâteaux, dit Margot.

— Et nous avons du pemmican, des sardines. C'est dommage qu'on ait mangé tout le pâté, nous en aurons un autre, mais demain seulement.

— Et quel dommage que nous n'ayons pas été à la pêche, ajouta Micky, on vous aurait offert du requin frit.

— Les sardines feront l'affaire pour aujourd'hui, dit Margot, nous adorons ça !

Tout le monde s'agita immédiatement. Margot, second de ***l'Amazone***, semblait cumuler les fonctions de maître-coq

comme Suzanne. À elles deux, elles rallumèrent le feu, décidèrent de faire bouillir de l'eau pour faire du thé au cas où il ne resterait pas assez de limonade, ouvrirent les boîtes de conserves et coururent chercher les sandwiches et les gâteaux des Amazones.

Pour commencer, les deux capitaines ne bougèrent pas, laissant le travail à leurs équipages.

— Capitaine Marion, dit Jean tout à coup, je voudrais que vous m'expliquiez comment vous avez balisé le port.

— C'est bien facile, capitaine Jean, venez avec moi pendant que ces gaillards font leur ouvrage.

Ils prirent le sentier, croisant sur le chemin Margot chargée d'un panier de victuailles. Lorsqu'ils arrivèrent au havre, ils étaient seuls, ce dont Jean fut bien content. Il alla droit au tronc d'arbre marqué d'une croix.

— J'ai trouvé ça tout de suite, dit-il.

— Et rien d'autre, naturellement ! Parce que nous sommes les pirates de *l'Amazone* et que nous savons garder nos marques secrètes. Une seule ne signifie rien et l'autre est invisible.

— Alors, comment la reconnaissez-vous ?

Marion s'accroupit sur la plage et dessina un demi-cercle dans le sable.

— Supposez que ceci soit le port. Voici des pierres qui figurent les rochers qui bordent l'entrée de la passe. Si vous voulez entrer, une ligne droite comme ceci vous amène entre les rochers sans en toucher un seul. Prolongez la ligne jusqu'à la plage. Votre balise doit être là au bout. Elle planta

un morceau de bois à l'endroit désigné. C'est la croix blanche. Maintenant vous n'avez qu'à prendre un point quelconque au-dessus de la balise. Il n'a pas besoin d'être marqué spécialement du moment que vous le connaissez. Quand vous entrez dans la passe il suffit que vous gardiez la direction de telle sorte que vos deux balises soient toujours exactement l'une au-dessus de l'autre. Comme ça vous pouvez naviguer sans regarder à droite et à gauche, même si les eaux du lac, je veux dire de l'océan, sont hautes et cachent les récifs.

— Hum ! fit Jean.

— Sautez dans *l'Amazone*, commandant, je vais vous montrer.

Marion sortit son bateau de la passe et l'amena au large des rochers, puis elle vira de bord.

— Voyez-vous le tronc et la croix blanche ? demanda-t-elle en se rapprochant du chenal.

— Je voix très bien la croix, bien que le tronc se confonde avec la berge.

— C'est bien pour ça que nous avons peint ce repère. Maintenant, levez les yeux au-dessus. Voyez-vous un arbre qui forme une fourche ? Il y a un grand morceau d'écorce enlevé juste au-dessous de l'endroit où il se divise.

— Oui.

— C'est l'autre balise. En ce moment elle est à droite de la croix, nous avons donc les récifs entre nous et la plage. Je vais incliner légèrement le bateau, là… jusqu'à ce que la

fourche soit juste au-dessus de la croix. Prévenez-moi quand ça y sera.

— Ça y est.

— Bon ! Moi, je ne regarde plus rien. Je rame et vous observez les balises et vous me prévenez dès qu'elles s'écartent l'une de l'autre.

Elle mania vigoureusement les rames, ***l'Amazone*** avança rapidement.

— La fourche est à droite de la croix, cria Jean.

Marion changea légèrement sa direction.

— Et maintenant ?

— En ligne… répondit Jean.

Et il continua :

— Fourche à droite… en ligne… à gauche… en ligne… à droite… en ligne…

Marion ne se retourna pas une seule fois, modifiant sa direction à chaque avertissement. ***L'Amazone*** aborda doucement sur la plage.

— Ça c'est du beau travail, dit Jean plein d'admiration.

— C'est très simple. Le capitaine Flint nous a appris ça quand il était un gentil oncle Paul. Tous les ports sont balisés. Il suffirait d'ajouter des feux, on pourrait entrer au havre tout droit par la nuit la plus noire.

— C’est donc ça que les livres de pilotage appellent feux de direction[3] ?

— Qu’est-ce que c’est que les livres de pilotage ?

Jean fut assez content de trouver quelque chose que le capitaine Marion ne connaissait pas.

Ils rejoignirent le camp afin de prendre part au festin. Sandwiches et sardines allaient on ne peut mieux avec le pemmican et, la limonade finie, le thé accompagné de gâteau fit un dessert parfait.

Le temps passait vite à faire des projets de voyage. Tout à coup Marion leva la tête.

— Il faut rentrer, dit-elle, le soleil baisse déjà et le vent tombe. Ça fait deux fois cette semaine que nous arrivons en retard pour le dîner. Si nous recommençons aujourd’hui, nous aurons des ennuis avec les indigènes. La route est longue quand il faut ramer. En route, Margot !

— J’ai des fourmis dans le pied.

— Ça passera si tu remues, allons, charge le baril !

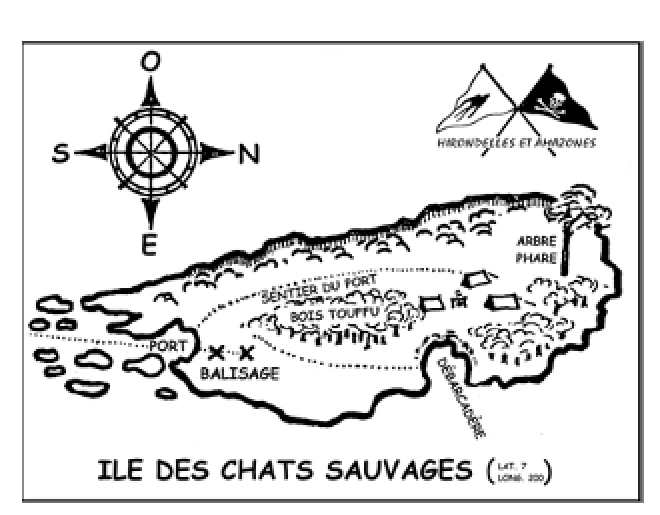
Micky prit la tête du cortège avec le drapeau noir. Roger fermait la marche avec le panier. Tout l’équipage de ***l’Hirondelle*** présida à l’embarquement puis courut au poste d’observation pour voir les pirates voguer vers l’Amazone.

— La guerre commence demain, cria le capitaine Marion.

---

[3] On les appelle aussi ***feux d’alignement***.

— Demain ! Demain ! cria le capitaine Jean en agitant son mouchoir.



FEUX DE DIRECTION

Ce soir-là les Hirondelles se couchèrent fort tard car Jean, s'étant muni d'un marteau, de clous et des deux lanternes, emmena son second au havre pendant que le matelot et le mousse nettoyaient la vaisselle.

— Vois-tu, dit le capitaine à Suzanne. Marion m'a expliqué tantôt comment le port était balisé. La croix blanche correspond à un arbre fourchu. En observant ces deux repères, les Amazones peuvent naviguer dans la passe sans s'inquiéter des récifs. Je te montrerai tout à l'heure. Dans un vrai port, il y a, en plus des balises, des feux de direction pour la nuit. Je vais transformer les repères en feux de direction pour que nous puissions attaquer les Amazones de nuit et retrouver le port dans l'obscurité.

Il planta un clou au milieu de la croix blanche, y accrocha une des lanternes, puis alla au pied de l'arbre au tronc fourchu. La fourche était très haute, impossible de l'atteindre même en se haussant sur la pointe des pieds.

— Vas-tu grimper pour fixer la lanterne ?

— Non, Suzanne, car il n'y aurait que toi et moi capables d'accrocher le feu. Il faut que tout l'équipage puisse l'allumer.

— Sauf Roger qui ne doit pas toucher aux allumettes.

— C'est vrai ! Donc il suffit que la lanterne soit à la hauteur de Micky. Cependant il faut que la lumière reste visible au-dessus des buissons. Descends sur la plage et mets-toi

entre le tronc et l'eau, le plus près possible du bord… Tu y es ?… Bon, vois-tu la fourche de l'arbre ?

— Oui !

Il mit sa main aussi haut que possible.

— Vois-tu ma main ?

— Oui !

— Et maintenant ?

Il baissa doucement sa main le long du tronc.

— Non, je ne la vois plus.

Il remonta un peu.

— Et maintenant ?

— Oui, je la vois.

— Bon, sifflez vos hommes, lieutenant.

Jean laissa sa main en position jusqu'à l'arrivée de Micky et de Roger. Le matelot pouvait atteindre à cette hauteur.

— Pour quoi faire ? demanda Micky en faisant l'essai debout sur la pointe des pieds.

Avant de répondre, Jean planta le clou puis accrocha la lanterne.

— Vois si tu peux l'ouvrir, demanda-t-il à Micky.

— Oui, mais pour quoi faire ?

— Tu verras dès qu'il fera nuit.

— C'est trop haut pour moi, dit Roger.

— Ça ne fait rien, tu n'auras pas à t'en occuper.

— Pas avant qu'on ne te permette de toucher aux allumettes et d'ici là tu auras grandi, ajouta le second.

Quand arriva le crépuscule, tout l'équipage descendit de nouveau au havre. Micky était munie d'une boîte d'allumettes et réussit à allumer les deux lanternes sans trop d'efforts. Roger regardait, très intéressé, puis tous quatre embarquèrent.

— Roger devrait être couché, dit Suzanne.

— Tant pis ! dit Jean. Nous n'en avons pas pour longtemps et on ne peut tout de même pas le laisser tout seul, dans la tente.

— D'abord, j'ai pas sommeil !

Ils ramèrent vers le large. La nuit tombait vite. Les étoiles commençaient à briller et les hiboux ululaient dans les arbres. Les rives du lac s'estompaient sous la masse noire des collines qui se détachaient sur le ciel plus clair. Des nuages montèrent et on ne distingua même plus où finissaient les collines et où commençait le ciel.

Soudain, dans cette masse noire, on vit une flamme s'élever, puis une autre, puis une lueur moins vive éclairant un nuage de fumée. Les enfants regardèrent, intrigués. Une silhouette d'homme sauta dans le nuage de fumée, tapant activement sur les flammes. Celles-ci s'éteignirent puis se rallumèrent à côté. L'homme tapa de nouveau, tout s'éteignit comme si on avait tiré un volet. L'obscurité retomba.

— Ce sont des sauvages, dit Micky. Il y en a sûrement dans les bois.

— Mais non, des charbonniers, dit Jean. Les indigènes m'ont demandé ce matin si nous nous étions promenés de leur côté. Nous n'avons pas encore exploré cette rive du lac, sinon nous les aurions déjà vus.

— Ils ressemblent à des sauvages, reprit Micky. Si on y allait ?

— Pas maintenant, dit Suzanne.

— Comment allons-nous faire pour rentrer ? demanda Roger, à moitié rassuré, il fait noir comme dans un four.

Le capitaine se posait la même question non sans une certaine inquiétude. Il était hors du port en pleine nuit ne sachant pas trop à quel endroit du lac. Il ne voyait pas les feux de position, sans doute parce que les grands rochers les cachaient. Et il n'était tout de même pas très sûr de pouvoir manœuvrer lorsqu'ils seraient visibles… C'est autre chose de se guider sur des balises le jour quand on peut regarder autour de soi et voir où on est, que de se diriger dans une nuit profonde. L'apparition des charbonniers, heureusement, lui avait à peu près indiqué la direction qu'avait prise le bateau. Mais les étoiles étaient cachées par les nuages ; le pilote, ne pouvant s'orienter sur le ciel, se félicita d'avoir apporté sa boussole.

À l'aide d'une allumette, il éclaira le cadran, le mit en position. Le Nord, heureusement, se trouvait juste où il l'avait supposé. Il vira complètement, alluma une allumette, vérifia de nouveau sa direction sur la boussole puis il se mit à ramer vers le Nord.

— Ce n'est pas vraiment se diriger à la boussole, dit-il. Le cadran devrait être fixe et continuellement éclairé. Nous aurions besoin d'une lampe électrique de poche. Quel dommage que je n'en aie pas demandé une pour ma fête ! Ouvrez l'œil, vous autres, et signalez dès que vous verrez les feux.

Micky les aperçut un instant après, puis ils disparurent comme dissimulés derrière les gros rochers de la pointe sud de l'île. Jean continua d'avancer lentement.

— Je les vois, dit Suzanne.

— Tout près l'un de l'autre, ajouta Micky.

Jean se retourna et regarda à son tour.

— Bon, dit-il.

Puis, se souvenant du capitaine Marion :

— Attention ! moi je vais ramer sans regarder, mais ne quittez pas les lumières des yeux.

— Pas de danger, dit Micky, on peut pas voir autre chose !

— Les feux sont-ils près l'un de l'autre ?

— Assez près, dit Suzanne.

– Quel est celui qui est d'un côté ou de l'autre ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Quelle est la position du feu le plus élevé ?

— À gauche du plus bas.

Jean tira un peu plus fort de sa rame droite.

— Prévenez dès que les deux feux seront exactement l'un au-dessus de l'autre.

— Ça y est… Maintenant le plus haut est à droite.

Jean tira de la rame gauche.

— Juste en ligne…

Jean continua de ramer pendant que les trois autres signalaient la position des feux. Avec trois vigies, le capitaine aurait dû être tranquille mais il ne put s'empêcher de se retourner et constata que les lumières étaient exactement superposées. Bientôt sa rame toucha un rocher.

— Nous ne sommes pas loin de la plage, dit-il, je vais godiller.

La bateau avança de nouveau dans la nuit.

— Les lumières sont tout près, dit Roger.

Au même moment on entendit la quille racler les galets et l'avant de *l'Hirondelle* toucha la plage du havre. Le capitaine avait conduit son bateau au port en pleine nuit.

— Nous vaincrons les Amazones, dit-il ravi. Elles ne se doutent pas que nous pouvons naviguer dans l'obscurité et retrouver le port. Elles se croient en sécurité, la nuit !

L'Hirondelle fut amarrée à la lueur des lanternes décrochées des arbres. Les Hirondelles regagnèrent le camp. Dix minutes plus tard, tout l'équipage dormait profondément sous les tentes.

LES CHARBONNIERS

Le jour suivant se leva sur un calme plat absolument défavorable aux hostilités. Le capitaine Jean se retourna sur son sac de foin et regarda le baromètre, toujours beau fixe ! Lorsqu'il se fut traîné à quatre pattes hors de la tente il vit le ciel bleu sans un nuage et, du poste d'observation, le lac sans une ride. Le reflet des collines et des arbres dans l'eau était si net qu'en regardant entre ses jambes il était bien difficile de savoir ce qui était réel. Lorsqu'il redescendit au camp, il trouva les autres en train de se lever.

— Dépêche-toi ! disait Roger à Micky. Tu sais bien que la guerre est déclarée. Les Amazones peuvent être là d'un instant à l'autre.

— Non, dit Jean. Calme plat et pour toute la journée peut-être ! Elles ne viendront pas à la rame, c'est trop loin. Pas de vent, pas de guerre ! C'est pas de veine !

— Tu as promis de me laisser aller chercher le lait avec Micky, le premier jour où il n'y aurait pas de vent, dit Roger, voyant là une compensation à sa déconvenue.

Mousse et matelot, après avoir sorti le bateau du havre sans encombre, s'assirent tous deux sur le banc et ramèrent côte à côte ; puis Micky prit la barre et changea avec Roger qui devint pilote à son tour. Le capitaine, un peu inquiet pour son bateau, les observait tout en se baignant. Il les vit enfin monter le pré devant la ferme Dixon.

Au retour le matelot ramait avec ardeur, semblait très pressé et, aussitôt débarqué, parla en toute hâte :

— Ce sont bien des charbonniers que nous avons aperçus hier au soir. J'ai demandé à la mère Dixon si c'étaient des sauvages et elle m'a répondu que c'était bien possible. Elle a dit qu'ils vivaient dans des huttes qu'ils font eux-mêmes avec des branches. Elle dit qu'ils gardent un serpent dans une boîte. Elle dit que si nous allions les voir ils nous le montreraient certainement. Allons-y, ce sera si amusant !

— Elle dit aussi qu'ils ne restent jamais longtemps au même endroit, continua Roger, et qu'ils auront bientôt fini dans ce bois-là. Vaudrait mieux y aller aujourd'hui.

— Je suis sûre que ce sont de vrais sauvages, bien plus que tous les autres indigènes ! reprit Micky.

Suzanne leva la tête (elle préparait le feu) :

— Allons-y, dit-elle, puisque les Amazones ne viendront pas aujourd'hui. De toute façon nous emmenons ***l'Hirondelle***.

— Très bien, lieutenant, dit Jean. D'ailleurs, si le vent se lève, nous rentrerons immédiatement et, si le calme doit se prolonger, nous pouvons aussi bien être des explorateurs. Emportons notre déjeuner.

Le chocolat expédié, ils enlevèrent le mât et les voiles de leur bateau et partirent à la rame. L'abordage fut aisé et un jeune chêne sur la berge leur permit d'amarrer solidement l'embarcation.

— Laissons là les provisions et la casserole, proposa Suzanne. C'est dangereux de faire du feu dans les bois, il vaudra mieux revenir ici pour le déjeuner.

— Ne faudrait-il pas laisser une sentinelle ? demanda Micky.

— Tu peux rester de garde si tu veux, mais de là-haut nous verrons très bien le lac. Si nous apercevons les Amazones nous serons redescendus sur la berge avant qu'elles n'aient le temps d'arriver.

Micky, qui grillait d'envie de voir les sauvages, reconnut avec empressement qu'une sentinelle était inutile, et tous entreprirent l'ascension de la colline. La montée était raide ! C'était extraordinaire de voir comme certains arbres s'accrochaient aux rochers à pic. Il y avait surtout des chênes, quelques bouleaux et de temps à autre un grand pin. Pas de sentier. Les lianes du chèvrefeuille et d'autres plantes grimpantes obligeaient à se frayer un passage, non sans difficulté, entre les branches.

— Restons tous ensemble, dit Suzanne en voyant Micky s'écarter.

— C'est une vraie forêt, constata Roger.

— Une jungle, corrigea Micky.

— Nous devrions avoir une hache pour marquer les arbres afin de retrouver notre chemin, dit Jean. Il est vrai qu'en redescendant tout droit nous arriverons forcément au bord du lac et il nous suffira de suivre la rive pour rejoindre ***l'Hirondelle***.

— Et si nous ne trouvons pas les sauvages ?

— Écoute.

Le ploc-ploc régulier de la hache s'entendait nettement.

— Nous ne pouvons guère les manquer tant qu'ils feront un bruit pareil !

Ils continuèrent à grimper, Jean en tête et Suzanne fermant la marche pour veiller aux traînards. Des lapins filaient dans les broussailles, laissant voir dans un éclair leur petite queue blanche. Un écureuil bavarda dans un grand pin, Roger lui répondit.

— C'est presque comme un singe, dit Micky ; si seulement il y avait des perroquets !

Juste à ce moment des cris rauques partirent des arbres et, avec un grand bruit d'ailes, une paire de geais s'envola, montrant leur plumage coloré.

— Voilà les perroquets ! cria Roger ravi. Et ils parlent ! Tu entends bien ! Seulement, comme ils ne connaissent que la langue des sauvages, tu ne les comprends pas !

Ils atteignirent enfin un sentier, qui semblait monter dans la direction du bruit.

Là ils avancèrent bien plus vite. Ils atteignirent bientôt une clairière avec un grand cercle de terre brûlée au centre.

— C'est là que les sauvages ont tenu leur ***corroboree***, ils ont dansé autour du feu et fait rôtir leurs prisonniers, dit Micky.

— En poussant des hurlements affreux, ajouta Roger.

Le sentier repartait de l'autre côté de la clairière et le bruit de la hache était tout proche. Une forte odeur de bois brûlé chatouilla les narines des explorateurs. Puis ils trouvèrent une autre clairière. Les grands arbres étaient toujours debout, mais tous les plus petits avaient été abattus. Des

branches coupées de même longueur étaient empilées. Une de ces piles était complètement ronde et gardait un vide en son centre. Un peu plus loin, un monticule de terre fumait par endroits. Un homme tapotait dessus, avec une pelle, jetant de la terre chaque fois que la fumée se frayait un passage. Parfois il montait sur le tertre pour boucher un trou. Dès qu'il avait réussi à aveugler la fumée à un endroit, elle reparaissait à un autre.

— Oh ! regardez ! s'écria Micky.

À la lisière du bois se dressait une petite hutte ronde faite de branches disposées de telle façon que les plus longues s'entrecroisaient au sommet. Du côté de la motte de charbon, une ouverture servait de porte, protégée par un vieux sac formant rideau. Quelqu'un l'écarta, au moment où les enfants arrivaient et un vieil homme tout courbé, tout ridé comme une pomme avec de longs bras bronzés, aux muscles saillants, sortit de la hutte en clignant des yeux au soleil.

Roger, à moitié rassuré, prit Micky par la main.

— Hé ! hé ! dit le petit vieux, vous v'là en promenade, hein ? Ben l'bonjour !

— Bonjour, dit Jean.

— Beau temps, hein !

— Bonjour, dirent les autres Hirondelles.

— Bonjour, bonjour, reprit le charbonnier.

Il paraissait un sauvage très pacifique, Roger lâcha la main de sa sœur.

Les enfants regardaient la hutte avec curiosité.

— C’est comme le wigwam des Indiens, dit Micky.

— Voulez voir d’dans ? demanda le vieux. Les gens d’mandent ça, des fois.

— Pouvons-nous y entrer ? demanda Micky, s’adressant moitié au vieux et moitié à sa sœur.

— Ben sûr ! répondit le charbonnier.

Suzanne semblait aussi curieuse que Micky.

Le vieux bonhomme leva le sac.

— Entrez, vous verrez clair dans un p’tit instant.

L’ouverture était si basse que Jean fut obligé de se courber et il faisait très noir dans la hutte. Les enfants pénétrèrent l’un après l’autre et restèrent serrés contre la porte. Le vieux, entré le premier, était invisible mais on l’entendait ricaner dans l’ombre.

— Vous verrez bientôt plus clair que des chauves-souris. Asseyez-vous là su’ c’te paillasse.

Peu à peu, les yeux des explorateurs s’habituèrent à l’obscurité. Ils distinguèrent, de chaque côté de la hutte, une grosse bûche limitant un espace où étaient entassées de vieilles couvertures. Entre ces deux lits primitifs, sur la terre battue, on voyait des traces de feu. Pas d’autre lumière que celle venant de la porte. Entre les branches formant les murs, de gros tampons de mousse bien tassée remplissaient les vides. Une lanterne pendait du toit mais elle n’était pas allumée. Le vieux bonhomme fourrageait dans un des lits, les enfants s’étaient assis sur l’autre.

— Vous vivez toujours ici ? demanda Suzanne.

— Quand nous faisons le charbon. Faut ben qu'y ait toujours quelqu'un pour maintenir le feu nuit et jour.

— C'est vrai que vous avez un serpent ?



— Une vipère, oui. Vous voulez-t-y la voir ?

— Oh oui !

— Ben v's'êtes d'ssus !

Les quatre de ***l'Hirondelle***, même le capitaine, se levèrent comme s'ils avaient été assis sur des épingles. Le char-

bonnier se mit à rire. Il fourragea sous les couvertures et attrapa une vieille boîte à cigares.

— C'est la vipère du p'tit gars, dit-il. Hé Billy ! Viens leur fair' vouèr ton serpent.

Il sortit de la hutte, la boîte à la main et les enfants sur les talons. Billy donna un coup de pelle à la motte et s'approcha. C'était aussi un vieux bonhomme qui paraissait à peine moins âgé que le premier.

— Papa vous a montré la hutte ? demanda-t-il.

— C'est votre fils ? fit Roger avec étonnement.

— Mais oui, ben sûr, et l'a aussi des éfants et des p'tits éfants. C'est que j'suis point jeune moué ; le « Vieux Billy » qu'on m'appelle, et lui, mon gars, c'est le p'tit Billy.

— Il a pas l'air d'un petit gars, dit Roger.

Le p'tit Billy se mit à rire.

– Donne la boîte, papa.

Il la posa par terre, s'agenouilla et l'ouvrit. On ne voyait qu'un paquet de mousse verdâtre que Billy remua doucement avec une baguette.

Un sifflement se fit entendre et ce qui paraissait de la mousse s'allongea lentement hors de la boîte. Le charbonnier passa son bâton sous le serpent, puis il le souleva si bien que sa queue pendait d'un côté et que sa vilaine tête triangulaire se balançait de l'autre côté, tirant une langue fourchue. Les enfants s'écartèrent, un peu effrayés. La vipère glissa et tomba, mais Billy la ramassa vite avec un autre bâton.

— C'est dangereux ? demanda Suzanne.

— Regardez, fit Billy.

Il posa l'animal par terre et mit le bout du bâton devant lui. La vipère lança sa tête, gueule ouverte et mordit la baguette.

— N'approchez jamais d'une vipère, dit Billy, et méfiance ! y en a beaucoup dans les bois. Faites attention où que vous posez les pieds. Elles viendront point vous chercher si vous les laissez tranquilles, mais si vous marchez dessus, elles vous mordront et c'est mauvais ! Y manque pas d'gens qu'en sont morts !

— Pourquoi la gardez-vous ? demanda Jean.

— C't'une mascotte. Un porte-veine. Du plus loin que j'peux me souvenir on a eu un serpent dans la hutte et le vieux père-là, y s'souvient plus loin qu'moi encore !

— Oui. C'est ben vrai. On en a toujours gardé un, reprit le vieux, et mon père à moi et mon grand-père aussi quand ils charbonnaient dans ces terrains-ci, y a ben cent ans d'ici !

Le p'tit Billy remit la vipère dans la boîte et ferma soigneusement le couvercle. On entendait le serpent siffler méchamment à l'intérieur. Le vieux l'emporta dans la hutte.

Un gros nuage de fumée monta de la motte.

— Regardez, dit le p'tit Billy, on peut pas laisser le feu une minute qu'il est déjà dehors. C'est comme le serpent. Le moindre trou et y s'glisse.

Il ramassa sa pelle, mit de la terre sur le trou qui laissait passer la flamme et tapota.

— Pourquoi étouffez-vous le feu ? demanda Micky. Nous, au contraire, nous voulons que le nôtre flambe, et quelquefois nous n'y arrivons pas.

— Le nôtre doit brûler régulièrement et doucement. Sinon y aurait plus que des cendres. Plus lent le feu, meilleur le charbon.

Suzanne examinait la motte avec intérêt.

— Pourquoi ne s'éteint-il pas ?

— Parce qu'il est ben pris. Quand l'est ben parti et qu'y a beaucoup de braises y a plus qu'à l'couvrir et y brûle lentement et reste chaud. Si vous le laissez à l'air, y flambe et s'éteint vite.

— Peut-on faire ça avec un petit feu ? demanda Suzanne. Si je couvre mon feu de camp, est-ce qu'il restera sans s'éteindre toute la nuit ?

— Ben sûr, mettez dessus des mottes de terre mouillée et au matin vous le trouverez tout prêt à bouillir la marmite aussitôt qu'il sera découvert.

— J'essaierai ce soir.

Jean observait le lac. Du haut de cette colline on le dominait sur toute son étendue. Au-delà de Rio, on le voyait se perdre entre des montagnes. Au Sud, il devenait une rivière sinueuse, se déroulant dans un pays plat. Un vapeur abordait une jetée à l'entrée de la rivière. Un autre se montrait du côté de Darien, traçant un grand sillage en V sur l'eau calme.

— Donne la longue-vue, dit Roger, donne, je veux voir notre île.

— Attends, j'aperçois un bateau qui s'en approche.

— Les Amazones, dit Micky, venant nous surprendre ?

— Non, je ne vois qu'un homme dans la barque. Un indigène qui pêche, probablement. Nous devrions descendre tout de même, nous avons laissé *l'Hirondelle* sans gardien.

Il passa la longue-vue à Roger.

— On ne voit pas toute l'île d'ici, les arbres en cachent une partie. Regarde où va l'homme à la barque.

— C'est vous, les enfants qui campent dans l'île, là-bas ? demanda le p'tit Billy, je m'en doutais ben. Les d'moiselles Blackett étaient-elles point avec vous, hier ? nous avons vu leur p'tit bateau. Hé ! papa… tu vois ben, c'est les gamins de l'île ceux-ci, et c'est avec eux qu'étaient les filles à ma'me Blackett.

— Hé ! hé ! je m'souviens ben du temps qu'ma'me Blackett, mamzelle Turner qu'on l'appelait alors, est v'nue voir ma hutte et mon feu. Elle n'était guère plus grande que vous, mamzelle (il mesura Suzanne du regard). Elle et m'sieur Paul, hé ! hé ! et à présent elle est une dame avec deux grandes filles !

— J'pense justement à m'sieur Paul, dit le petit Billy, y s'rait p'têt' bon d'l'avertir de c'qu'on dit à c't'heure.

— Par ma fi, oui, mon p'tit.

— Vous reverrez-t-y ces d'moiselles Blackett ? dit le charbonnier en se tournant vers les enfants.

— Oui, répondit Jean, dès qu'il y aura un peu de vent et que nous pourrons naviguer à la voile. Mais avec un calme plat comme aujourd'hui, nous ne pouvons pas les rejoindre.

— Dites-leur-z-y de prévenir leur oncle…

— Mais elles sont en guerre avec lui, coupa Micky.

— Ça fait rien. Elles y f'ront ben la commission tout d'même… Qu'elles y disent que le p'tit Billy lui donne avis d'mett' un bon cadenas à sa péniche si y s'en va à terre pour la nuit. Cheu l'bistro à Bigland, on causait un peu trop l'aut' soir, de c'qu'y peut garder dans c'bateau. Pas un d'par ici ne s'aviserait d'y toucher, mais quand ça va aussi loin que l'pays là-bas, on peut point savouèr ! Y manqu' point de méchants gars, tout prêts d'faire un mauvais coup. J'voulais descendre y dire moi-même, mais j'peux point laisser mon feu d'ici une journée ou deux, alors si vous voyez ces d'moiselles, ses nièces, faites-y la commission, ça s'ra aussi ben.

— Entendu, dit Jean, vous pouvez compter sur nous.

— Vous oublierez point ?

— Pas avec ça, dit Suzanne, en faisant un gros nœud dans le coin de son mouchoir.

— L'homme, dans la barque, est caché par les arbres, dit Roger.

Jean reprit la longue-vue.

— Il faut redescendre, dit-il.

Suzanne se tourna poliment vers les charbonniers :

— Merci pour nous avoir montré votre maison.

— Et le serpent, ajouta Micky.

Tous dirent au revoir et serrèrent la main des deux vieux.

— Bon retour à tous, leur dit le jeune Billy, oubliez point la commission.

— Soyez tranquilles ! cria Suzanne, déjà dans le sentier, en agitant le mouchoir avec le nœud.



UNE LETTRE DU CAPITAINE FLINT

Les quatre de *l'Hirondelle* avaient à peine quitté de vue les charbonniers, qu'ils reprenaient conscience des réalités de leur vie d'explorateurs.

— Ce sont les plus chics sauvages que nous ayons jamais rencontrés, constata Micky, je suis sûre que le serpent a un pouvoir magique ! Quant aux charbonniers, ce sont des sorciers guérisseurs de quelque tribu venant des montagnes.

Elle resta silencieuse une minute, puis s'écria :

— Les Amazones nous embêtent !

— Pourquoi ? demanda Suzanne.

— Elles ont découvert les charbonniers comme elles ont découvert notre île, elles ne nous laissent rien à découvrir, c'est assommant !

— Mais, répondit Suzanne, nous avons découvert la hutte sans l'aide de personne tout de même et les sauvages nous ont montré leur serpent.

— C'est vrai, reconnut Micky, un peu consolée, et peut-être qu'ils n'ont jamais dévoilé les secrets de leur tribu aux Amazones. Peut-être qu'elles n'ont jamais vu la vipère… Après tout, c'est nous les véritables explorateurs !

Roger vint auprès de Micky et lui parla en confidence :

— Est-ce que les charbonniers sont des ennemis ?

— Non, pas tout à fait, mais ils peuvent le devenir.

— Ils étaient bien gentils, pourtant.

— C'est vrai, mais ce sont tout de même des sauvages, le serpent le prouve. D'ailleurs, si ce n'étaient pas des sauvages, ce ne serait plus amusant.

— Est-ce qu'ils mangent vraiment les gens ?

— Ils en ont peut-être mangé des centaines !

Tout en parlant, ils avaient dévalé la pente rapide.

— Je vois le lac ! cria Jean, tout à coup.

— La mer ! s'exclama Micky.

Un instant après, ils étaient sur la berge. *L'Hirondelle* se balançait sur l'eau, une vingtaine de mètres plus loin.

— Hé là ! s'écria Suzanne, regardant au loin sur le lac, il y a un bateau contre notre île !

Jean regarda avec la longue-vue.

— Pas d'inquiétude, dit-il, il repart de l'autre côté, c'est un pêcheur, probablement. Quand le temps est calme, les indigènes essayent de prendre des brochets à la traîne.

— Des requins, corrigea Roger.

— Voyons, dit Suzanne, la première chose à faire est de mettre la marmite au feu et de faire le déjeuner. Après, nous ramasserons du bois et nous chargerons *l'Hirondelle* d'une cargaison de fagots.

— Très bien, lieutenant. Allez, vous autres, corvée de bois ! Apportez d'abord ici ce qu'il faut pour le feu, puis,

pendant que le maître-coq préparera le déjeuner, nous ramasserons toutes les branches mortes que nous trouverons.

Il faisait très chaud. La fumée montait droit, chatouillant la gorge du maître-coq et lui piquant les yeux, mais il faisait encore plus chaud à ramasser du bois qu'à faire la cuisine. Roger revint rapidement, demandant si le déjeuner ne serait pas bientôt cuit. Micky, à son tour, jeta une brassée de bois sur la pile, et dit :

— Je suis sûre que le déjeuner est prêt. Et puis, tant pis ! J'ai trop chaud, je me repose !

Un jet de vapeur sortit du couvercle et une odeur appétissante se répandit. Le second siffla pour le capitaine.

— Asseyez-vous, flemmards, dit-elle au matelot et au mousse.

Jean reparut, suant et soufflant, portant un gros fagot attaché par une corde sur son dos.

Après le déjeuner, les quatre de *l'Hirondelle* continuèrent leur besogne. Le second disposait dans le bateau la cargaison que les autres apportaient. C'est l'office du second de veiller au chargement du navire. Il fut bientôt si plein qu'il n'y avait presque plus de place pour l'équipage.

— Heureusement que le lac est bien calme, constata le second, regardant avec inquiétude l'eau qui affleurait le bordage.

Tout alla bien, le bateau n'embarqua pas d'eau. Il y eut un moment de panique cependant, lorsque Roger passa intempestivement de tribord à bâbord, imprimant un mouvement de roulis au canot.

— Allons au débarcadère, dit le capitaine, ce sera plus commode pour le déchargement.

— Ce serait un travail impossible à travers broussailles entre le havre et le camp.

Micky et Roger firent voler leurs sandales sur la plage, bien avant d’accoster. Un instant après, l’équipage était dans l’eau et déchargeait la cargaison.

Le second fit, avec le bois, une pile bien nette comme les charbonniers, puis Jean essaya de débarrasser le bateau de toutes les brindilles, de toutes les feuilles mortes qui s’étaient répandues partout. On ne peut se figurer l’aspect d’un navire qui vient de transporter une cargaison de bois de chauffage. Le capitaine en avait honte et ne le quitta qu’après avoir ramassé jusqu’au moindre fétu déshonorant ***l’Hirondelle***.

Lorsqu’il revint au camp, Suzanne avait préparé de grosses mottes de terre près du foyer.

— Pourquoi faire ? demanda-t-il.

— Pour maintenir le feu cette nuit, comme les charbonniers.

Jean alla vers sa tente et s’arrêta court :

— Quelqu’un est venu…

Devant l’entrée, un bâton était planté, portant au sommet une entaille dans laquelle se trouvait un petit morceau de papier plié.

Les autres étaient accourus à l'exclamation du capitaine, et le regardèrent déplier la feuille sur laquelle, en gros caractères, était écrit :

Je suis venu vous dire de laisser mon bateau tranquille. Une plaisanterie suffit, ne recommencez plus.

Paul TURNER.

— Mais nous n'avons jamais touché à son bateau, dit Suzanne.

— Bien sûr.

— C'est un chameau, dit Roger.

— C'est son bateau que nous avons aperçu tantôt, reprit Jean. Je l'avais pris pour un pêcheur. Quel sale type ! il excite d'abord les indigènes contre nous en racontant des histoires ; maintenant, il vient dans notre camp quand nous ne sommes pas là !…

— Nous aurions dû aller l'attaquer avec les Amazones ! s'exclama Micky, et couler son bateau, je vous dis ! Allons prendre le trésor et brûler le navire… on pourra peut-être épargner le perroquet.

— Que faire ? demanda Suzanne.

— Tenir conseil avec les Amazones. Elles le connaissent et il est leur ennemi comme le nôtre.

— Allons vers la péniche et crions : « Mort au capitaine Flint », ça lui apprendra ce que nous pensons de lui, dit Micky.

— Nous ne lui avons jamais fait de mal, dit Jean, au contraire, nous allions lui transmettre la commission des

charbonniers. Que je voudrais donc que le vent se lève. Nous pourrions aller trouver les Amazones ou elles viendraient ici. Je ne sais pas quoi faire avec ce vieux pirate !

Il relut la lettre, puis Suzanne et Micky en firent autant.

— Il ne donne même pas son vrai nom, dit Micky, ça prouve bien comme il est mauvais ! Je vais le mettre, moi ! Et courant chercher un crayon dans sa tente, elle écrivit à la suite de « Paul Turner », en belles lettres, bien régulières : « capitaine Flint. »

— Nous ne pouvons rien faire pour le moment, reprit Jean, maussade ; allons nous baigner.

Deux minutes après, le plaisir d'une pleine eau faisait oublier aux quatre de ***l'Hirondelle*** la désagréable missive du pirate. Mais cette idée préoccupante revint obséder le capitaine avant même qu'il ait fini de se sécher. Il écouta à peine le bavardage des autres pendant le dîner et monta, avant de se coucher, au poste d'observation. Le soleil descendait dans un ciel immuablement clair. Pas un souffle de vent. Il redescendit, se glissa dans ses couvertures après avoir jeté un coup d'œil à Roger, déjà endormi.

— Attends pour l'extinction des feux ! lui cria Suzanne, j'ai oublié de mouiller la terre sur les braises.

Il entendit le sifflement de l'eau sur les cendres chaudes, puis la voix de Suzanne :

— Ça y est. Bonsoir !

— Bonsoir ! Éteignez les feux !

Il fut long à s'endormir, et lorsqu'enfin il perdit conscience, ce fut pour retrouver le capitaine Flint dans ses rêves.



LE CAPITAINE JEAN VA VOIR LE CAPITAINE FLINT

Dès que Jean ouvrit les yeux, le lendemain matin, il tendit l'oreille aux bruits de l'île. Roger respirait régulièrement sous ses couvertures, des fauvettes se querellaient, quelque part dans un arbre, mais pas le moindre bruissement de feuilles, pas le moindre clapotis d'eau. Encore un jour de calme plat ! Le baromètre ?… toujours immuable ! Aujourd'hui encore, les Hirondelles et les Amazones seraient séparés par tout le lac, cette grande étendue d'eau sans ride ! Que faire pour le capitaine Flint ?

À l'instant même où il pensait au vieux pirate, un petit bruit frappa son oreille, un petit bruit surprenant, mal défini, un crépitement… il renifla et perçut nettement l'odeur du feu, telle qu'il l'avait respirée au voisinage des charbonniers. Il sortit de sa tente en se frottant les yeux. Le monticule de terre, au milieu du camp, fumait ; le feu brûlait encore, bruissant doucement, comme un oiseau qui s'éveille.

— Hé, là-bas, lieutenant, votre feu est resté allumé !

— Qu'est-ce qu'y a ? répondit une voix endormie.

— Lève-toi et viens voir ton feu. Il a brûlé toute la nuit.

— C'est vrai ? Ça, c'est chic ! J'avais peur d'avoir trop mouillé la terre !

— Viens donc voir !

— Tout de suite. Remplis donc la marmite, en attendant.

Jean descendit à la plage, prit de l'eau. Lorsqu'il revint, Suzanne avait enlevé des mottes de terre, dégagé les braises et remis des fagots secs qui flambaient gaiement. Micky, la tête passée par l'ouverture de la tente, regardait.

– Il ne faut plus qu'il s'éteigne, dit-elle, nous l'entretiendrons toujours au milieu de notre camp, puis nos enfants continueront et les enfants de nos enfants, comme dans les temples des sauvages.

— Il me semble que dans les temples ce sont des lampes à huile, dit Suzanne, comme à l'église. Tandis que ça, c'est un vrai feu.

— Mais il ne s'est pas éteint non plus, reprit Micky, encore mal réveillée.

Suzanne accrocha la marmite au-dessus des flammes.

— Je crois que je peux la laisser pendant que je me baigne.

— Allez, Roger, dit Jean, en tirant son frère hors de ses couvertures, viens nous faire voir comme tu nages bien avec les deux pieds au fond !

— C'est pas vrai, je n'en mets qu'un à la fois, et pas tout le temps !

— Essaye de faire la planche, dit Jean, comme tous entraient dans l'eau.

— J'peux pas.

— C’est facile, voyons. Mets-toi debout, comme ça, là, couche-toi sur l’eau, laisse tremper tes oreilles !

— Ça y est !… Hou !…

La phrase s’acheva dans un barbotage désespéré, et le mousse disparut pour reparaître une seconde après, crachant et éternuant.

— J’ai pas pu garder mes pieds au fond, ils sont remontés tout seuls !

— Je le savais bien, dit Jean, si tu étais resté raide, tu aurais nagé.

— Essaye encore, dit Micky, qui s’amusait à patauger comme un chien autour d’eux.

— Je vais mettre ma main sous ta tête pour que tu ne coules pas.

Roger se laissa aller sur l’eau, posant sa tête sur la main de Jean ; ses pieds montèrent à la surface.

— Donne des coups de pied, dit Jean, comme une grenouille, encore ! encore ! tu nages maintenant, bravo !

— Tu as nagé pour de bon, tu sais, affirma Micky, comme son frère se redressait.

— Je le sais bien, je vais recommencer, tiens, regarde !

Roger se remit sur le dos, cette fois sans le secours de personne et donna trois grands coups de pied dans l’eau, avançant de trois mètres au moins. Mais Suzanne ne l’avait pas vu, étant déjà remontée s’occuper du déjeuner. Ce n’est pas une sinécure que de nourrir un équipage toujours affamé ! Roger courut au camp lui faire part de ses prouesses.

— Tu as nagé tout seul ? dit le second.

— Oui, lieutenant, pour de vrai ! trois mètres, sans qu'on me tienne, viens vite voir.

— J'ai pas le temps, sèche-toi et viens m'aider à tout préparer, nous nous baignerons encore cet après-midi et tu recommenceras. Descends la boîte à lait, il est temps d'aller à la ferme.

Jean et Micky traversèrent le lac pendant que le mousse aidait le maître-coq. Tout était prêt lorsque ***l'Hirondelle*** aborda au débarcadère.

Après le déjeuner, le capitaine réunit le conseil.

— Voilà, dit-il, c'est encore à propos du capitaine Flint.

— Allons couler son bateau ! s'écria Micky.

— Taisez-vous ! matelot, dit le second sévèrement.

— Ce n'est pas à cause de sa lettre, continua Jean, mais à propos de la commission des charbonniers. Le vieux pirate est une vilaine bête, c'est entendu, il nous accuse injustement, mais je crois qu'il faut tout de même le prévenir qu'on en veut à son bateau. Ce calme plat peut encore durer ; alors, quand verrons-nous les Amazones ? Les charbonniers ont bien demandé qu'on le mette en garde tout de suite.

— Crois-tu que les Amazones lui feraient la commission ? demanda Suzanne.

— Il n'y a pas de doute. Elles ne seraient certainement pas contentes du tout que d'autres cambriolent le bateau, puisqu'elles ont l'intention de le prendre elles-mêmes à

l'abordage. Je vais aller lui dire de mettre un cadenas à sa péniche.

— Tu peux lui déclarer la guerre en même temps.

La figure de Jean s'éclaira.

— Bonne idée, dit-il. Ça fera plaisir aux Amazones. C'est ça. Je vais d'abord lui faire la commission des charbonniers, puis je lui dirai que nous n'avons jamais touché à son bateau, puis je lui déclarerai la guerre en ajoutant que nous sommes décidés à lui faire tout le mal possible.

— Gare à lui ! ajouta Micky.

— Jean a raison, dit Suzanne, nous avons promis de faire la commission ; j'ai même fait un nœud à mon mouchoir ! tiens, regarde, et je l'ai montré aux sauvages, c'est un double serment ! Allons-y tous ensemble.

— Non ! Il croirait à une attaque. Tandis que si je suis seul, il me prendra pour un parlementaire.

Jean sortit donc une fois de plus le mât et la voile de son navire, et partit vers le Nord. Il ramait sans entrain, préoccupé de ce que penseraient les Amazones, car, en somme, la commission était pour elles et il n'avait pas l'autorisation de la faire à leur place. Se trouver en contact avec ce vieux, antipathique, hostile, (Jean se souvenait bien des bavardages de la mère Dixon) ne lui disait rien du tout ! Enfin, puisqu'il avait décidé sa ligne de conduite, il n'avait plus qu'à en finir le plus vite possible. Il agita la main en passant devant le débarcadère, et s'appliqua à ramer bien régulièrement comme un vrai marin. Il eut vite fait de doubler le cap Sud de la baie de la Péniche. Là, il se retourna pour vérifier sa direction et choisit en face de lui, sur les collines, un repère.

Là, cette maisonnette blanche et cet arbre au-dessus. Tant que l'arbre serait juste en ligne avec la maison, il était sûr d'avoir le cap directement sur la péniche. Il mit donc son point d'honneur à ramer avec un style impeccable, sans se retourner. Attention aussi, à ne pas faire gicler l'eau sous les avirons, ça c'est bon pour les novices ! Le capitaine Jean avançait donc à bonne allure tout en réfléchissant à la façon dont il entamerait la conversation avec le vieux pirate. Il n'allait tout de même pas l'appeler capitaine Flint. Ça, ce serait bon après la déclaration de guerre. Il fallait commencer par lui dire « M. Turner ». Quant à cette lettre stupide ?… Il en parlerait après avoir fait la commission des charbonniers… oui, quand il serait en droit de s'adresser au « capitaine Flint »… et de le traiter ouvertement d'ennemi…

— Attention ! Où diable allez-vous ?

Une voix, pas très aimable, accompagnée d'un cri rauque de perroquet, tira brusquement Jean de ses réflexions. Il fit machine en arrière instinctivement et se retourna. ***L'Hirondelle*** allait cogner la péniche. Jean vira doucement et amena son bateau contre celui du pirate.

Celui-ci était sur le pont en train de poser une valise dans un canot amarré le long du bordage et dans lequel se trouvait déjà une cage contenant le perroquet vert. Le vieux pirate, en costume de ville, s'apprêtait selon toute évidence à quitter sa péniche.

Jean allait dire : « Bonjour », mais l'autre lui coupa la parole.

— Ah ! çà, dit-il, avez-vous trouvé le mot que j'ai déposé dans votre camp hier ?

— Oui.

— Savez-vous lire ?

— Bien sûr.

— L'avez-vous lu ?

— Oui.

— Eh bien ! Vous avez du toupet, par exemple ! Comment, je vous dis de laisser mon bateau tranquille et vous voilà revenu dès le lendemain ! C'est un peu fort ! Une fois suffit ! Fichez-moi le camp ! et plus vite que ça ! Ou vous aurez affaire à moi !

— Mais… balbutia Jean.

— Et si vous avez encore de ces pétards malfaisants, je vous conseille de les faire partir dans un pré ou de les envoyer au fond du lac.

— Mais je n'en ai pas.

— Ah ! c'était le dernier ? C'est bien heureux. Il a fait assez de dégâts ! Seriez-vous content si on venait tirer un feu d'artifice dans votre bateau et si on mettait le feu à votre voile ou à autre chose ? Regardez !

Il désigna du doigt avec indignation une large partie calcinée sur le rouf.

— Mais je n'ai jamais eu de pétards, dit Jean, pas depuis le dernier feu d'artifice, toujours !

— Vous n'allez pas m'en faire accroire, n'est-ce pas ?

— Et je ne me suis pas approché de votre bateau.

— Écoutez bien, dit le vieux pirate. Après avoir allumé ce pétard, vous êtes partis très vite, et quand je suis monté

afin d'éteindre l'incendie, vous aviez déjà doublé la pointe. Mais j'ai compris tout de suite ce qui s'était passé. Vous ne vous doutez pas qu'une demi-heure après, je vous ai vus de nouveau passer devant la baie. Pensez-vous que je ne sais pas reconnaître un bateau ? Vous n'avez pas de mât aujourd'hui, mais je ne me serai certes pas trompé.

— Nous aussi, nous vous avons bien vu, ce jour-là ! Vous nous avez montré le poing.

— Ah ! Vous l'avez remarqué ?

— Mais je n'ai jamais mis le feu à votre bateau ! Je ne l'ai jamais touché ! Je ne m'en suis jamais approché, sauf un jour en allant à Rio. Vous étiez assis sur le pont et vous nous avez regardés.

— Alors, qui a mis le feu, hein ?

Jean ne répondit pas. Il n'allait tout de même pas dénoncer les Amazones.

— Vous étiez quatre dans le canot, reprit M. Turner. C'est vous le plus grand. Si ce n'est pas vous qui faites les sottises, vous pourriez au moins empêcher les autres de les faire.

— Nous ne vous avons rien fait du tout.

— Fichez-moi le camp !… Et plus vite que ça !

— Mais je suis venu pour vous dire…

— Fichez le camp ! Avez-vous compris ? Je n'aime pas les menteurs !

— Mais…

— Avez-vous compris ? Gare à vous si vous revenez !

Jean s'étrangla, se dressa dans son bateau, mais ne put rien dire.

— Fichez le camp, encore une fois !

Jean s'assit et se mit à ramer, mais son coup d'aviron n'avait pas la même régularité qu'à l'aller. Le beau style ne le préoccupait plus du tout. Il était très rouge et essoufflé lorsqu'il aborda au débarcadère de l'île des Chats Sauvages. Les autres l'attendaient sur la rive.

— As-tu vu le perroquet ? demanda Micky.

— Qu'a-t-il dit quand tu lui as fait la commission ? ajouta Suzanne.

— Es-tu monté dans la péniche ? continua Roger.

— Je n'ai pas fait la commission, il ne m'en a pas laissé le temps.

— Lui as-tu déclaré la guerre ?

— Non !

Jean tira le bateau sur la plage.

— Il m'a traité de menteur !

Il monta au poste d'observation sans s'occuper des autres. Le second, le matelot et le mousse se regardèrent et ne firent pas mine de le suivre.

— J'ai toujours dit qu'il fallait couler la péniche ! déclara Micky, après un moment de silence.

UNE FÊTE SUR L'ÎLE

Au bout d'une demi-heure de solitude, Jean reprit son aplomb. Après tout, s'il n'avait pas réussi à prévenir le capitaine Flint, il avait fait de son mieux. Que pouvait-il de plus ? Lui envoyer un mot ? Jean détestait écrire des lettres, Suzanne encore plus. Seule, Micky avait de grandes facilités pour ce genre d'exercice, mais elle voudrait rédiger le message à son idée et aggraverait encore le conflit ! Et puis, tout ça, c'était la faute de ce calme plat ! Avec un peu de vent, on serait arrivé à joindre les Amazones, à s'entendre avec elles, et Jean n'aurait pas été voir le capitaine Flint. C'était l'oncle de ces filles après tout, pas le sien. Et puis, zut ! Il faisait beau, les collines se reflétaient dans le lac, sous le soleil ! Jean se rasséréna et décida de tenter de faire le tour de l'île à la nage. Il redescendit vers le camp et fit part de son projet à Suzanne.

— Es-tu sûr de tenir aussi longtemps ?

— Je peux toujours essayer, je reviendrai sur la berge si je suis fatigué.

Tous quatre allèrent au débarcadère. Suzanne, Micky et Roger voulaient assister au départ du nageur.

Il partit à la brasse, assez vite, et gagna sans peine la pointe sud. Micky et Roger grimpèrent sur le grand rocher pour le voir passer.

— Hardi ! lui crièrent-ils en le voyant doubler la pointe. Puis ils se hâtèrent vers la côte ouest : là, le rocher tombait à

pic dans le lac. Jean arrivait, nageant en crawl, sans se presser et respirant bien régulièrement ; il commençait pourtant à trouver que cette côte était bien longue !

— Tiens bon ! encourageait Micky.

— Flanche pas ! ajoutait Roger.

Suzanne était montée directement au poste d'observation et le regardait approcher, un peu anxieuse.

— Aborde, si tu es fatigué ! lui cria-t-elle ; tu te reposeras et tu repartiras ensuite.

Jean essaya de lui faire signe de la main ; mais ce faisant, il avala de l'eau en quantité et fut obligé, soufflant comme un phoque, de faire la planche, pour reprendre sa respiration.

— Tu arrives au bout, le cap est passé ! cria Micky qui venait de rejoindre Suzanne sous le grand pin.

Jean continuait péniblement, nageant sur le dos ; il se retourna, leva la tête, aperçut le débarcadère et *l'Hirondelle* sur la plage. Puis il but de nouveau et cracha encore. Il essaya pourtant courageusement de tenir en nageant de côté, mais ses bras ne voulaient plus s'allonger, ses jambes n'avaient plus de force.

— Ça y est ! cria Micky.

— Hardi ! Tu es au bout !

Jean aperçut le débarcadère, si près cette fois, qu'il reprit courage et sentit ses forces revenir ; il fit encore quelques brasses, se trouva devant la plage et tourna même autour de *l'Hirondelle* avant de reprendre pied, afin

d'aborder juste au point de départ. Un dernier effort et il s'agrippa au bordage de son bateau, puis se traîna sur la plage, toussant, crachant, tremblant de tous ses membres mais triomphant. Micky et Roger poussaient des hurlements de joie, mais Jean était trop hors d'haleine pour répondre.

— Voilà une serviette, dit Suzanne, je l'ai fait chauffer près du feu.

Jean la posa sur ses épaules et commença à se frotter. La chaleur le ranima.

— Je suis content d'avoir réussi, dit-il ; c'est tout de même une bonne journée, malgré le capitaine Flint !

Suzanne commençait à préparer le déjeuner lorsque Micky, qui était au poste d'observation, armée de la longue-vue, s'écria :

— Un bateau en vue, une barque indigène. C'est maman, c'est la femme sauvage. Elle a son petit bébé indigène avec elle et la nurse qui s'en occupe !

Les trois autres Hirondelles se précipitèrent sous le grand pin. C'était bien maman, ramant dans le gros canot de la ferme, avec la nurse et Cricri assises à l'arrière. Il y eut une course échevelée vers le camp pour mettre tout en ordre ; les couvertures furent pliées sur les sacs de foin, le feu fut attisé, puis les quatre de *l'Hirondelle* se groupèrent pour aider à l'accostage. La barque était déjà tout près, Cricri et sa nurse agitaient leur main.

— Ne bougez pas, nurse, avant que j'aie débarqué, dit la femme indigène.

Les Hirondelles avaient déjà saisi le bateau et le tiraient sur la plage. Près du banc était posé un grand panier ; maman l'enjamba pour sauter à terre.

— Bienvenue à l'île des Chats Sauvages ! s'exclama Micky.

— Bienvenue ! Bienvenue à toutes ! crièrent les trois autres.

Il y eut une poussée générale ; maman avait beau être une sauvage, on avait bien le droit de l'embrasser quand même. Elle compta les enfants l'un après l'autre.

— Un… Deux… Trois… Quatre. Personne ne manque à l'appel ? Il n'y a pas de noyés encore ? Heureusement, car c'est l'anniversaire de quelqu'un !

— De qui ?… De qui ?… Ça ne peut pas être de Jean, on vient de le lui souhaiter !

— Non, ce n'est pas Jean.

— Moi ? demanda Micky.

— Moi ? demanda Roger.

— Et ce n'est pas moi, ajouta Suzanne, mon anniversaire est le premier janvier et nous sommes en plein été.

— Et Cricri ? Est-ce qu'elle ne compte pas ? Mais comme elle est un peu petite pour comprendre, j'ai apporté un cadeau pour chacun de vous.

— Alors Cricri n'aura rien ? demanda Suzanne.

— Si, si, je lui ai donné un mouton et un éléphant. C'est elle-même qui est venu choisir dans la boutique. Allons, ai-

dez-moi à sortir le panier pour que nurse et bébé puissent descendre à terre.

— C’est bien lourd, remarqua Micky.

— Pourtant, les cadeaux sont très légers, dit maman l’indigène, et très petits.

— Alors, qu’est-ce qu’il y a là-dedans ?

— De quoi faire un festin, naturellement.

— Chic, pas de cuisine ! s’écria Suzanne, ravie.

— Ah ! dit la sauvage en riant, je savais bien que tu t’en lasserais vite. Mais vous ne vous en tirez pas trop mal, à ce qu’il paraît. Pas de malades ?

— Pas le moindre, dit Suzanne, et je ne suis pas du tout fatiguée de la cuisine, simplement contente de me reposer une fois par hasard.

— Nous avons eu le typhus et la fièvre jaune, et le choléra, et la peste, corrigea Micky, et toutes les maladies qu’on a toujours dans les îles désertes, mais nous les avons guéries très vite.

— Parfait, dit la sauvage. On ne doit jamais laisser un mal s’éterniser.

Le panier fut apporté au camp ; Cricri arriva dans les bras de sa nurse. Ses frères et sœurs l’embrassèrent tendrement en lui souhaitant une bonne fête. Cricri serrait son éléphant de peluche sur son cœur. Elle avait laissé tomber le mouton dans le bateau et il fallut aller le chercher.

La femme indigène ouvrit le panier. Sur le dessus, bien protégé par un carton, il y avait un grand gâteau couvert de

sucre glace sur lequel était écrit « Cricri » en lettres roses. Deux bougies piquées de chaque côté marquaient les deux ans de la petite sœur. Il y avait aussi un poulet froid et une salade, une grande tarte aux prunes et un melon. Quand tout ceci fut disposé autour du feu, maman tira de la corbeille un régime de bananes et l'accrocha à un arbre. On aurait pu croire qu'elles avaient poussé là.

— Voilà, dit-elle, vous n'aurez qu'à les cueillir quand vous en aurez envie.

Ce panier semblait inépuisable, car il en sortit encore deux pots de confitures, deux brioches et une boîte de biscuits aux mouches écrasées. (C'est un genre de biscuits avec des raisins aplatis dedans, juste ce qu'il faut pour des explorateurs.) Enfin, six bouteilles de bière s'alignèrent l'une après l'autre à côté des provisions solides.

— Chic, du grog ! cria Micky.

— Et les cadeaux ? demanda Roger.

— Je vous ai prévenus qu'ils étaient très petits. Les voilà.

Maman fouilla au fond du panier et leur tendit quatre paquets enveloppés de papier marron, de la taille d'une enveloppe et de l'épaisseur d'une boîte d'allumettes.

— Il n'y a plus de lune, et les nuits sont noires. J'ai pensé que des lampes électriques de poche vous seraient commodes. Il ne faut pas les laisser longtemps allumées, mais pour chercher quelque chose ou faire des signaux…

— Oh ! maman, s'exclama Jean, comment as-tu pensé à ça ; c'est juste ce dont nous avons besoin !

Les trois autres étaient déjà partis dans les tentes afin d'essayer les lampes. Micky et Roger s'étaient même glissés sous les lits pour qu'il fasse plus noir, et ils revinrent les genoux couverts de boue, car sous les toiles huilées, la terre était humide et grasse.

— Roger sait-il nager, maintenant ? interrogea maman.

— Il a fait la planche ce matin, dit Jean ; maintenant qu'il a lâché pied, je suis sûr qu'il nagera aussi bien sur le ventre.

— Je vais te montrer tout de suite, dit le petit garçon.

— Non, tout à l'heure, dit maman. J'ai reçu de papa une lettre et un beau couteau pour toi, Roger. Je dois te le donner quand tu sauras nager.

La femme indigène plongea sa main une dernière fois dans le panier et en sortit un magnifique couteau à deux lames. Dans son enthousiasme, Roger le lui arracha des mains et l'essaya sur les arbres.

— Si tu fais réellement trois brasses sur le dos et trois sur le ventre, tu pourras le garder, sinon je serai obligée de le remporter tout à l'heure.

Tout le monde prit place pour le festin et chacun fut bien trop occupé à déguster toutes les bonnes choses pour avoir envie de bavarder. La conversation reprit lorsque Roger eut été cueillir des bananes sur le bananier.

— Vous avez eu des visites, paraît-il ? demanda maman.

Les quatre Hirondelles la regardèrent, ahuris. Comme les nouvelles se propageaient vite chez les indigènes !

— Mme Blackett est venue me rendre visite hier, continua maman. C'est une femme très aimable, et elle m'a dit que ses filles vous avaient rencontrés sur l'île. Avez-vous fait bon ménage avec ses enfants ?

— Je crois bien, dit Suzanne, elles sont très gentilles. L'aînée s'appelle Marion…

— Tiens, Mme Blackett m'avait dit Clémence.

— Oui, lorsqu'elle vit au milieu des indigènes. Mais elle est le chef des pirates de ***l'Amazone***, alors, quand elle est sur son bateau, elle s'appelle Marion. Nous l'appelons comme ça ; l'autre, c'est Margot.

— Je comprends. De vrais garçons manqués, m'a dit leur mère. Elle se demandait si leurs manières ne vous effraieraient pas un peu.

— Elles ne sont pas plus diables que nous ! protesta Micky.

— J'espère bien, répondit maman en riant. Leur oncle passe l'été sur la péniche, là-bas. Vous n'avez pas touché à son bateau, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Jean, maussade tout à coup ; mais il nous accuse injustement de l'avoir abîmé.

— Je sais. La mère Dixon m'en a parlé, je lui ai affirmé que ce n'était pas possible.

— Mais il nous accuse, c'est assommant. Il est venu ici, dans notre camp, pendant que nous n'étions pas là, et il a laissé ça.

Jean tendit la lettre à sa mère.

— Qui est le capitaine Flint ?

— Mais, c'est lui, expliqua Micky.

— Ah bon !

Jean raconta la visite aux charbonniers, la commission dont il avait été chargé et comment il avait décidé d'aller parler lui-même à M. Turner, puisqu'à cause du calme plat il ne pouvait joindre les Amazones.

— Tu as très bien fait, mais la mère Dixon m'a dit qu'il partait pour quelques jours.

— Il se préparait à quitter sa péniche quand j'y suis allé ce matin.

— Il a dû te remercier de lui faire la commission.

— Il ne m'a même pas écouté, il m'a traité de menteur sans me donner le temps de parler.

— Il ne te connaît pas, sinon il ne t'aurait pas traité ainsi, mon petit. Ne te chagrine pas. Ce que les gens pensent n'a pas d'importance du moment qu'on a la conscience tranquille. Alors, qu'as-tu fait ?

— Je suis revenu.

— Mme Blackett m'a dit qu'il écrivait un livre, que ce travail l'absorbait beaucoup, et qu'il avait demandé à ses nièces de le laisser en paix. Elle a l'air de croire que ses diables de filles lui en font voir de toutes les couleurs !

Il y eut un silence. On pouvait mettre maman au courant des affaires des Hirondelles, mais il n'y avait pas moyen de divulguer les secrets des Amazones. Maman comprit sans doute, car elle changea immédiatement de conversation. Elle

était vraiment la perle des indigènes ! La gaîté reparut aussitôt. La femme sauvage raconta des histoires sur les pays qu'elle avait connus quand elle était petite fille, Dakar et le Maroc, et d'autres colonies lointaines. Plus tard, tout le monde se baigna, Roger fit trois brasses sans prendre pied et se tint sur le dos une bonne minute.

— Très bien, dit maman, tu peux garder le couteau. Avec un peu de pratique et d'entraînement, tu seras capable de te tirer d'affaire.

Jean aurait voulu renouveler sa prouesse du matin, mais maman déclara qu'un tour d'île était plus qu'assez pour une journée ; il se contenta d'un concours avec Suzanne et ils arrivèrent ensemble au but. Micky montra ses talents de pêcheuse de perles. Puis on goûta, et enfin ce fut l'heure de rentrer Cricri.

Le panier vide fut descendu au débarcadère.

— Quand serez-vous fatigués de votre séjour dans l'île déserte ?

— Jamais ! jamais ! répondirent en chœur les Hirondelles.

— Vous avez eu la chance d'avoir beau temps jusqu'à maintenant, et je constate que vous avez tous très bonne mine, mais il n'y a plus qu'une semaine jusqu'à la fin des vacances. Vous pouvez rester ici jusqu'au dernier jour, si le temps ne change pas. S'il se mettait à pleuvoir, l'île serait inhabitable, comme toutes les îles désertes par mauvais temps.

Les Hirondelles se regardèrent avec tristesse.

— C’est très long, une semaine, dit maman pour les consoler.

— Mais nous voulons rester ici toujours, dit Roger.

— Je n’en doute pas !

La femme indigène embrassa tout le monde. Puis les quatre embrassèrent la petite sœur.

— Maman, dit Micky, cela ne te fait rien d’être une indigène, dis ?

— Mais non, au contraire.

– Alors, je vais être une sauvage aussi pour quelques minutes, et nous allons frotter nos nez pour nous dire adieu, comme ceux dont tu nous parlais tout à l’heure.

Ainsi fut fait immédiatement. Roger devint aussi un jeune sauvage à cette occasion.

Puis maman s’assit dans la barque et prit les rames. Les Hirondelles mirent le bateau à flot.

— Nous allons les convoyer, dit Jean.

L’Hirondelle fut poussée dans l’eau, l’équipage embarqua rapidement, le capitaine fit force rames pour rejoindre la barque. Les deux bateaux naviguèrent de concert. *L’Hirondelle* était plus dure à tirer que la barque du fermier, car sa quille l’alourdissait. Lorsqu’ils arrivèrent près de la baie de la Péniche, le capitaine Jean stoppa : il ne tenait pas à voir le bateau du pirate une fois de plus ce jour-là.

— Au revoir, les sauvages ! cria Micky.

— Au revoir, Visages Pâles, répondit maman. Bonsoir ! C'est ***drool***, n'est-ce pas ? ***Drool*** ! ***Drool !***

— Laisse-moi ramer pour le retour, demanda Roger.

— Non, moi, protesta Micky.

Jean vira de bord et leur donna une rame à chacun : Roger en pointe, Micky au centre. Suzanne prit le gouvernail. Elle tira son mouchoir en signe d'adieu. Le nœud s'y trouvait toujours ; elle le dénoua sans rien dire.

Lorsqu'ils abordèrent à l'île, le capitaine dit à l'équipage :

— Sifflez donc un bon coup pour faire lever le vent ; il n'y a pas de temps à perdre si nous voulons faire la guerre.



UN BON VENT

La soirée se passa autour du feu de camp, à faire des projets pour le lendemain. Il y aurait du vent, le contraire n'était pas possible ! Mais viendrait-il du Sud ou du Nord ? Il fallait combiner un plan d'attaque pour chacune des deux possibilités. Et puis, si c'était un de ces vents, très rares il est vrai, permettant d'aller dans n'importe quelle direction ? Cela nécessiterait encore une troisième tactique ! En somme : brise du Nord amènerait les Amazones vers l'île, brise du Sud pousserait ***l'Hirondelle*** vers la rivière Amazone. Le retour importait peu. À la réflexion, on abandonna les prévisions de vent changeant, car les collines qui entouraient le lac étaient orientées de façon à former un couloir où il ne pouvait guère souffler que dans deux sens, Sud ou Nord, quelle que fût la direction des nuages dans le ciel.

Donc, deux tactiques seulement furent prévues.

— En matière de guerre navale, dit le capitaine, se remémorant ses lectures, deux choses importent surtout : Savoir exactement ce qu'on veut faire, et le faire quand l'ennemi ne s'y attend pas.

— Bien, fit Micky ; et qu'est-ce que nous voulons faire ?

— Nous voulons nous emparer de ***l'Amazone*** pendant que son équipage n'est pas à bord. Nous devons nous rappeler que les Amazones cherchent de même à capturer ***l'Hirondelle***. Le gagnant sera celui qui aura réussi. Ce sont nos conventions. L'important est d'agir vite. Si le vent vient

du Nord, demain matin elles nous attaqueront ; s'il est Sud, elles sauront que c'est nous qui marchons sur elles.

— Je ne vois pas comment nous pouvons nous emparer de ***l'Amazone*** si Marion et Margot viennent jusqu'ici dans leur bateau.

— Voilà mon plan : Si le vent est du Nord, l'un de nous part sur ***l'Hirondelle*** et va la cacher dans les roseaux où nous pêchions l'autre jour. Les autres se mettent en embuscade près du havre. Les Amazones abordent et vont vers le camp. Pendant ce temps, nous nous emparons de leur navire, nous partons avec lui ; elles sont prisonnières dans l'île. Nous sommes vainqueurs. Ça me paraît assez simple.

— Et si le vent vient du Sud ?

— Alors, ça devient plus compliqué, car elles nous attendront et elles auront combiné quelque chose aussi.

— Comment les surprendre ?

— C'est difficile, mais je crois que nous pouvons réussir. Il y a une chose que nous sommes capables de faire et elles ne s'en doutent pas, c'est de retrouver l'île et la passe en pleine nuit. Elles sont donc persuadées que nous les attaquerons en plein jour, mais je ne veux pas essayer, ce serait trop risqué, leur port de pirates est peut-être en vue de leur maison.

— Il est peut-être fortifié, remarqua Micky.

— Il peut y avoir des indigènes dans les environs prêts à donner l'alarme. Il faut capturer le navire pendant qu'elles festoient à terre ou pendant que le sommeil les a terrassées au milieu de leurs orgies.

— Elles avaient un tonneau de rhum dans leur bateau, elles en ont sans doute des barriques dans leur repaire !

Il fut donc décidé que si le vent soufflait du Sud, *l'Hirondelle* mettrait le cap sur les îles de Rio aussi tôt que possible. Son équipage, dissimulé, ferait le guet et verrait si les Amazones sortaient de leur rivière. Qui sait, d'ailleurs, si elles n'auraient pas devancé les Hirondelles et si elles ne seraient pas cachées aussi parmi les îles !

On éviterait donc de faire chou blanc. Après s'être assurées que les Amazones n'étaient pas sorties, les Hirondelles attendraient le crépuscule pour remonter la rivière, trouver le hangar à bateaux des pirates, sortir *l'Amazone*, mettre à bord un équipage d'honneur (Suzanne), qui la ramènerait de concert avec *l'Hirondelle* jusqu'à l'île en naviguant de nuit. Il fallait établir un phare sur l'île des Chats Sauvages, mettre des lanternes sur les balises du havre. Comme les bougies ne tiendraient pas assez longtemps si on les allumait dès le matin, il fallait que quelqu'un reste sur l'île pour veiller aux feux. Ce ne pouvait être que Micky. On ne pouvait pas laisser Roger tout seul, Suzanne et Jean étaient indispensables pour conduire les deux bateaux. D'ailleurs, Micky était ravie à la pensée de posséder l'île à elle toute seule, d'être le gardien de phare dans sa tour, Robinson Crusoé dans sa solitude, et de se rendre compte enfin de ce qu'était une île vraiment déserte. Une couverture remplacerait la peau de chèvre.

Donc, ce fut décidé ainsi. Les quatre de *l'Hirondelle* remirent l'installation du phare au lendemain matin. Y aurait-il du vent ? Et d'où viendrait-il ? Tout le monde siffla de son mieux, jusqu'à l'heure du coucher. Jean monta au poste

d'observation, alluma une allumette et la tint en l'air, mais la flamme resta immuablement droite.



Au matin, le lac avait disparu sous un épais brouillard. De l'île, on ne voyait plus le continent. Lorsque les garçons allèrent chercher le lait à la ferme, Roger fit la sirène afin d'éviter les collisions si dangereuses sur mer. Micky, qui grillait d'envie de posséder l'île à elle toute seule, monta sous le grand pin et siffla « ***Il était une barque*** », avec insistance, essayant de percer du regard la couche ouatée qui cachait tout. Jean et Roger faillirent bien ne pas retrouver le débarcadère au retour.

— Si ça continue comme ça, dit Jean, aucun de nos plans ne vaut rien.

Pendant que les Hirondelles prenaient leur chocolat, l'eau se rida légèrement sous la couche de brume. Le brouillard flotta à travers les arbres et s'éleva peu à peu au-dessus du lac. La masse sombre des collines et des bois parut, puis disparut. La brise se leva, venant du Sud, accompagnée d'une petite pluie fine, vite chassée par un rayon de soleil qui acheva de fondre le brouillard.

— Enfin ! cria Jean.

— Bravo ! exulta Micky.

— Dépêchons-nous, reprit le capitaine. Il faut que nous soyons dans les îles de Rio avant que les Amazones n'arrivent. Rations pour trois, lieutenant, et pour un jour entier. Au travail, matelot et mousse, installons un phare.

Pendant que le maître-coq préparait les provisions dans une boîte en fer-blanc, les autres allaient dans la tente du capitaine et en ressortaient avec le rouleau de corde acheté à Rio. Puis ils montèrent au poste d'observation pour transformer le grand pin en phare.

Jean grimpa dans l'arbre, fit passer la corde sur une branche, de façon que, d'en bas, on puisse monter et descendre sans difficulté la lanterne qui s'y trouvait accrochée, puis il appela Micky.

Micky descendit la lanterne en tirant d'un côté et en maintenant de l'autre. Puis elle l'ouvrit, l'alluma et la remonta. La corde glissait sans heurt sur la branche.

— Est-elle à bonne hauteur ? demanda-t-elle.

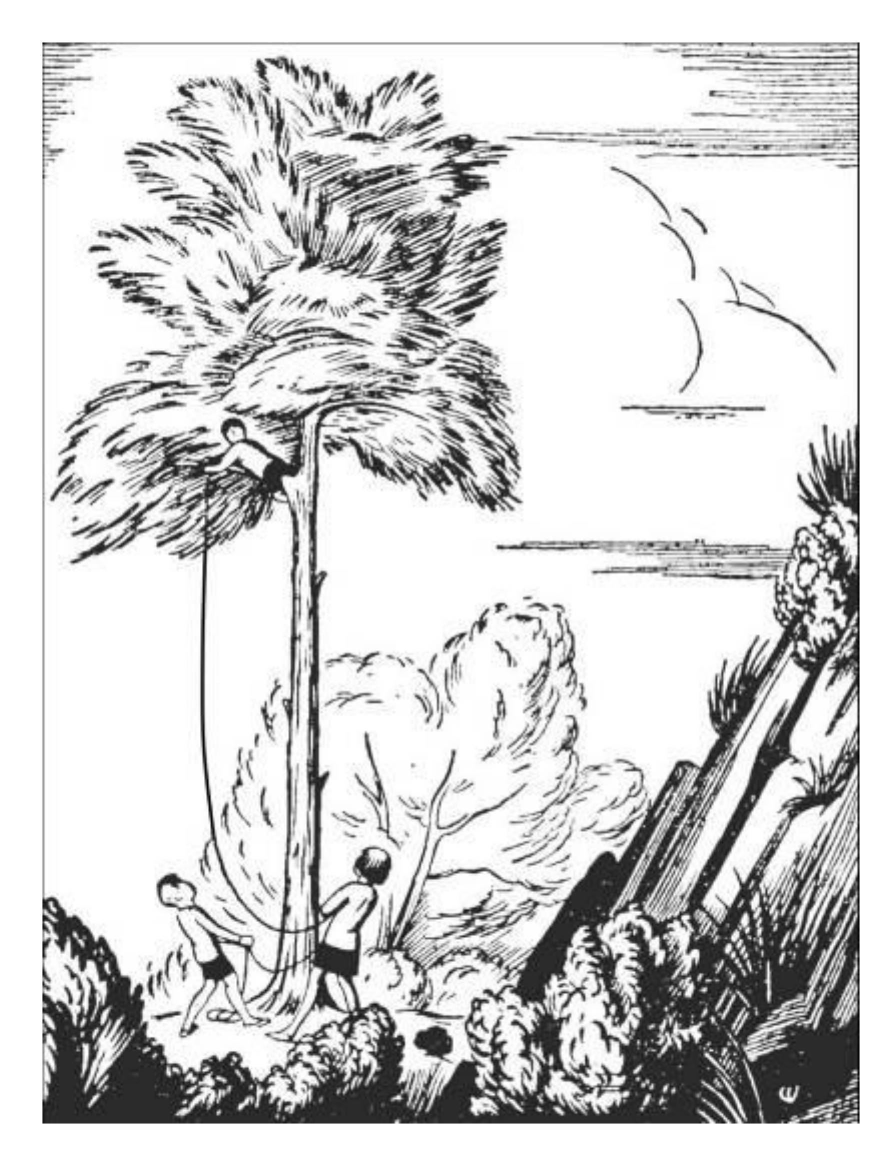
— Un peu plus haut.

— Et maintenant ?

— Parfait. Fixe-la.

Micky fixa la corde afin que la lanterne se tienne bien droite.

— Très bien, dit Jean ; redescends-la maintenant, éteins.



— Bien, commandant.

— Écoute bien, dit le capitaine, tu allumeras le phare aussitôt qu'il fera nuit, mais il est inutile d'éclairer les balises avant que nous ne soyons tout près du port, d'autant plus que tu auras besoin des lanternes pour t'éclairer au camp. Attends pour les accrocher que nous ayons poussé le cri du hibou, tu sauras que c'est nous et pas les ennemis. Crois-tu vraiment que tu t'en tireras bien toute seule ?

— Bien sûr, mais dépêchez-vous de partir, sinon les Amazones vont se glisser dans les îles et vous croiser sans que vous vous en doutiez, et si elles arrivent ici, qu'est-ce que je ferai seule avec deux ennemis sur les bras ?

— Elles ont vent debout, comment veux-tu qu'elles arrivent avant nous ? Mais il faut partir immédiatement.

— Allons, dit le mousse.

Ils revinrent tous trois vers le camp.

— Les rations sont prêtes, commandant, dit le second. J'ai pris une bouteille de lait pour nous, elle sera au frais dans la cale. J'en laisse une petite pour toi, Micky, tu goûteras toute seule. Ne laisse pas éteindre le feu ; si tu as sommeil, couvre-le comme les charbonniers avec de la terre et rentre dans la tente. Il fera frais cette nuit.

— Je ne dormirai pas, dit Micky, je resterai à veiller auprès du feu, roulée dans mon manteau.

— Roger, reprit Suzanne, file vite et habille-toi avec tous tes vêtements en double.

— En double ???

— Mais oui, deux chemises, deux caleçons, deux pantalons, deux vestes, deux paires de chaussettes…

— J'peux pas mettre deux paires de souliers, tout de même !

— T'es bête ! Allons, rompez et soyez prêts dans cinq minutes. Moussaillon ! Figure-toi que tu pars pour le pôle nord.

— Au trot, ajouta Jean, il n'y a pas de temps à perdre.

Il alla au débarcadère pour mettre le mât et préparer la voile ; Suzanne suivit, chargée de la caisse de ravitaillement.

— C’est joliment plus commode de n’avoir pas de dérive, dit-elle en glissant sa boîte sous le banc.

— Regarde, Micky, je mets ta bouteille de lait là, dans l’eau. N’oublie pas.

Roger arriva à ce moment, gonflé comme un ballon et les deux bras écartés, si raide, que le capitaine et le matelot éclatèrent de rire, mais le second le considéra en réfléchissant :

— Je pense qu’il aura assez chaud, mais je dois prendre tout de même des couvertures.

— Voyons, dit Jean, nous n’oublions rien ? Voici la boussole. Et les lampes de poche ? Les avez-vous ?

— La mienne est dans ma poche, dit Suzanne.

— J’ai la mienne aussi, dit Roger, mais j’peux pas l’attraper, elle est dans ma chemise de dessous !

— Ça ne fait rien, dit Jean, tu y arriveras bien, s’il le faut. La longue-vue ?

— J’en ai besoin plus que vous pour faire le guet, dit Micky.

Jean réfléchit un instant :

— Tu as raison. Prends-la… Allons, embarquez, ajouta-t-il en donnant un dernier regard à son navire. N’oublie pas les feux, Micky, tout le succès peut en dépendre. Le phare dès le coucher du soleil, et les lanternes aussitôt que tu entendras le hibou !

— Comptez sur moi, commandant. Vive les Hirondelles !

Le canot démarrait déjà, le vent le prit dès qu'il fut hors de l'abri de l'île. Tout l'équipage était à l'arrière ; le second tenait la barre.

— Ohé ! Ohé ! cria Micky en courant au poste d'observation, sous l'arbre transformé en phare.

— Ohé ! Ohé ! répondit l'équipage de ***l'Hirondelle***.

Le matelot les regarda filer sur le lac, dans le soleil, et ne quitta la longue-vue qu'après les avoir vu disparaître derrière Darien.

Alors, elle devint Robinson Crusoé et descendit au camp afin de prendre possession de son île.



ROBINSON CRUSOÉ ET VENDREDI

Micky jeta un regard autour du camp et ne fut pas satisfaite. Deux tentes, pour Robinson tout seul ! C'était ridicule ! Pouvait-elle passer pour un pauvre marin abandonné sur une île déserte avec deux tentes ! Il fallait en supprimer une ! Oui… mais… À la fin de la journée, elle serait la gardienne du camp, veillant sur l'île pendant que le gros de la troupe des explorateurs tentait une expédition désespérée. Plus de raison de paraître solitaire… Que faire ?…

— Ce sera l'abri de Vendredi, pensa-t-elle. Je ne l'ai pas encore rencontré, mais ça viendra !

Puis elle alla dans sa propre tente. Suzanne avait emporté ses couvertures, mais le sac de foin marquait encore sa place. Micky le prit, le mit par-dessus le sien, étala ses couvertures sur le tout ; la tente, ainsi, était bien celle d'un solitaire ! Elle s'étendit sur son lit. Le soleil éclairait les parois de toile blanche, et par la porte, on apercevait la fumée du foyer. Elle était réellement seule et commençait à en avoir conscience.

Les abeilles bourdonnaient dans les bruyères, un oiseau sifflait dans un arbre, les petites vagues clapotaient le long de la rive. Pas un bruit humain, pas de heurts de vaisselle ou d'éclats de voix. Roger n'avait pas besoin de surveillance, Suzanne n'était pas là pour s'occuper de lui, ni de Micky elle-même ; Jean n'était pas au poste d'observation, ni dans ***l'Hirondelle*** à épisser les cordes.

L'île était déserte, bien déserte, cette fois…

Soudain, elle entendit le plouf-plouf d'un vapeur sur le lac.

D'habitude, il n'y avait guère que Roger qui se dérangeât pour si peu. Mais, aujourd'hui, Micky se précipita au poste d'observation, longue-vue en main. Il y avait beaucoup de monde sur le pont du bateau et on distinguait très bien le pilote à la roue du gouvernail. Peut-être tous ces gens regardaient-ils l'île, sans se douter qu'elle était occupée par un pauvre matelot, abandonné vingt-cinq ans auparavant, sur cette terre perdue ! Pourquoi ne pas agiter désespérément un drapeau pour demander secours… Mais a-t-on envie d'être secouru lorsqu'on possède une île à soi tout seul ?… C'était bien ce qui gâchait l'histoire de Robinson Crusoé ; à la fin, il rentrait dans son pays ! Pourquoi les histoires ont-elles une fin ? Le vapeur se hâtait vers le sud du lac ; Micky alla jusqu'au bord de la rive pour le suivre du regard. Elle revint par le sentier menant au havre.

À force d'être piétiné, c'était maintenant une vraie piste : « On sent bien que je suis ici depuis de nombreuses années », pensa Micky-Robinson ; « quel dommage que je n'aie pas de chèvre ! Elle aurait dévoré toutes les petites branches basses qui s'accrochent toujours dans mes cheveux lorsque je prends le sentier !… » Elle sortit son couteau et coupa soigneusement tous les rameaux qui gênaient le passage. Après avoir bien dégagé le chemin, elle le parcourut aller et retour et fut satisfaite. Comment n'avait-t-on pas pensé à cela plus tôt ? Comme le travail était plus rapide lorsqu'on était seul ! Que faire, maintenant ? Micky retourna au havre. Le clou planté sur l'arbre fourchu était-il facile à atteindre ?… Oui… quand elle tiendrait la lanterne en main, l'anneau s'accrocherait sans effort ; quant à l'autre clou, enfoncé dans la croix blanche, il était très bas. Ceci vérifié,

Micky trouva que le soir serait bien long à venir… Que faire, pendant tout ce temps ? Et la nuit tombée, combien de temps durerait encore l'attente avant le retour de ***l'Hirondelle ?*** Un instant, Micky regretta de n'être pas partie avec les autres. Où étaient-ils, en ce moment ? Dans les îles de Rio sans doute, faisant le guet, attendant le crépuscule pour entrer dans la rivière… Comment était-elle, cette rivière ? Bah ! la part qu'elle avait choisie n'était pas la plus mauvaise !… Elle ne regretterait plus d'avoir patienté lorsqu'elle verrait l'équipage revenir victorieux, amenant ***l'Amazone*** à sa remorque ; et demain, tous iraient chercher Marion et Margot et les ramèneraient à l'île des Chats Sauvages…

Elle se déchaussa, gagna le grand rocher qui bordait le havre, grimpa jusqu'en haut et s'étendit pour regarder le vapeur qui faisait escale au fond du lac. C'est alors qu'elle aperçut le merle d'eau. Un petit oiseau court avec une petite queue, un plumage brun sur le dos et un large plastron blanc par devant. Il se balançait, là, tout près, sur une pointe de rocher, faisant une série de petits saluts.

— Qu'il est drôle, pensa Micky, se tenant parfaitement immobile, afin de ne pas l'effrayer.

Tout à coup le merle plongea, non pas la tête la première comme les cormorans, mais les pattes en avant, comme quelqu'un qui n'en a pas l'habitude et se laisse tomber au petit bonheur. Quelques secondes après, l'oiseau sortit de l'eau, se percha de nouveau sur son rocher et recommença ses saluts comme un clown qui demande des applaudissements. Puis, brusquement, il retomba dans le lac et, cette fois, parce qu'il était dans l'ombre du grand rocher, Micky put le voir sous l'eau. Ses ailes s'agitaient exactement

de la même façon quand il plongeait ou quand il revenait à l'air. Un peu plus vite, peut-être, quand il était hors de l'eau.

— Je n'ai jamais vu cet oiseau-là, pensa Micky, il est vraiment curieux et adroit, et poli ! (le merle d'eau avait repris ses petits saluts).

Elle se souleva sur son coude et rendit le salut à la petite bête, mais celle-ci n'apprécia pas les bonnes intentions de Robinson car elle s'envola au ras de l'eau et disparut.

Micky l'attendit en vain pendant un grand moment. Le merle avait sans doute regagné son nid… Mais elle, que faisait-elle là ? N'avait-elle pas la garde de l'île ? Sa place était au poste d'observation afin de déjouer toute attaque ! Elle redescendit en hâte de son perchoir, retraversa l'eau, se rechaussa et partit, mais cette fois par un chemin qu'on ne prenait presque jamais et qui allait du havre au débarcadère. Ce n'était même pas un sentier ; les broussailles étaient serrées, envahies par des lianes de chèvrefeuille et de houblon. Une forêt vierge ! Micky fut de nouveau Robinson Crusoé ! Elle s'arrêta court en arrivant au débarcadère. Que voulait dire ceci ? Que s'était-il passé pendant qu'elle regardait le merle d'eau ? Elle n'était plus seule dans son île !… Un bateau était tiré sur la plage… Cette barque… elle la reconnut tout de suite !… celle de la ferme de l'Épine ! Micky courut au camp. Maman était là, regardant les tentes vides.

— Holà, Vendredi ! dit Micky toute joyeuse.

— Holà, Robinson Crusoé ! répondit maman.

Quelle maman épatante ! Toute différente des indigènes en général ! Toujours prête à tout comprendre ! Robinson et Vendredi s'embrassèrent tendrement, supposant un instant qu'ils étaient mère et fille.

— Tu ne m'attendais pas si vite après la fête d'hier, mais je voudrais parler à Jean. Le reste de l'équipage est sans doute dans ce port si bien caché que les pauvres sauvages ne doivent pas connaître ?

— Non, Jean n'est pas là, les autres non plus. Il n'y a que moi sur l'île… et toi !

— Tu es donc vraiment Robinson ? Et je suis réellement Vendredi ? Si j'avais su, j'aurais fait une marque avec mon pied sur la plage ! Mais où sont tes frères et sœur ?

— Oh ! ils sont partis pour une expédition, sur *l'Hirondelle*. Ils vont très bien…

Impossible d'en dire plus long. Vendredi avait beau être maman, la perle des indigènes, on n'allait tout de même pas lui livrer les secrets des explorateurs !

— Ils sont allés voir les petites Blackett, sans doute ?

— Vendredi n'a pas besoin de connaître les projets des blancs !

— Ah ! bon. Mais qu'est-ce que tu fais là toute seule ?

— Voilà, expliqua Micky, j'ai la garde du camp, mais en attendant le retour des autres, je suis Robinson Crusoé.

— Je comprends. Es-tu sans nourriture ?

— Oh ! non. Mes rations sont dans ma tente.

— Il est l'heure de les manger ! Veux-tu permettre à Vendredi de ranimer le feu et s'occuper du repas ? Je n'ai pas beaucoup de temps, mais les autres seront peut-être de retour avant que nous ayons fini.

— Je ne crois pas. Ils sont partis pour une lointaine expédition… à travers le Pacifique, plus loin encore que Tombouctou !

— Bon. Je vais toujours préparer le déjeuner. Voyons ce qu'ils t'ont laissé comme rations ?

Micky alla les chercher. Un gros morceau de pemmican, du pain, des biscuits et une tranche de brioche. Vendredi considéra les provisions sans grand enthousiasme.

— Tu n'as pas de pommes de terre ? Ni de beurre ?

L'indigène alla fourrager dans la tente et en ressortit avec un reste de beurre, assez mou, qu'elle renifla et déclara bon à consommer sans attendre. La mère Dixon en fournirait d'autre demain matin… Puis elle dénicha des pommes de terre qu'elle éplucha et mit à bouillir dans la marmite. Le pemmican fut haché fin, et quand les pommes de terre furent cuites, Vendredi mélangea le tout, fit de jolis petits pâtés et les mit à frire dans le beurre. Pendant ce temps, Robinson préparait les assiettes et les couverts. Ce déjeuner était délicieux. Quand Robinson n'eut plus faim du tout, il dit à son compagnon :

— Vendredi, veux-tu me dire comment tu es arrivée dans cette île ?

Vendredi raconta qu'il avait été pris par des sauvages qui allaient le manger, lorsque par bonheur il avait pu sauter hors de la marmite, échappant de bien près à une mort affreuse.

— N'as-tu pas été brûlée ?

— Oh ! si, mais j'ai bien graissé les endroits qui me faisaient trop mal.

Puis Vendredi oublia un peu son rôle et redevint maman racontant son enfance sur une plantation de l'Afrique occidentale, ce pays où il y a des autruches qui pondent des œufs gros comme une tête d'enfant, des hippopotames qui se vautrent dans la vase des lagunes, des crocodiles qui ressemblent à de vieilles souches abandonnées le long de la berge, des serpents qui rampent dans la poussière. Micky oublia à son tour qu'elle était Robinson Crusoé et parla de la visite aux charbonniers, de la vipère dans la boîte à cigares, du merle qui la saluait ce matin et qui volait si bien dans l'eau. Puis maman décrivit les villages africains avec leurs murs en pisé rouge, les caravanes qui arrivaient après avoir traversé le désert, les chameaux qui s'agenouillaient, pour qu'on puisse monter sur leur dos…

Le temps passait vite, beaucoup plus vite maintenant qu'au matin, lorsque Robinson était seul. Tout à coup Vendredi se leva brusquement et déclara qu'il était beaucoup plus tard qu'il ne pensait et qu'il lui fallait rentrer au plus vite.

— Je ne peux pas attendre plus longtemps, dit-il, redevenant maman. Cricri a besoin de moi. J'aurais pourtant bien voulu voir Jean. Il était contrarié hier à propos de M. Turner. Peut-être serait-il content que j'écrive à Mme Blackett, la priant d'expliquer à son frère que vous n'avez jamais touché son bateau.

Micky était bien embarrassée. Qu'allaient penser les Amazones si on laissait les indigènes se mêler de toute cette histoire ? Elle promit de faire la commission à Jean aussitôt son retour.

— Je me demande pourquoi il tarde tant à rentrer, reprit maman. Tu ne vas pas t'ennuyer toute seule ? Si tu venais avec moi ? Tu guetterais ***l'Hirondelle*** et tu hélerais l'équipage ; ou bien viens me faire une visite à l'Épine ce soir, et demain tu iras par la route jusqu'à la ferme Dixon et tu les retrouveras lorsqu'ils iront chercher leur lait. Nous laisserons un mot dans la tente de Jean, afin qu'il ne s'inquiète pas.

Micky hésita un instant. Après la visite de maman, l'île allait lui paraître encore plus déserte que le matin… Puis, tout à coup, elle pensa à sa responsabilité de gardien de phare… Aux feux indispensables aux navigateurs pour retrouver leur chemin dans la nuit.

— J'aime mieux rester ici, dit-elle.

Maman ramassa la vaisselle, la nettoya et la remit en place aidée par sa petite fille. Puis elle remplit la marmite, la mit près du feu.

— L'eau va chauffer doucement, vous pourrez faire du chocolat pour goûter quand l'équipage rentrera.

— Je ne crois pas qu'ils seront de retour si tôt, répliqua Micky.

Maman la regarda.

— Rentre donc avec moi, le camp se gardera bien tout seul.

— Non, vraiment, dit Micky avec fermeté.

— Enfin, si tu crois vraiment que tu ne risques rien… Mais n'attends pas les autres pour goûter, les petites Blackett les auront peut-être invités à prendre le thé.

Micky ne répondit pas.

Maman embarqua et mit sa barque à flot en poussant avec une rame.

— Adieu, Robinson.

— Adieu, Vendredi. J'ai été bien contente de te voir. J'espère que mon île t'aura plu.

— Énormément.

Maman partit, ramant lentement, Micky monta au poste d'observation pour lui faire des signaux d'adieu. Comme maman longeait encore l'île, Micky se sentit tout à coup très seule, elle se pencha et appela :

— Maman !

Maman s'arrêta :

— Veux-tu venir tout de même ? demanda-t-elle.

Mais à l'instant Micky se rappela encore une fois qu'elle n'était pas seulement Robinson en droit de se faire rapatrier par un vaisseau, mais le matelot de ***l'Hirondelle*** chargé d'une mission de confiance.

— Non ! non ! cria-t-elle, je voulais seulement te dire encore au revoir.

— Au revoir ! répondit maman.

— Au revoir ! Au revoir !

Micky s'étendit sur les bruyères et, à l'aide de la longue-vue, regarda maman s'éloigner. Tout à coup elle ne vit plus rien… Elle cligna des yeux, tira son mouchoir, essuya d'abord la longue-vue puis ses yeux.

— Imbécile ! dit-elle. J'ai regardé trop longtemps avec cet œil, essayons l'autre.



LA RIVIÈRE AMAZONE

Le soleil disparut derrière les collines de la côte Est. La ligne lumineuse qui dorait leur sommet se rétrécit peu à peu et s'effaça complètement. Le vent tomba et les îles de Rio se reflétèrent dans une eau calme.

— Attention ! dit Jean, le vent peut ne pas se lever de nouveau avant la nuit. Nous ferions mieux de gagner la rive opposée tout de suite et de la longer en ramant. Si nous tardons trop, si le calme persiste, il fera nuit noire quand nous entrerons dans la rivière et nous ne pourrons plus rien faire. En nous glissant maintenant le long de la berge, nous ne risquons pas d'être vus.

— Même si les Amazones nous guettent elles nous prendront pour des pêcheurs, dit Suzanne.

— Le mât peut nous trahir, mais je l'enlèverai.

— En route tout de suite !

— Je voudrais ramer, dit le mousse.



Le matin, le trajet s'était effectué rapidement grâce à une bonne brise. Après avoir croisé entre les îles de Rio pour s'assurer que les Amazones ne se dissimulaient pas au fond de quelque crique, les Hirondelles avaient jeté l'ancre au nord de la baie afin de pouvoir guetter la sortie de la rivière sans risquer d'être vues. Mais la matinée passait si lentement que l'équipage, excédé, s'était presque mutiné.

— J’en ai assez ! Allons attaquer tout de suite ! avait dit Roger.

— Pourquoi pas ? avait ajouté Suzanne.

Jean avait eu bien de la peine à les ramener à la raison. N’avait-il pas été décidé, après mûre réflexion, que la seule tactique efficace était le coup de main au crépuscule ? Vouloir capturer *l’Amazone* en plein jour était pure folie. D’ailleurs il fallait aussi penser à Micky qu’on avait abandonné sur l’île avec mission d’allumer les feux. Allait-on revenir et lui avouer que l’attaque s’était transformée en un simple pique-nique ? Suzanne s’était rendue à la voix de la raison. Roger avait demandé la permission de se baigner et les mutins étaient revenus au sentiment de la discipline sans qu’il y ait de sang versé. Là-dessus, les Hirondelles avaient abordé dans une des îles, avaient fait une pleine eau qui leur avait rafraîchi les idées. Puis on avait consommé la moitié des rations auprès d’un feu allumé sur une plage. (Aborder dans une île sans faire de feu, même quand le déjeuner est cuit, c’est du bien perdu !) Ensuite Jean avait pris son tour de quart pendant que l’équipage allait chercher des provisions à Rio. Roger avait choisi, avec l’assentiment de sa sœur, une grosse tablette de chocolat aux noisettes et aux raisins, trois nourritures à la fois ! Au retour ils avaient visité plusieurs îles et avaient fait la rencontre d’indigènes hostiles qui leur avaient montré sans aménité une pancarte fixée à un arbre portant : « Propriété privée, défense d’aborder ».

Jean avait cru voir une des Amazones se glissant dans les bruyères qui couvraient le promontoire, mais sans la longue-vue il était difficile de l’affirmer, c’était peut-être simplement un mouton. Puis l’après-midi s’était traîné, interminable, et pour la première fois depuis leur départ de

l'Épine, les Hirondelles avaient souhaité voir le soleil se coucher.



Le crépuscule tombait vite maintenant, presque trop vite, car le vent ne semblait pas disposé à souffler de nouveau. Craignant d'être surpris par la nuit, les Hirondelles s'agitaient sur leur navire. Le mât était posé dans le bateau et pointait à l'avant ; on aurait pu le rentrer complètement, mais il aurait gêné le rameur.

— C'est comme un beaupré, dit Jean, et nous ne le laisserons pas longtemps.

Roger ramait, Jean étudiait la carte dans le guide. Suzanne tenait la barre.

— Rame en te renversant en arrière, dit-elle, ne plie pas les bras avant d'être à la fin de la course.

— Je fais comme je peux, j'ai trop de vêtements, ça me gêne.

— Quel barbotage et quel bruit ! remarqua le capitaine.

— Il sera fatigué avant que nous n'arrivions à la rivière.

— C'est pas vrai ! protesta le mousse.

Le canot avançait lentement, il était lourd à tirer. Les collines devenaient de plus en plus sombres et, après avoir eu tant de peine à attendre la nuit, il semblait que tout allait être manqué parce qu'elle arrivait trop vite.

— Je t'assure, Suzanne, dit Jean, il vaut mieux que je prenne les rames.

Il n'avait pas fini sa phrase que des rides marquèrent la surface de l'eau.

— Veine ! Voilà le vent, et toujours le même ! Il n'a pas changé après le coucher du soleil comme il fait souvent.

— Il sera contre nous au retour, remarqua le second.

— Nous ne serons pas si pressés.

— Si on hissait la voile ? dit Roger ; mais je ne suis pas fatigué !

— La voile est brune, dit le capitaine, elle est invisible contre la rive. Profitons de la brise. Lieutenant, commandez à vos hommes de rentrer les rames.

— Bien, commandant. Rentrez les avirons, vous autres !

Roger posa doucement ses rames sur le plat bord.

— Gardez le cap à l'Est, lieutenant !

— Barre à l'Est, commandant !

Tout risque d'aller à vau-l'eau sur un bâtiment à voiles quand il y a calme plat, mais au premier souffle de vent chacun redouble d'activité.

Jean hissa le mât et la voile en faisant le moins de bruit possible. Le vent montait légèrement à l'Ouest et le gui passa le bordage.

— Nous filons épatamment ! dit le mousse.

— Il ne faut pas arriver trop tôt, dit Jean, mais juste au bon moment, c'est-à-dire assez tard pour que les pirates soient en train de festoyer, mais assez tôt pour y voir suffisamment.

— Margot m’a dit que leur dîner était à sept heures et demie.

— Il est bien plus tard, donc tout va bien !

L’Hirondelle doubla le promontoire.

— J’amène la voile, dit Jean, ne confiant à personne cette besogne délicate à exécuter sans bruit.

Puis il mouilla les tolets pour éviter tout grincement.

Derrière le cap s’ouvrait une large baie bordée de joncs. Une maison, quelque part au fond, montrait des fenêtres éclairées. Leurs reflets indiquaient l’embouchure de la rivière.

— Lieutenant, prenez les rames. Pas de bruit surtout ! Toi, mousse, au poste de vigie ! Et à la moindre alerte ne crie pas, parle tout bas au lieutenant.

— Et le mât ? demanda le second.

– Si les pirates voient le bateau, qu’il ait ou non un mât ils sauront que c’est *l’Hirondelle*. S’ils sont dans la maison éclairée ils ne verront rien du tout. Je crois que, si nous trouvons le hangar à bateaux, nous les tenons. Il y a longtemps qu’ils nous auraient attaqués s’ils nous avaient vus.

Le second ramait régulièrement sans bruit. L’eau derrière le promontoire était calme. Jean se dirigea vers le reflet des lumières, afin d’entrer dans la rivière. Bientôt le canot navigua entre deux hautes touffes de roseaux. Ils étaient sur l’Amazone.



— Le hangar à bateaux est sur la rive droite, c'est-à-dire à notre gauche. Dis à Roger d'ouvrir l'œil.

Un bruit de plongeon et un son rauque : « Coua, coua ! » les fit sursauter.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Suzanne effrayée.

— Un canard.

Le second replongea ses rames.

— Nous y sommes, murmura la vigie, je vois le hangar.

— Où ça ? demanda le second, regardant par-dessus son épaule.

— Là !

Une silhouette carrée se dressait sur la rive droite.

— C'est bien ça, murmura le capitaine.

— Chut !…

— Silence !

Le capitaine dirigea son navire vers le creux de la rive où se dressait le hangar.

— Lâchez tout !

Le silence retomba tandis que ***l'Hirondelle*** continuait sa course. Des sons de musique venaient de la maison.

– Le capitaine Marion a dit qu'il y avait une tête de mort et deux os en croix sur le bâtiment.

— Je les vois ! Je les vois ! cria le mousse.

— Veux-tu te taire !

— Nous y sommes !

Sur le fronton du hangar, au-dessus de l'ouverture, une banderole portait l'insigne des pirates ; les ossements représentés auraient pu provenir de la dépouille d'un éléphant !

— Vois-tu l'intérieur du hangar, mousse ?

— Il y a un gros bateau.

— C'est la chaloupe des indigènes. Entrerons-nous malgré notre mât ?… Doucement… Doucement !

L'Hirondelle se glissa sous le hangar.

— Il y a un bateau à rames, dit le mousse.

— Attention de ne pas le cogner !

— Il n'y a rien d'autre, ***l'Amazone*** n'est pas là !

Jean, debout à l'arrière, saisit le bordage de la chaloupe et tira sa lampe de poche.

— On ne peut pas nous voir de la maison, dit-il.

La lumière montra un skiff et la grosse chaloupe. Une place vide à côté indiquait qu'un autre bateau pouvait être garé. Sur le mur du hangar le rayon de la lampe éclaira une grande enveloppe blanche fixée par une pointe. Jean poussa ***l'Hirondelle*** le long de la chaloupe, Roger prit le papier.

— Donne, dit le second.

Capitaine et lieutenant considérèrent le message. Une tête de mort et deux os en croix étaient dessinés au crayon rouge. Et dessous : « Pour les Hirondelles ». Jean ouvrit l'enveloppe. La feuille portait aussi l'insigne des pirates avec deux mots en grosses lettres : « Ha ! Ha ! » et les signatures « Marion Blackett, capitaine ; Margot Blackett, second », toujours au crayon rouge.

Jean réfléchit un instant.

— C'est bien simple. Elles ont caché l'embarcation le long de la rivière en remontant. C'est un vieux truc de pirate. Nous sommes bien sûrs qu'elles n'ont pas pris la mer aujourd'hui. Allons !

Il éteignit la lampe, tira le bateau en arrière. Hors du hangar il faisait presque clair.

— Reprenez les rames, lieutenant. On y voit assez pour découvrir ***l'Amazone*** si nous nous dépêchons.

Suzanne rama avec ardeur et ***l'Hirondelle*** glissa sur la rivière.

Un autre bruit de plongeon et deux ou trois couacs sonores loin derrière les explorateurs, puis une voix :

— Ferme ça, imbécile ! Tu exagères !

L'avant d'un bateau se montra hors des roseaux, puis la tête du capitaine Marion. Elle écouta un moment.

— Rien ! Ils ont remonté la rivière. Cela nous donne de l'avance. En route !

Il y eut encore des clapotements dans l'eau pendant que Margot dégageait le canot avec sa gaffe. ***L'Amazone***, prise par le courant, fila vers le lac. Marion saisit les avirons et rama avec ardeur pendant quelques minutes.

— Tout va bien, dit-elle, je vais hisser le mât et la voile. Heureusement que nous avions tout amené, sinon ils nous auraient découvert dans les roseaux. Tire sur la drisse, grande flemmarde ! ajouta-t-elle avec bonne humeur.

— Et maintenant, vive les Amazones ! Vous êtes joués, mes petits cœurs !



MICKY EST SEULE DANS L'ÎLE

Après le départ de maman, le matelot Micky fit l'inspection de l'île. Tout allait bien. Le merle d'eau était perché sur le rocher et la salua comme le matin. Elle répondit poliment et de trop loin cette fois pour l'effaroucher. Après l'avoir observé un moment, elle continua sa patrouille, puis revint au camp, ranima le feu et, se rappelant que Robinson tenait un journal, alla chercher dans sa tente un cahier apporté tout exprès, s'installa au soleil et écrivit ***Journal*** en grosses lettres en haut de la première page.

« Il y a vingt-cinq ans aujourd'hui, commença-t-elle, je fis naufrage sur cette côte désolée. Vent sud-ouest. Mer calme. Brouillard à l'aube. Ai rencontré un oiseau fort poli. L'ai vu plonger et nager sous l'eau. Ai trouvé une pirogue indigène sur la plage. L'indigène s'est montré sympathique. Il s'appelle Vendredi. Dans son pays il y a des autruches et des serpents. Quel réconfort, dans ma solitude, d'entendre une voix humaine, fût-ce celle d'un sauvage ! Vendredi prépara notre repas, des gâteaux de pemmican avec des pommes de terre. Puis il est reparti dans sa pirogue vers le continent où vivent les indigènes. Il… »

Ici Micky suça son crayon un moment, ne trouvant plus rien à écrire. Pas d'autres faits saillants à signaler. Il fallait attendre qu'il s'en produise. Elle ouvrit le ***Robinson Crusoé*** et le parcourut sans le lire, car à vrai dire elle le connaissait par cœur. Le passage où il décrit sa nuit en haut d'un arbre afin d'être à l'abri des bêtes féroces retint son attention.

Micky se demanda si Robinson avait souvent dormi dans un arbre et si, sur l'île des « Chats Sauvages », il y en aurait un permettant une installation analogue. Puis elle revint au passage parlant de la marque du pied dans le sable et songea à des tas de choses qu'elle aurait pu dire à Vendredi…

Un autre chapitre lui remit en tête le capitaine Flint :

« Tout en travaillant, je me divertissais en faisant des discours à mon perroquet et en lui apprenant à parler. Il put bientôt dire son propre nom : Poll… Ce fut le premier mot que j'entendis prononcer sur cette île par un autre que moi-même. »

Bien sûr, si elle avait possédé un perroquet, son île aurait réuni toutes les perfections ! Elle se remémora le perroquet vert perché sur le bord de la péniche et le capitaine Flint qui ne serait mis en garde contre les cambrioleurs qu'après la fin de la guerre contre les Amazones.

— Tant pis pour le vieux pirate ! dit-elle tout haut en fermant son livre.

Puis elle alla de nouveau au poste d'observation. Le lac était sillonné de bateaux de toutes sortes. Sur la petite île en face on distinguait très bien les cormorans, mais, malgré ces distractions, le temps passait bien lentement. Même de préparer deux œufs à la coque pour son dîner et de les manger avec beaucoup de brioche et de confiture ne sembla pas prendre autant de temps que d'habitude. Laver la vaisselle, retourner au poste d'observation, se demander ce que pouvaient bien faire à ce moment les Hirondelles, ne faisait pas venir le crépuscule et la journée se traînait pour le matelot

autant que pour le capitaine, le second et le mousse qui faisaient le guet là-bas près des îles de Rio.

Enfin le soleil passa derrière les collines, le dernier vapeur, celui qui indiquait l'heure du coucher de Roger, traversa le lac. Le dernier pêcheur indigène rentra sur le continent et Micky devint le gardien de phare isolé sur son récif.

Elle alluma la grosse lanterne, la hissa sur l'arbre et la fixa solidement. Cela éclairait magnifiquement et Micky eut envie de prendre un bain pour se rendre compte de l'effet vu du lac. Mais à la réflexion ce n'était pas une chose à faire pour un gardien de phare… si elle était emportée par une grosse lame… que deviendrait la lanterne sans surveillance ? Elle s'éteindrait faute d'huile et les navires viendraient se briser sur les rochers.

Avant la nuit complète Micky accrocha une des lanternes sur l'arbre fourchu. Comme cela elle n'aurait qu'à l'ouvrir et à allumer, sans tâtonner dans l'obscurité pour trouver le clou.

« Peut-être ont-ils capturé *l'Amazone* juste à cet instant ! » pensait-elle. Deux fois elle monta au poste d'observation pour vérifier le phare, bien que la lumière soit visible à travers les arbres. À la fin il fallut bien se rendre à l'évidence, il n'y avait absolument plus rien à faire que d'attendre patiemment et d'écouter le ululement du hibou résonner dans la nuit. Micky mit du bois dans le feu, le disposa comme Suzanne l'avait appris des charbonniers et le couvrit avec des mottes de terre. Alors il fit tellement sombre qu'elle le ranima de nouveau. Pourquoi faire des économies de combustible ? La pile de fagots rapportée de la forêt n'était pas près d'être usée. Elle alluma l'autre lanterne et essaya de lire, mais les flammes du foyer faisaient des

ombres dansantes qui lui brouillaient les lettres. D'ailleurs, il fallait ménager la bougie qui était courte et serait utile plus tard. Micky la souffla… Se coucherait-elle ? Mais, dans son sommeil, elle risquerait de ne pas entendre le cri de ralliement. Alors elle alla chercher ses couvertures, se roula dans l'une, fit une pèlerine et un capuchon avec l'autre, s'assit près du feu, la lanterne et la lampe électrique posées à côté d'elle… Avait-elle des allumettes ? Oui, dans sa poche, elle les sentait à travers la couverture… Ce fut la dernière chose dont elle eut conscience…



Micky se réveilla en sursaut. Le vent soufflait sur sa figure et on entendait un Hou-ou-ou-ou ! Hou-ou-ou-ou ! dans la nuit. Elle se releva brusquement. Où était-elle ?… Le feu rougeoyait, réduit à quelques braises, une lumière se devinait derrière les arbres… Le phare !… Combien de temps avait passé depuis qu'elle avait entendu le hibou ? Était-ce avant de s'endormir ? ou à l'instant ? ou dans un rêve ?…

Elle voulut se lever, ne se souvenant plus qu'elle était enroulée comme une momie dans ses couvertures. C'était le cri du hibou qui l'avait réveillée. Jean, Suzanne et Roger étaient là dans la nuit, avec leurs deux bateaux, se demandant pourquoi les feux n'étaient pas allumés. Elle se débarrassa hâtivement de ses entraves, se mit debout et écouta… Rien… Puis sur le lac elle perçut le grincement du gui passant d'un bord à l'autre.

Tâtonnant par terre, elle saisit la lampe de poche, la lanterne et courut vers le havre, butant sur les souches et les pierres. Quelle bonne idée maman avait eue de donner ces lampes pour la fête de Cricri ! C'était difficile de trouver son

chemin même avec la petite lumière. Heureusement qu'elle avait coupé les branches dans l'après-midi.

Micky repéra l'arbre fourchu sans difficulté et sortit les allumettes de sa poche. Le vent souffla la première, la seconde s'éteignit comme elle levait la main vers la lanterne, la troisième alluma la bougie. Ce fut plus facile pour l'autre lanterne, et elle l'accrocha sur la croix blanche.

Bon ! Jean et Suzanne verraient les feux maintenant, mais avaient-ils attendu longtemps ? Le matelot Micky s'était endormi à son poste, juste au moment où il aurait dû faire bonne garde. L'équipage avait-il essayé d'entrer dans la passe malgré l'obscurité et le navire ne s'était-il pas échoué sur les récifs ?

Brusquement, un gros hibou aveuglé par les lumières vola sur la tête de Micky. Hou-ou-ou-ou ! Hou-ou-ou-ou !… Il repartit dans la nuit.

Alors… tout à l'heure ce n'était pas le cri des Hirondelles qui l'avait réveillée !… Toute cette émotion était inutile, le navire était encore loin. Et pourtant ce grincement sur le lac ?…

Au même instant, devant elle, dans l'obscurité, hors du port, elle entendit distinctement le bruit de la voile amenée dans le bateau, puis le grincement de la rame servant de godille.

Elle allait crier, héler les Hirondelles, mais s'arrêta net ! Une voix qui n'était celle ni de Jean, ni de Suzanne, ni de Roger, disait :

— Fameuse idée qu'ils ont eue de mettre des feux de direction !

Micky allait se précipiter pour éteindre les lanternes, mais il était trop tard, le bateau abordait à quelques mètres.

Micky s'accroupit derrière un rocher. Pourquoi s'était-elle endormie ? Ce cri de hibou c'était celui d'un oiseau et non pas le signal convenu ! Elle avait guidé les Amazones dans le port au lieu de remplir sa mission, et les trois autres allaient revenir, trouver leur île occupée par l'ennemi ! Jamais ils ne lui pardonneraient !

Marion sautait sur la plage.

— Ce qui m'épate, disait-elle, c'est qu'ils aient pu rentrer avant nous. Je suis sûre de les avoir entendu remonter la rivière. Ils ont ramé comme des démons ! Comment sont-ils revenus ? Allons, Margot, au trot ! Allume !

— Les allumettes sont humides, elles ne prennent pas !

Mais un instant après il y eut une flamme dans le bateau et Margot sauta à terre à son tour, une lanterne à la main.

— Ils ne sont pas là, dit-elle, c'est curieux.

— Ils ont allumé les feux, puis sont repartis vers le camp, pour faire semblant d'être rentrés depuis longtemps. Allons, donne la lanterne.

Les Amazones passèrent à côté de Micky qui se fit toute petite, tremblant d'être découverte. Elles s'éloignèrent le long du sentier.

— Attends-moi, disait Margot, je ne vois rien.

Leurs pas s'estompèrent, tout retomba dans le silence, on n'entendait que le vent bruissant dans les arbres.

Que faire ? se demandait Micky. C'était bien la défaite, l'horrible défaite. Les Hirondelles n'avaient pas capturé ***l'Amazone*** et, au contraire, les pirates prenaient possession du camp. Et c'était sa faute à elle, Micky ! Si les feux n'avaient pas été allumés, jamais les Amazones n'auraient pu entrer dans la passe avant l'aube, à l'heure où les Hirondelles auraient été de retour et prêts à la lutte.

Micky entendit les Amazones :

— Holà les Hirondelles ! Ohé, capitaine Jean ! criaient-elles.

Après tout *l'Amazone* était là, tout près, sans garde aucune ! Elle pouvait la capturer !

Micky se précipita sur la plage, sauta dans le canot, le poussa à flot, s'accrocha aux rochers pour avancer dans la passe, puis alluma sa lampe de poche et trouva les avirons. Debout à l'arrière de *l'Amazone*, elle rama en fixant du regard les deux feux qu'elle venait d'allumer, se souvenant qu'ils devaient rester juste en ligne l'un au-dessus de l'autre.

Elle garda sa direction, bien que gênée par la caisse de la dérive et par la voile. Le bateau ne heurta pas les rochers et sortait à peine de la passe quand une des lanternes s'éteignit.

« Heureusement que je ne suis pas restée plus longtemps à lire, pensa-t-elle, la bougie a tenu juste le temps nécessaire ! » Elle savait que le vent rabattait l'embarcation sur l'île, elle tourna donc le bateau sur lui-même et, s'asseyant sur le banc, une jambe de-ci, une jambe de-là, de chaque côté de la caisse de dérive, rama en ayant soin de garder toujours le vent sur sa joue. Le feu de position disparut, puis reparut, un point lumineux se déplaça à travers les branches :

les Amazones revenaient au havre. Micky s'appuya sur les rames, se laissant emporter par le vent, et aperçut une autre lumière plus élevée. Cette fois c'était le phare. Le vent emportait le canot le long de l'île, vers le large. Micky amena *l'Amazone* cap à l'Est et se mit à ramer posément, mais elle comprit qu'elle serait vite fatiguée. Que faire ? Jeter l'ancre dans un endroit abrité ! Elle rentra les rames, sortit sa lampe de poche et rampa jusqu'à l'avant. Oui, il y avait une ancre. Elle se rappela avoir entendu Jean dire à Suzanne qu'on ne devait jamais lâcher l'ancre avant de s'être assuré qu'elle était solidement fixée au bateau. Elle baissa sa lampe, éclairant la corde roulée dans le fond. Tout allait bien, elle était attachée à un anneau dans la coque. Micky dégagea l'ancre afin de pouvoir la prendre facilement, puis revint à son banc, se mit à ramer vers la côte Ouest du lac. La nuit était complètement noire, seul le phare envoyait sa lueur du haut de l'île ; Micky tenait à s'en éloigner, car à l'aube les Amazones seraient capables d'essayer de la rejoindre à la nage !

Après avoir navigué ainsi un moment, elle entendit le clapotement de l'eau sur des rochers tout près. Attention ! il serait impossible d'aborder dans l'obscurité. Vite, Micky rentra les rames, alla vers l'avant et laissa descendre l'ancre, lâchant la corde une main après l'autre. Elle était encore en eau profonde. C'était bien long ! Puis le poids au bout de son bras s'allégea ; l'ancre était au fond ! *L'Amazone* dériva de quelques mètres, tira sur la corde avec une secousse et s'immobilisa…

« Il n'arrivera plus rien jusqu'à demain matin, pensa Micky. Jean ne peut rentrer sans feux de direction. J'ai capturé *l'Amazone,* et *l'Hirondelle* sera bateau amiral. Me voici bien tranquille. »

Elle se trompait ; on ne peut jamais affirmer que rien n'arrivera plus.

Le bateau bien ancré, Micky tâcha de mettre un peu d'ordre à bord. Ce n'était pas aisé même avec une lampe de poche. Elle plia la voile tant bien que mal, dénicha une couverture et se roula dedans car il ne faisait pas chaud sur l'eau maintenant qu'elle avait cessé de ramer. Elle découvrit aussi une grosse plaque de chocolat et se mit en devoir de la manger. « Sur un bateau capturé tout est de bonne prise », se dit-elle pour calmer ses scrupules. Puis, s'installant au fond du bateau, abritée du vent, elle se demanda si l'aube serait longue encore à paraître. Soudain, elle tressaillit… Quel était ce bruit ?… Son cœur se mit à battre… Elle reconnut le ploc-ploc des rames d'un bateau indigène et le flac-flac de l'avant fendant l'eau. Le bruit s'approchait, on ramait vite, elle entendait si nettement qu'elle croyait presque apercevoir la barque malgré l'obscurité. Le matelot Micky retint son souffle.

Ce n'étaient ni les Hirondelles ni les Amazones, c'étaient des indigènes, et que faisaient-ils au milieu de la nuit, à l'heure où tous les honnêtes gens (pirates et explorateurs exceptés) dorment tranquilles ?…

— Nous ne devons pas être bien loin, dit une rude voix d'homme.

— Mais non pas encore ! Regarde la lanterne des gosses là-bas sur l'île. Nous sommes encore à cent mètres au moins.

— J'entends quelque chose… doucement, nous sommes tout près…

Un choc et un craquement…

— Idiot ! crétin ! j'te l'avais bien dit ! Tu as esquinté le bachot !

— Eh ben ! sors et aborde, au lieu de brailler !…

— Découvre la lanterne, on n'y voit goutte.

Un bruit de barbotage, puis le raclement d'un bateau tiré sur des galets… l'éclair d'une lanterne de bicyclette.

— Pas de mal ! Un peu de peinture enlevée ; une veine qu'on n'ait rien défoncé !

— Aide-moi à sortir la caisse alors. Personne ne viendra la chercher ici.

— Sûr que si, avec ta sacrée lampe que tu agites. Nous ferions bien mieux d'emporter le ballot !

— On ne peut tout de même pas le charger sur une moto, imbécile ! Faut aller chercher un tacot pour l'emporter.

— T'aurais mieux fait d'apporter une cisaille pour forcer la serrure.

— Est-ce que je pouvais prévoir qu'y gardait ses gros sous dans un truc pareil ?

— Un beau coup qu'on a fait là !

— Beau ou non, c'est fait, s'pas ? Et d'après le poids y'a quéqu' chose là-dedans qui vaut la peine ! L'aurait pas si bien bouclé si ça valait rien ! Aide-moi donc, flemmard !

Des bruits de pas et de cailloux qui roulent… des jurons, puis le son de pierres jetées sur du bois et du métal.

— Nous reviendrons avec nos lignes, reprirent les voix, et nous rapporterons une friture qui vaudra le dérangement !

Personne ne la dénichera en attendant, même si on la cherche.

— T'as fini d'rouspéter tout le temps ? Fameuse idée qu'j'ai eue de t'amener !

— Tu m'embêtes !

— Allez ! pousse dessus maintenant, embarque ! T'es sûr qu'elle prend pas l'eau ?

— Si on coule ce sera d'ta faute !

— Grouille-toi ! Démarrons avant que les gens s'agitent !

Le bruit de rames reprit et s'estompa peu à peu dans la nuit.

— Ce sont des indigènes qui me paraissent hostiles, pensa Micky.

Elle écouta… Plus rien… Ses yeux se fermèrent malgré elle. Elle essaya de maintenir ses paupières ouvertes avec ses doigts…

— Je vais dormir encore… pensa-t-elle… Je sens que je vais dormir !…

Elle avait raison…

LES HIRONDELLES DANS LA NUIT

Il faisait de plus en plus sombre tandis que *l'Hirondelle* remontait la rivière Amazone.

Suzanne tenait les avirons, Jean était à la barre et le mousse, comme toujours, à son poste de vigie à l'avant. Les roseaux formaient de véritables murs sombres le long de chaque rive. Parfois une éclaircie montrait un pré avec des arbres se profilant en silhouette sur le ciel, puis les plantes aquatiques bouchaient de nouveau la vue. Après un coude, la rivière s'élargit, formant une espèce de bassin bordé aussi de joncs et de roseaux.

— Voici ce qu'elles appellent la lagune, dit Jean. Une bonne place pour dissimuler leur navire. Si seulement il ne faisait pas si sombre !

Il donna un coup de barre si brusque que *l'Hirondelle* vira avec une secousse.

— Y'a pas moyen de ramer ! protesta Suzanne.

— Je veux suivre le bord tout autour de ce bassin, *l'Amazone* peut être dans les roseaux.

— Quelque chose tire ma rame, dit Suzanne, j'peux plus la lever.

Le bateau stoppa. Jean se pencha le long du bord.

— Les nénuphars, dit-il, il fait bien noir !

— Ça tire ma rame comme des pieuvres.

— Ce sont peut-être des pieuvres, dit Roger, d'une voix angoissée. Micky m'a lu une histoire où ces bêtes-là envoient hors de l'eau d'énormes tentacules et attrapent les marins dans leurs bateaux.

Devant l'effroi du mousse le capitaine reprit son autorité :

— Tu dis des bêtises, Roger, ce sont des fleurs d'eau. Il n'y a pas de pieuvres par ici.

Il se baissa et cueillit un nénuphar, non sans peine.

— Tiens, Suzanne, passe-lui ça qu'il se rende compte par lui-même. Seulement les tiges sont longues et visqueuses. N'enfoncez pas tant les rames, lieutenant.

— Mais oui ! ce sont des fleurs, dit Roger en tâtant le nénuphar. D'ailleurs j'aurais pas peur même si c'était des pieuvres !

Suzanne peinait sur les rames qui s'accrochaient dans l'enchevêtrement des herbes. La palette des avirons poussait les larges feuilles plates puis se prenait dans leurs tiges comme dans des cordes. Une rame partit dans l'eau, Suzanne la retrouva en tâtonnant. ***L'Hirondelle*** avançait un peu, puis reculait d'autant.

— C'est assommant, ces nénuphars ! grogna Roger.

— Donne-moi les rames ! dit Jean à Suzanne.

Le second prit le gouvernail et le capitaine s'escrima à son tour. Il essaya de poser les rames en surface, sans les enfoncer, puis d'attendre pour les relever que le bateau ait avancé, les dégageant dans son mouvement. Au bout de

quelques minutes, ***l'Hirondelle*** se trouva de nouveau en eau claire.

— La barre est accrochée ; je ne peux plus gouverner.

— Il y a un nénuphar entre le gouvernail et le bateau. Attends.

Jean enleva sa veste, remonta sa manche et plongea le bras dans l'eau. C'était tout un paquet de tiges de nénuphars qui bloquaient la barre. Après les avoir arrachées, la direction fut dégagée et le capitaine reprit les rames.

— N'allez pas trop près des roseaux, lieutenant, restez à une petite distance tout en gardant la rive à vue.

Mais la lutte avec les herbes avait perdu beaucoup de temps et la nuit était complète.

— Dis donc, fit Suzanne, il fait trop noir pour trouver ***l'Amazone*** maintenant. Nous ferions mieux d'y renoncer.

— Si nous attendions le jour, nous serions sûrs de la dénicher.

— Et Micky ? On ne peut pas l'abandonner comme ça, sans compter que ***l'Amazone*** n'est peut-être pas ici du tout.

– Elle ne peut-être que sur la rivière, mais je ne pensais plus du tout à Micky ! C'est vrai, il faut rentrer.

Il vira de bord et continua de ramer.

— Je ne peux plus gouverner, je ne vois plus rien, dit Suzanne.

Jean lutta de nouveau avec ses rames.

— Encore des nénuphars !

Il se dégagea, mais l'Hirondelle alla heurter les roseaux et s'y enfonça.

— Fais donc attention, Roger !

— Faire attention à quoi ? Quand on voit les choses il est trop tard, on est déjà dessus !

Ils mirent longtemps à sortir du bassin. Deux fois ils manquèrent l'issue, craignant de s'approcher près des roseaux. À la fin ils décidèrent d'allumer leurs lampes électriques. Tant pis si on les voyait. Comme Roger ne pouvait attraper la sienne, il prit celle de Jean. Mais, même avec le secours de la lumière, la tâche était malaisée. La lueur de la lampe montrait les roseaux et un trou noir de chaque côté qui devenait encore des roseaux à mesure que la lumière se déplaçait. Enfin ils arrivèrent à un point où la lampe montra un paquet de roseaux divisés par un espace obscur.

— C'est la sortie, sûrement, dit Jean.

Il rama dans cette direction et sentit le bateau pris par le courant. La rivière enfin ! Jean laissa le canot dériver, ne se servant des rames que pour diriger.

— N'agite pas ta lampe en l'air, Suzanne, éteignez l'un et l'autre, inutile d'attirer l'attention des indigènes.

Deux fois, *l'Hirondelle* donna du nez dans les roseaux à un coude de la rivière, mais l'équipage la dégagea sans trop de difficultés.

Enfin les fenêtres éclairées de la grande maison furent visibles.

— Nous sommes près du hangar maintenant, dit Jean. Il faut s'assurer que *l'Amazone* n'y est pas.

— Nous y sommes !

Les lampes montrèrent l'intérieur du hangar tel qu'ils l'avaient laissé auparavant. Une chauve-souris leur vola presque dans la figure. La place de ***l'Amazone*** était toujours vide.

— Elle est sûrement cachée le long de la rivière.

Les lumières de la grande maison s'éteignirent une à une.

— Éteignez vos feux, lieutenant, dit le capitaine, on peut nous voir à présent.

Il ramena ***l'Hirondelle*** dans la rivière et la laissa dériver. L'équipage ne disait mot. Le plan avait échoué, chacun ruminait sa déception.

Au bout d'un moment les Hirondelles sentirent le vent sur leur figure.

— Nous avons gagné la haute mer, dit le capitaine. Allumez, lieutenant, tâchez de voir quelque chose.

Pas le moindre roseau d'aucun côté, l'eau de toutes parts, ridée par la brise.

— Ohé ! cria Roger, j'aperçois des lumières dans le lointain.

— C'est Rio, s'écria Jean. Nous sommes hors de la rivière ! Je vais hisser la voile. Éclairez-moi pendant que je prends un ris. Papa dit toujours : « N'hésitez pas à prendre un ris quand vous êtes dans l'obscurité sur un petit bateau. »

Le travail n'était pas facile, même éclairé par un lieutenant plein de bonne volonté. Mais Jean finit par réussir. Il

amena *l'Hirondelle* cap au vent, tira sur la drisse tandis que Suzanne prenait en main la barre.

— Attache l'écoute à tribord, commanda Jean. Veille à bien avoir le vent dans la voile. Il faut être sûr que nous avons doublé le cap et que nous évitons les rochers.

Malgré le ris, le petit canot filait à toute allure. L'eau écumait le long du bordage.

— Nous avons le cap à l'Est, dit Jean tout à coup.

— Comment le sais-tu ?

— Regarde !

Le ciel était découvert au-dessus de leurs têtes et on voyait briller les étoiles.

— Regarde, dit Jean, là, voilà le Grand Chariot. Voilà son timon ; si tu continues la ligne du timon, tu arrives au Petit Chariot, et tu vois l'étoile polaire. Elle est à notre gauche, donc nous nous dirigeons vers l'Est, et les lumières de Rio sont au Sud puisque nous les voyons à droite.

— Pourquoi les indigènes appellent-ils le Grand Chariot, la Grande Ourse ?

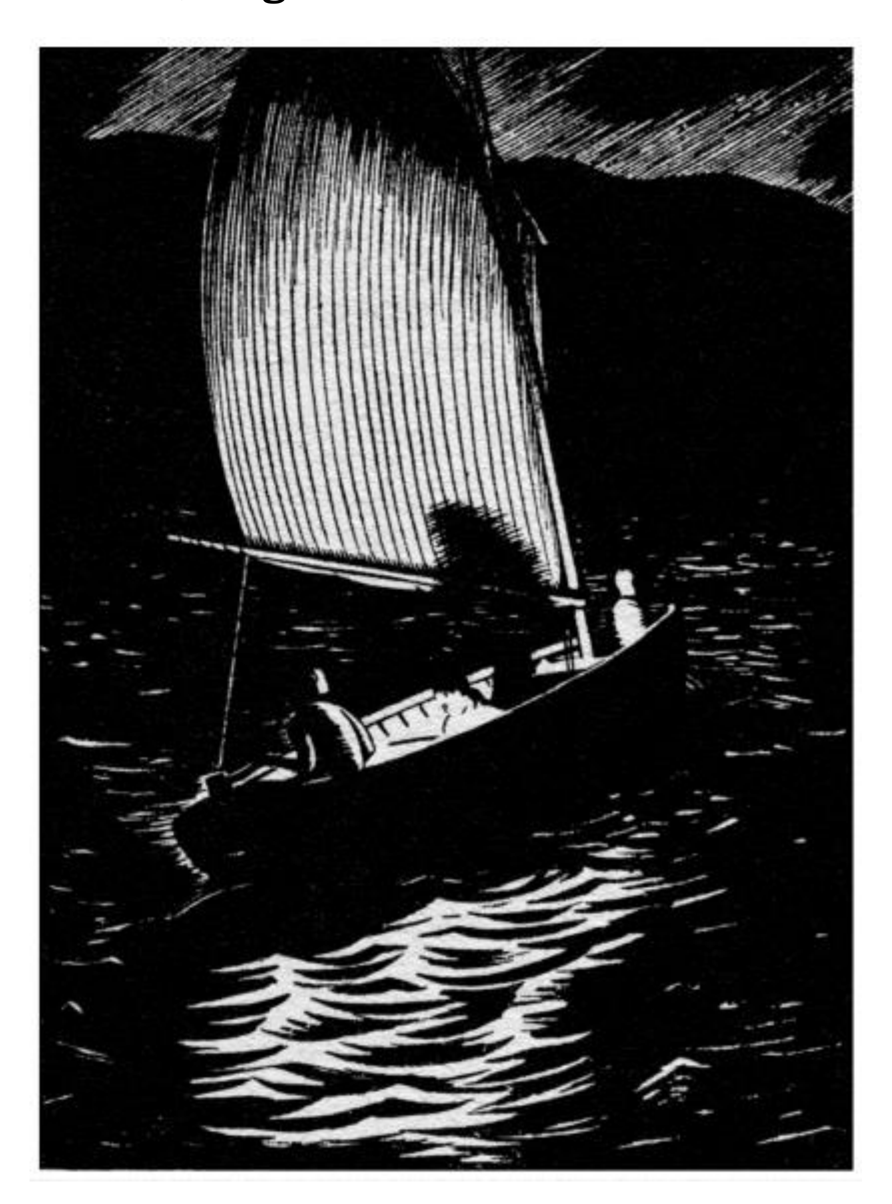
— Je ne sais pas, ça ne ressemble pas du tout à un ours, mais plutôt à une girafe, et ça dessine très bien un chariot.

— Nous pourrions serrer le vent.

— Non, garde vent arrière, pour le moment. Je veux être sûr que nous avons laissé les rochers de la pointe derrière nous, je vais prendre la boussole et la carte.

Le moral était très remonté à bord de *l'Hirondelle* maintenant que le navire avait gagné la pleine mer et qu'il n'était plus question de lutter dans l'obscurité avec les herbes et les nénuphars. Rien ne vaut le large pour réjouir le cœur du marin.

— As-tu froid, Roger ? demanda Suzanne.



— Oui, un peu.

— Assois-toi dans le fond et roule-toi dans cette couverture, reprit-elle en se baissant pour en prendre une sous ses pieds.

Jean aussi s'accroupit dans le fond du bateau et, à l'aide de sa lampe de poche, trouva la carte, la déplia, posa sa boussole sur le banc. Mais comme le bateau oscillait forcément et que le banc n'était pas très droit, l'aiguille dansait de droite et de gauche. Jean prit la boussole en main, s'efforçant de la maintenir aussi droite que possible.

— Nous avons le cap exactement à l'Est, dit-il. Bon, maintenant serre le vent… encore, voyons, Est, Sud-Est… encore un peu, lieutenant, Sud-Sud-Est…

— Je ne peux pas plus.

— Bon, ça va… Sud-Est ou presque. (Il regarda la carte). Nous allons amener le bateau à ce point environ, et la prochaine bordée nous amènera Sud-Ouest. Ce qui m'ennuie c'est que nous ne savons pas de quelle longueur nous pouvons tirer les bordées. Il faudra louvoyer court en tâchant de garder la même distance chaque fois afin de ne pas approcher trop près de la rive. En observant les lumières de Rio, nous saurons à quel moment nous serons proches des îles. Je vais compter cent et nous virerons de bord. Je compterai encore cent pour la prochaine bordée.

— Les lumières de Rio s'éteignent, dit Suzanne.

En effet, un par un les feux clignotants sur la colline au-dessus de la baie de Rio disparaissaient et bientôt il n'y eut plus que la nuit noire de tous côtés.

— Il doit être bien tard, dit Suzanne.

Les nuages dissimulèrent les étoiles, l'obscurité fut encore plus complète. Suzanne naviguait au plus près, maintenant son bateau et poussant légèrement le gouvernail dès qu'elle sentait le vent sur sa joue gauche.

— Quatre-vingt-douze… quatre-vingt-treize… quatre-vingt-quatorze… quatre-vingt-quinze… quatre-vingt-seize… quatre-vingt-dix-sept… quatre-vingt-dix-huit… quatre-vingt-dix-neuf… cent. Pare à virer !

Suzanne fit barre toute, il y eut un instant de silence, puis le bruit d'eau reprit sous la quille.

— Prends le gouvernail, Jean, je voudrais sortir du chocolat pour Roger.

Jean prit la barre, comptant toujours lentement et régulièrement. Il avait la boussole sur ses genoux et de temps en temps allumait sa lampe pour la regarder, mais cela ne lui était pas d'un grand secours. Tout ce qu'il pouvait faire était de naviguer pour le mieux, et de garder la même longueur de bordée, mais si le vent changeait un tant soit peu… où *l'Hirondelle* irait-elle ?

Le second trouva le gâteau et le chocolat. Le capitaine en prit aussi sa part. Le mousse, bien au chaud sous ses doubles vêtements et sa couverture, était dans la joie.

— Ce que Micky aurait aimé ça ! dit-il.

— Aimé quoi ?

— Naviguer dans le noir !

Suzanne ne répondit pas, elle pensait avec inquiétude à sa sœur abandonnée seule dans l'île en pleine nuit.

Jean ne dit rien. D'abord il était occupé à compter. Puis la lampe de Suzanne, éclairant le fond du bateau où elle coupait du gâteau et partageait le chocolat, faisait paraître la nuit encore plus épaisse tout autour de l'embarcation. Cela valait mieux que d'être arrêté dans la rivière, évidemment,

mais le capitaine savait fort bien qu'il était incapable de discerner à quelle distance de la côte il se trouvait. Il était capitaine de ***l'Hirondelle*** et ne devait pas perdre son navire. Papa lui avait fait confiance, ne le considérant pas comme stupide, mais n'était-il pas stupide d'avoir entrepris cette navigation en pleine nuit ? Plus de lumière à Rio pour l'aider, aucune indication, si petite soit-elle, pour le guider !... Il continua de louvoyer, se demandant ce qu'il ferait lorsqu'on arriverait à proximité des îles. D'autre part, il ne tenait pas à faire part de ses préoccupations à son équipage. Il ne répondit donc pas à Roger, comptant toujours, peut-être d'une voix un peu plus forte.

En avant, en arrière, ***l'Hirondelle*** louvoyait dans la nuit... Les îles ne pouvaient plus être bien loin !

Brusquement Jean cessa de compter.

— Écoute !... dit-il, des arbres !... J'entends le vent dans des arbres... Qu'est-ce que c'est que ça ?...

Il promena sa lampe en dehors du bordage et éclaira de l'écume contre un rocher. Le bruissement du vent dans les branches se rapprochait en avant.

— Amène ! Vite ! cria Jean. Descends la voile. Attrape la flèche quand elle descendra.

Suzanne manœuvra très rapidement. Elle avait compris à l'expression angoissée de Jean qu'il n'y avait pas de temps à perdre. La voile était en bas un instant après. Le second la ramassa du mieux qu'il put. Puis il éclaira en avant.

— Il y a quelque chose tout près.

L'Hirondelle avançait en eau calme. Jean sortit les rames.

— Attention, dit Suzanne, nous y voici, tire à gauche… encore… c'est un débarcadère.

L'Hirondelle se heurta à du bois.

— Quoi que ce soit, accroche-toi, cria Jean, et éclaire-moi, je vais à terre.

Suzanne leva sa lampe, Jean sauta sur le débarcadère.

— Ça va !

Il amarra solidement son bateau.

— C'est une veine que nous n'ayons pas heurté le rocher, continua-t-il. Je me demande sur quelle île je suis.

Il fit quelques pas et sa lumière lui montra une affiche : « Propriété privée, défense d'aborder. »

— Qu'allons-nous faire ? demanda Suzanne.

— Rester ici. Les indigènes dorment tous. Nous repartirons dès qu'il y aura un peu de jour et ça ne peut tarder. Il faudrait être stupide pour essayer de passer entre les îles en pleine nuit.

— Et Micky ? demanda Suzanne.

— Elle ne risque rien, elle a une tente. Elle est très bien, nous aussi.

Le danger passé, le capitaine se sentait tout joyeux. Il n'était pas sans remords, mais *l'Hirondelle* était là, bien amarrée, l'équipage sain et sauf ! Quant à l'endroit où ils se trouvaient, cela n'avait aucune importance, on le verrait bien demain à l'aube !



— Roger, dit Suzanne, tâche de dormir.

Pas de réponse. Jean enjamba de nouveau le bordage.

— Ne le réveille pas, reprit Suzanne. Veux-tu une couverture ? Nous en avons encore deux.

— Je tiens à veiller, dit Jean, en s'installant confortablement dans le fond du bateau. Tu peux dormir.

— Dis donc, Jean ? murmura Suzanne un instant après.

Pas de réponse… Quelques minutes plus tard elle dormait aussi.



Le vent chassa les nuages et les étoiles brillèrent de nouveau.

Le bleu sombre du ciel pâlit peu à peu au-dessus des collines. Les îles de la baie de Rio devinrent des masses sombres sur un fond allant en s'éclaircissant. L'eau changea de couleur aussi ; après avoir été aussi noire que le ciel et les collines, elle devint progressivement grise comme un plat d'étain.



Jean s'éveilla en sursaut, un peu honteux de s'être laissé aller au sommeil. Heureusement qu'il était le premier à ouvrir les yeux ! Le soleil n'était pas encore levé, mais il faisait assez clair pour naviguer. Où se trouvaient *l'Hirondelle* et son équipage ? Dans la demi-clarté, Jean reconnut une des petites îles au Nord de la baie de Rio. Il essaya de hisser la voile et de démarrer sans déranger les dormeurs mais, dès qu'il remua, l'équipage s'agita à son tour.

Suzanne s'éveilla comme on s'éveille quand on a la responsabilité de nourrir une famille.

— Il fait presque jour, dit-elle, nous aurions pu partir depuis longtemps !

— Aide-moi, dit le capitaine, je vais mettre à la voile. Il fait un temps magnifique et le vent n'a pas changé.

Roger s'assit en bâillant, jeta un regard autour de lui, puis se recoucha au fond du canot et se rendormit.

Le capitaine et le second hissèrent la voile et larguèrent le ris qu'ils avaient eu tant de peine à prendre dans l'obscurité.

Suzanne regarda la pancarte : « Défense d'aborder ».

— Nous ne sommes pas descendus à terre, dit-elle, en manière d'excuse.

Ils louvoyèrent entre les îles. Tout était désert, pas une âme en vue, les volets étaient rabattus sur les fenêtres, les yachts amarrés, les bateaux à rames tirés sur la berge. Pas un indigène dehors à cette heure matinale.

— Le soleil n'est pas encore près de se lever, dit Jean en regardant la ligne pâle sur laquelle se profilaient les collines à l'Est.

Une première bordée les mena au large ; à la seconde, ***l'Hirondelle*** arriva à l'ouverture de la baie de l'Épine. La ferme était visible au fond, toute blanche entre les ifs et le grand houx ; maman, Cricri et nurse dormaient derrière les volets clos. Jean regarda Suzanne et Suzanne regarda Jean mais ils ne dirent mot, car aucun des deux n'avait la cons-

cience tranquille. Heureusement qu'on aurait bientôt regagné l'île des Chats Sauvages et le camp.

— Pourvu que Micky ait eu l'idée de dormir, dit enfin Suzanne.

— Je parie que non, elle n'en avait pas l'intention en tout cas.

Le pic de Darien s'éloignait derrière eux, ***l'Hirondelle*** arriva en vue de la péniche amarrée à sa bouée, mais ceci rappela à Jean ses démêlés avec le capitaine Flint et il tourna la tête.

Bientôt l'île fut en vue.

— Micky est réveillée, dit Suzanne, regarde, elle a allumé un grand feu.

Une longue colonne de fumée montait vers le ciel.

— Tiens, un bateau ! fit Jean. Mais c'est ***l'Amazone***, ma parole !

— Où ça ?

— Là, à bâbord, contre l'île des Cormorans. Nous arriverons dessus à la prochaine bordée.

— C'est bien ***l'Amazone***, dit Suzanne. Mais personne à bord. Elle aura lâché ses amarres et dérivé…

— Pas du tout, elle est à l'ancre, dit Jean regardant attentivement. Qui sait si les Amazones ne sont pas endormies dans le fond ? Bravo ! nous allons la capturer tout de même. Nous allons tirer sur l'ancre sans que les pirates s'en aperçoivent et l'emmener en remorque. Quand les pirates se réveilleront, elles seront prisonnières.

— Je crois qu'il n'y a personne à bord.

— T'es bête, le bateau n'est pas venu s'ancrer tout seul.

— Enfin, on va voir.

Jean garda sa direction. Cette bordée allait l'amener juste en ligne avec *l'Amazone*, il n'aurait plus qu'à ramer doucement et arriverait assez près pour lever l'ancre sans bruit. Puis il réfléchit qu'il vaudrait mieux naviguer de façon à passer en arrière, afin de jeter un coup d'œil dans le canot avant de tenter la manœuvre. Et si les Amazones leur tendaient un piège ? Elles faisaient peut-être semblant de dormir ?…

— Je suis sûre qu'il n'y a personne ! dit Suzanne comme ils approchaient.

Juste à ce moment, une main se posa sur le bordage et la tête ébouriffée de Micky se montra.

Le matelot breveté avait préparé un beau discours, quelque chose où il serait question de « rapport… » « bonne prise… » « ennemis… », mais tous les mots sortirent de sa tête au moment psychologique…

— Je l'ai ! dit-elle seulement.



LE DRAPEAU BLANC

Le capitaine Jean poussa un cri de joie si violent qu'il réveilla le mousse.

— Oh ! Micky, comment as-tu fait ? C'est épatant !

— Bravo, Micky ! ajouta Suzanne.

Quant à Roger, il s'assit, regarda par-dessus le bordage, dit : « Tiens, Micky », se recoucha et se rendormit.

Jean vira de bord, amena ***l'Hirondelle*** sous le vent, le long de ***l'Amazone*** que Suzanne agrippa de ses deux mains.

— Mais où sont les pirates ?

— Dans notre camp. Elles nous ont pris l'île. J'ai pas pu les en empêcher. Je dormais, il y avait un hibou, j'ai cru que c'était vous… J'ai allumé les feux de position et les Amazones sont entrées dans le havre. Alors, pendant qu'elles allaient vers notre camp, je suis partie avec leur bateau.

— Zut pour le camp ! s'écria Jean. Ça n'a aucune importance, il n'y a que la prise du navire qui compte. Et nous l'avons ! Et moi qui croyais que nous étions battus ! ***L'Hirondelle*** est vaisseau amiral ! Chic, chic, bravo, Micky !

Micky essaya de raconter son histoire, expliquant qu'elle avait réussi à sortir du port dans l'obscurité et cherché la rive opposée pour jeter l'ancre et attendre le jour. Au matin elle s'était aperçue qu'elle avait abordé à l'île des Cormorans. À tout ceci se mélangeait le hibou… le bruit de rames dans la nuit… les hommes qui se disputaient… le feu

de position qui s'était éteint… et cela s'embrouillait si bien que les autres n'y comprirent pas grand'chose.

— Le principal, reprit Jean, c'est que *l'Amazone* est prise. Nous allons mettre à la voile avec toute la flotte, aborder devant nos ennemis et leur reprendre l'île. Ou bien nous allons les sommer de se rendre et, si elles refusent, nous prendrons la mer pendant des jours et des jours, jusqu'à ce qu'elles meurent de faim. Il faudra bien qu'elles se soumettent… Tiens, qu'est-ce qu'elles font ?

Les Hirondelles regardèrent avec stupéfaction dans la direction de l'île. Roger, complètement réveillé, regardait aussi. Les Amazones hissaient une couverture à la place du phare. On les voyait tirant sur les cordes. L'étoffe était lourde et, malgré le vent très vif, n'arrivait pas à flotter mais ballottait en plis lourds contre le tronc.

— C'est une de nos couvertures, dit Suzanne.

— C'est un drapeau blanc, ajouta Micky, elles se rendent.

— Il n'est pas très blanc, bâilla Roger.

— Ça n'a pas d'importance, je suis sûre que c'est un drapeau blanc.

— Allons voir, décida le capitaine. Voyons, lieutenant, prenez-vous le commandement du navire captif ou est-ce moi ?

— Il vaut mieux que ce soit vous, commandant, à cause de la dérive.

— C'est vrai. Le mousse restera avec vous dans *l'Hirondelle*, le matelot reste dans *l'Amazone*. Attention,

Micky, je passe dans ton bateau. Tiens bien l'amarre de ***l'Hirondelle*** pendant que je hisse la voile ici.

— Oui, commandant.

Le second lâcha le bordage de ***l'Amazone***, et ***l'Hirondelle*** s'écarta de la longueur de son amarre.

— Où est le drapeau pirate ? demanda Jean.

— Il flottait à la tête du mât. Je l'ai amené dès qu'il a fait jour.

— Tu as très bien fait. Tant que ***l'Amazone*** est notre prise elle ne doit pas avoir son drapeau. Elle devrait porter notre pavillon mais nous n'en avons malheureusement pas deux.

La voile de ***l'Amazone*** était semblable à celle de ***l'Hirondelle***, et Jean n'eut pas de peine à la hisser. Il leva l'ancre.

— Allons, matelot, veux-tu prendre la barre et gouverner ***l'Amazone*** ? Elle est ta prise en somme. Ohé ! de ***l'Hirondelle***, êtes-vous parés ? Nous lâchons l'amarre.

— Parés ! Mousse, dépêche-toi d'aller à l'avant pour rouler la corde !

Roger complètement réveillé se précipita. Jean leva l'ancre.

— Paré, matelot ?

— Paré, commandant !

— Ne laisse pas aller l'écoute. Ça va comme ça.

L'Amazone commença à glisser sur l'eau mais elle dériva sous le vent.

— Je vais descendre la dérive, dit Jean, et le canot se redressera.

Aussitôt *l'Amazone* obéit au gouvernail et son sillage traça une ligne droite.

— Ça va, Micky ?

— Épatant ! Je veux dire : très bien, commandant !

Les yeux de Micky ne quittaient pas la voile, tant son émotion était grande de piloter *l'Amazone* pour la première fois. Elle était vraiment excusable de dire un mot pour un autre.

L'escadre navigua de concert vers l'île, *l'Hirondelle* tenant la tête.

— Dois-je entrer au havre ? cria le second. J'y serai à la prochaine bordée.

— Non ! Allons sous le poste d'observation et demandons-leur ce que signifie la couverture.

— Je vous dis que c'est un drapeau blanc, dit Micky sans détourner les yeux de la voile.

— Nous allons nous en assurer. Qui sait si les Amazones ne vont pas tenter une attaque brusquée quand nous aborderons ?

Là-haut, au poste d'observation, Marion et Margot regardaient approcher les explorateurs. Elles paraissaient fort agitées et sautaient sur place.

— Mais qu'est-ce qu'elles font donc ? dit Jean très intrigué.

— Le capitaine Marion danse de rage peut-être, dit Micky.

Mais elle ne jeta qu'un rapide regard en coin sur les pirates. Elle pilotait leur bateau et tenait à leur montrer qu'elle en était capable. Le sillage tracé dans le lac par ***l'Amazone*** devait être aussi rectiligne que sous la main exercée de Marion.

Suzanne, dans ***l'Hirondelle***, louvoya avant d'atteindre l'île. ***L'Amazone*** passa sous son arrière.

— L'eau est profonde sous le poste d'observation, dit Jean, et notre bateau est assez lancé pour y arriver à cette bordée. Nous perdrons le vent mais nous le retrouverons de l'autre côté, inutile de virer de bord.

— Bien, commandant.

Là-haut les Amazones faisaient des signaux frénétiques.

— Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! crièrent-elles.

Micky amena le canot juste à la pointe de l'île.

— Rendez-vous ! cria Jean.

— Mais oui ! Mais oui ! C'est entendu, mais dépêchez-vous donc !

— Vite ! Vite !

— Pas de traîtrise ? demanda Jean.

— Non ! Foi de pirate !

— Sur l'honneur ?

— Sur l'honneur, sur tout ce que vous voudrez, mais dépêchez-vous donc ! Ne perdez plus de temps et amenez le bateau au débarcadère.

— Nous allons au havre !

— Le débarcadère est plus près.

— Le bateau est notre prise et nous l'amènerons au havre.

L'Amazone, voile détendue, avait déjà doublé la pointe sous le poste d'observation, elle avait retrouvé le vent de l'autre côté et filait maintenant vers la côte Est du lac.

— Naviguez au plus près, matelot.

— Au plus près, commandant, répondit Micky en raccourcissant l'écoute, mais pourquoi les pirates sont-elles si pressées ?

— Sais pas. N'arrête pas l'élan, nous allons rattraper Suzanne pour entrer au havre. Elle y sera à sa prochaine bordée.

En effet, lorsque Micky doubla la pointe sud, *l'Hirondelle* était à l'entrée de la passe, voile amenée. Suzanne attendait, les avirons en main.

— Tout va bien, cria Jean. Tu peux entrer au port. Elles se sont rendues. Mais elles sont très pressées, je ne sais pas pourquoi ! Naviguons de concert.

Suzanne entra dans la passe et prit la godille.

— Laisse-moi ramer, dit Micky au capitaine, j'ai sorti le navire en pleine nuit hier au soir, je veux le ramener aujourd'hui.

— Vois-tu les balises, Micky ? Oui ? Eh bien ! nous avons vent arrière en plein, tu peux donc entrer au port à la voile, ce sera bien plus chic ! Garde les yeux sur les repères et ne t'occupe pas du reste.

— Je vais essayer.

Juste au moment où ***l'Amazone*** longeait les roches, Jean remonta la dérive et amena la voile. Le navire capturé aborda doucement juste à côté de ***l'Hirondelle***. La manœuvre avait été faite de main de maître !

Les Amazones attendaient sur la plage. Elles paraissaient pacifiques. Margot aida à tirer ***l'Hirondelle*** à terre et Marion fit de même pour ***l'Amazone***, mais Jean se tenait sur ses gardes.

— Capitaine Marion, quel navire battra pavillon amiral ?

— ***L'Hirondelle***, bien entendu, répondit Marion sans hésiter. Et c'est bien gagné, mais venez vite, vite, on ne sait pas que nous sommes ici et il faut qu'on nous trouve dans nos lits quand on viendra nous réveiller pour le petit déjeuner.

— Vous n'arriverez jamais à temps !

— Mais si, le vent devient très vif et le soleil est tout juste levé. Mais dépêchons-nous. Nous allons vous aider à porter vos affaires. Nous avons des tas de choses à nous dire.

Micky sauta à terre et Marion lui serra la main avec effusion en lui tapant amicalement sur le dos.

— Enfer et damnation ! dit-elle, matelot Micky, je souhaiterais vous avoir dans mon équipage ! Quand j'ai compris ce matin que vous nous aviez vaincues sans l'aide de personne, j'ai failli de fureur avaler mon ancre ! Mais vous l'aviez à bord ! Vous avez manœuvré exactement comme je voulais manœuvrer moi-même !

Suzanne déchargeait ***l'Hirondelle***, Roger avait couru vers le camp. Comme tout le monde prenait le sentier, il revint très excité.

— Elles ont fait un grand feu, cria-t-il, et la marmite bout tant qu'elle peut !

— Faisons du chocolat, proposa Suzanne.

— Nous n'avons pas le temps ! répliqua Margot.

— Si, dépêchons-nous, reprit Marion. Nous avons beaucoup de choses à organiser ensemble. Nous allons en parler tout en avalant le chocolat.

— Voilà, fit Margot, tout en remontant vers le camp avec toute la troupe chargée d'objets divers. Nous avons la permission de venir camper avec vous sur l'île, à partir d'après-demain.

— C'est demain maintenant, fit remarquer Marion. Aujourd'hui, il y a des tas d'invités à la maison, nous sommes obligées de les recevoir et de nous mettre sur notre trente et un ! Demain nous apportons notre tente ici. Donc l'attaque ne pouvait avoir lieu qu'hier au soir ou jamais ! Mais le matelot Micky nous a eues !… C'est un noble fait d'armes !

— Marion s'est mise dans une colère bleue quand elle s'est aperçue que ***l'Amazone*** avait disparu. Elle a cru d'abord

que le navire avait dérivé et quand je lui ai démontré que ce n'était pas possible…

— As-tu fini ? Tu auras affaire à moi si tu continues, menaça Marion.

— Bon, ça va, tu sais ! Je me rappelle ce que tu as dit… toi aussi !… Toujours est-il que nous n'avons bien compris ce qui s'était passé qu'au petit jour, et encore seulement quand le matelot a amené notre drapeau.

— Enfin, reprit Marion, vous nous avez bien trompées. Tout le monde se serait laissé prendre à vos ruses. Quand nous vous avons vu aller vers notre hangar à bateaux…

— Où étiez-vous donc ?

— Cachées dans les roseaux, à l'embouchure de la rivière…

— Je n'avais pas pensé à ça, dit Jean.

— Quand nous vous avons vu remonter la rivière nous pensions que vous étiez à bord tous les quatre, et que nous avions le temps d'aller jusqu'à l'île des Chats Sauvages avant la nuit. Nous comptions vous y attendre, mais il ne nous était pas venu à l'idée que vous laisseriez un détachement à terre, et que vous remontiez la rivière uniquement pour nous prendre à notre propre piège ! Un véritable guet-apens !

— Ce n'était pas tout à fait ça que nous voulions faire, dit Jean. Mais vous, quels étaient vos plans d'attaque ?

— Mon second devait me déposer dans l'île et aller se cacher dans la baie la plus proche. Moi je me serais dissimulée et, aussitôt que vous auriez mis votre navire au port et

que vous auriez gagné le camp, j'aurais filé avec *l'Hirondelle* et rejoint Margot.

— Et que s'est-il passé ? demanda Suzanne.

— Nous avons mis beaucoup plus de temps pour gagner l'île que nous ne l'avions prévu. La nuit est tombée très vite et nous avons eu beaucoup de mal à nous diriger au milieu des îles de la baie de Rio. Enfin nous avons aperçu votre lanterne…

— Notre phare, corrigea Micky.

— Nous avons cru que vous étiez rentrés avant nous. Puis nous avons remarqué une lumière qui se promenait sur l'île…

— Ma lampe de poche…

— J'ai pensé alors à attendre jusqu'à l'aube, mais en voyant les deux lumières du côté du port, j'ai deviné tout de suite que c'était des feux de direction. Alors j'ai amené *l'Amazone* dans le havre, afin de venir vous raconter nos plans de campement, mais nous n'avons trouvé personne, nous avons appelé, de tous les côtés, et quand nous sommes revenues au havre, *l'Amazone* était partie… Bien joué, Micky, y a pas à dire !

— Alors qu'avez-vous fait ?

— Nous nous sommes disputées, dit Margot.

— Oh ! nous avons discuté… un peu…

— Un peu ?… tu en as de bonnes ! On s'est chamaillé violemment ! Heureusement nous avons trouvé votre gâteau et nous l'avons mangé. Vous ne nous en voudrez pas trop ?

— Pas du tout, on nous en apporte un autre aujourd'hui, dit Suzanne.

— J'ai mangé tout votre chocolat, ajouta Micky.

— Vous l'aviez bien gagné, dit généreusement le capitaine Marion.

Toutes ces explications étaient échangées quand Amazones et Hirondelles déposèrent leur chargement au camp. La marmite fumait sur un feu vif.

— Voulez-vous que je fasse le chocolat ? proposa Margot.

— Taisez-vous, lieutenant ! coupa Marion. Ne savez-vous pas qui commande ici ? Le capitaine Jean est commodore de la flotte. Amiral, voulez-vous autoriser votre second à nous donner du chocolat ?

— Lieutenant, dit noblement Jean, commandez au maître-coq une tournée de boisson chaude pour les officiers et l'équipage.

— Mais il n'y a pas de lait, dit Suzanne, et il est trop tôt pour aller en chercher.

— Il n'y a pas le temps, d'ailleurs, reprit Marion. Buvons le chocolat comme ça, sans lait.

— Nous l'appellerons grog, proposa Micky.

Le grog fut donc versé fumant dans les gobelets. Jamais boisson ne sembla meilleure que ce chocolat, absorbé au lever du soleil sur l'île des Chats Sauvages par les pirates et les explorateurs. Mais il était si brûlant qu'on expédia Margot sur la plage pour chercher de l'eau afin de le refroidir.

— La guerre est-elle finie ? demanda Marion. Il vaut mieux que nous ayons signé la paix pour demain.

– Entendu, dit Jean. La paix est signée.

— Cours amener le drapeau blanc, commanda Marion à son second.

— Le soleil est levé, observa Margot en revenant. Si nous ne partons pas maintenant, nous ne serons jamais rentrées à temps.

— Allons-nous-en, vite ! Demain nous mettrons à la voile aussitôt que nous pourrons, nous apporterons notre tente et nous ferons un raid sur la péniche du capitaine Flint.

— À propos, dit tout à coup Suzanne, nous allions oublier la commission !

— Quelle commission ?

— Celle dont les sauvages nous ont chargé. Nous sommes allés dans la forêt, nous les avons vus ils nous ont montré un serpent.

— Vous avez vu les deux Billy, ce sont des charbonniers, pas des sauvages.

— Ils vivent pourtant dans un wigwam, dit Micky.

— Ils nous ont chargés d’une commission pour vous, continua Suzanne. Il faut que vous le préveniez…

— Qui ? demanda Marion.

— Le capitaine Flint, précisa Micky.

— Le vieux Billy ou le p'tit Billy, je ne sais plus lequel des deux, disait que votre oncle devrait mettre un bon cadenas à sa péniche quand il va à terre.

— À cause de nous ?

— Non, à cause de conversations qu'il a entendues entre les indigènes.

Jean n'avait rien dit jusque-là.

— Nous n'avons pas pu vous faire la commission, dit-il à son tour, parce qu'il n'y avait pas de vent, et je ne savais pas quoi faire. Je suis allé jusqu'à la péniche pour parler au capitaine Flint, mais il n'a pas voulu m'écouter. Lui auriez-vous dit de se méfier ou non ?

— Mais s'il met un cadenas à la péniche, nous ne pourrons plus tenter un raid et prendre des plumes vertes comme trophée pour nos flèches ! dit Margot.

— Oui, mais s'il ne cadenasse pas, ce sont d'autres qui feront le raid, dit Marion. Nous n'allons pas laisser les indigènes tout gâcher !

La question fut vivement débattue pendant que la petite troupe se hâtait vers le port.

— Allons lui faire la commission, décida Marion. Qu'il mette un cadenas, qu'il mette dix cadenas s'il veut, nous les forcerons avec des barres de fer. Nous allons lui dire en passant… tout de suite.

— Mais il n'est pas là, remarqua Jean. Il est parti.

— Parti ? demanda Marion tout en poussant son bateau à flot.

— Je l'ai vu partir avec son perroquet.

— Alors il est revenu, nous avons vu de la lumière dans sa péniche, hier dans la nuit. Toutes les fenêtres de la cabine étaient éclairées.

— Nous ne pouvons pas y aller maintenant, remarqua Margot.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes dans nos lits à dormir.

— Enfer et damnation ! J'oubliais ! Embarquons vite ! À bientôt, amiral !

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le soleil montait à l'horizon. Les Amazones se hâtèrent hors du port et hissèrent la voile. Les Hirondelles revenaient vers leur camp lorsque retentit un appel sur le lac ; Jean et Micky grimpèrent au poste d'observation. ***L'Amazone*** filait vent arrière, le drapeau des pirates flottant à la tête du mât ; Margot tenait la drisse. En passant devant la pointe de l'île elle manœuvra, amenant la flamme, puis la hissant de nouveau.

— Vive les Hirondelles ! crièrent Marion et Margot.

– Vive les Amazones ! répondit-on de l'île.

Roger arriva, hors d'haleine, juste à temps pour crier avec les autres. Suzanne était restée au camp, occupée à remettre les couvertures dans les tentes. Puis elle monta rejoindre ses frères et sœur qui regardaient la petite voile blanche disparaître dans le lointain.

— Roger, dit-elle, ton poste de vigie est en bas, maintenant, va te coucher immédiatement.

— Mais nous sommes demain…

— Je me moque que ce soit demain ou avant-hier ! Au lit et tout de suite !

UN TEMPS DE REPOS

Lorsqu'après cette nuit mouvementée, les Hirondelles avaient gagné leurs lits pour prendre un repos bien gagné, la pendule marquait sept heures et le soleil était haut dans le ciel. Tous quatre s'endormirent d'un sommeil si profond qu'aucun réveille-matin n'aurait été assez sonore pour les réveiller, et ils auraient pu continuer à dormir ainsi tout le reste de la journée si Roger n'avait été tiré de ses rêves par une fringale impérieuse.

— Je ne peux pas faire le petit déjeuner sans lait, avait dit Suzanne brusquement réveillée par son petit frère qui la secouait en répétant :

— J'ai faim !

Elle lui donna un biscuit pour le calmer, mais un biscuit est un faible appoint pour un ventre creux.

Le bruit que faisait Roger réveilla Micky en sursaut. Elle s'assit sur son sac de foin, se figurant avoir entendu le hibou et cherchant le feu de camp auprès duquel elle se croyait encore. Se retrouvant dans sa tente, aux côtés de Suzanne, elle s'étendit de nouveau afin de rassembler ses idées. Pendant ce temps, Roger allait vers Jean et lui tirait violemment les pieds en criant :

— Suzanne dit qu'il faut aller chercher le lait.

— Je n'ai pas dit ça, cria Suzanne, j'ai dit que je ne pouvais pas préparer le déjeuner tant que vous ne l'auriez pas rapporté.

— Eh bien ! Allons, dit Jean en bâillant. Où sont les peignoirs de bain ?

— J'ai trop faim pour me baigner.

Jean se retourna sur son sac pour regarder son chronomètre. En voyant l'heure, il renvoya ses couvertures et sauta sur ses pieds :

— Allons à la ferme ! Au galop !

— Prenez un panier pour les œufs, cria Suzanne.

Mousse et capitaine mirent ***l'Hirondelle*** à flot et, comme le vent soufflait toujours, ils hissèrent la voile afin d'aller plus vite.

— Qu'est-ce qu'on va faire au navire pour montrer qu'il est vaisseau amiral ? demanda Roger.

— Mais… rien.

— Qu'est-ce que c'est que le vaisseau amiral ?

— C'est le vaisseau principal de la flotte.

— Comment le distingue-t-on des autres ?

— Parce qu'il porte le pavillon de l'amiral de l'escadre ou du commodore. Puisque nous avons gagné la guerre contre les Amazones, c'est moi le commodore.

— Mais tu n'as pas de drapeau, seulement celui que Micky a fait.

— Celui-là suffit parfaitement. Il est différent de celui des Amazones, c'est tout ce qu'il faut.

Tout en parlant ils avaient abordé et montaient le pré.

— Vous v'là ben tard, à c't'heure, dit la mère Dixon qui frottait les dalles de la laiterie à quatre pattes par terre. C'est quasiment pus l'matin, j'disais justement à mon homme qu'y devrait ben aller vouèr si vous z'était ren arrivé ! ou ben courir jusqu'à l'Épine vouèr si des fois v'zétiez pas rentrés cheu vous.

« Ces indigènes ! pensa Jean, quel gâchis ils sont capables de faire avec les meilleures intentions du monde ! » C'est bien cette pensée, d'ailleurs, qui l'avait fait sauter à bas du lit un moment auparavant.

Jean savait bien que sa mère comptait sur la visite de ses enfants chaque matin à la ferme Dixon pour être en communication avec eux. Si elle avait appris par la mère Dixon que les petits messieurs et demoiselles n'avaient pas paru à l'heure habituelle, elle se serait inquiétée ! Les indigènes sont tous comme ça, utiles parfois, mais bien ennuyeux souvent ; tissant entre eux, avec leurs bavardages et leurs curiosités, un filet serré entre les mailles duquel explorateurs et pirates avaient bien de la peine à se glisser.

— J'allais courir à l'Épine moi-même, continua la mère Dixon, sitôt mon nettoyage fini.

« Eh bien ! pensa Jean, c'est une fameuse veine que les indigènes aient tant à faire ! »

— Quoi donc qui vous était arrivé ? reprit avec une insistance gênante la fermière, tout en versant le lait dans la boîte. V's'aviez donc dormi des fois si fort qu'vous n'pensiez plus à manger ?

— Moi j'y pensais, protesta Roger, que la vue du lait affamait encore plus.

— Nous avons dormi longtemps, en effet, ajouta Jean, nous nous sommes couchés très tard hier au soir.

— C’est ma foi vrai ! J’ons vu vot’ lumière dans l’île quand nous nous sommes couchés nous-mêmes et c’était point de bonne heure ! Dix heures qu’il était !

— Nous nous sommes couchés bien plus tard que ça, commença Roger, prêt à raconter toutes les aventures des Hirondelles, mais s’arrêtant net en se rappelant tout à coup qu’il parlait à des indigènes.

— Mieux vaut tard que jamais, concéda la mère Dixon. V’là vot’ lait et une douzaine d’œufs tout frais qu’je mets dans vot’ panier et encore un pain, une grosse brioche et un gâteau qu’y-z-ont apporté pour vous de l’Épine, hier au soir. Mamzelle Suzanne et mamzelle Micky vont bien j’espère ?

« Mamzelle Suzanne, mamzelle Micky ! » Comme ces indigènes étaient inconscients de la vie réelle pour désigner ainsi le second et le matelot !

— Très bien, merci, répondit Jean.

— J’vas mettre le gâteau sur les œufs dans le panier, il est point trop lourd, y aura pas d’danger d’omelette, mais, par exemple, j’sais point où mettre la brioche et l’pain !

— Je vais les porter, proposa Roger.

Les deux garçons quittèrent la ferme avec la sensation d’avoir échappé à un grave danger et regagnèrent leur bateau en silence. Quand ils abordèrent dans l’île, la fumée du camp montait au-dessus des arbres et le chocolat était prêt ; mais quelques tartines ne firent qu’aiguiser leur appétit.

— Nous pourrions aussi bien continuer en déjeunant pour de bon, dit Suzanne, midi est passé depuis longtemps. Ouvre donc une boîte de pemmican, Jean, je vais faire cuire des œufs.

— Pourquoi les indigènes ne pensent-ils jamais à manger du pemmican après les tartines de confitures ? demanda Roger. C'est très bon. Est-ce que je peux mettre de la confiture sur mon pemmican ?

— Jamais de la vie !

— Pourquoi ?

— Parce que tu seras malade comme le jour de ta fête.

Roger réfléchit un instant :

— Je ne crois pas.

— N'essaye pas, ça vaut mieux, rétorqua Suzanne sévèrement.

Suzanne était d'une humeur très indigène ce jour-là, observa Micky. Peut-être les événements de la nuit pesaient-ils sur sa conscience plus que sur celle de ses frères et sœur. Peut-être avait-elle sommeil. Cette tournure d'esprit se manifesta encore lorsqu'elle interdit à Micky et à Roger de se baigner tout de suite après ce copieux repas commencé en petit déjeuner et fini en déjeuner sérieux : chocolat, tartines de beurre, œufs, tartines de confitures, tartines de pemmican, brioche-confiture et, pour finir, des bananes cueillies sur l'arbre (les Amazones n'en avaient mangé que quatre !), accompagnées d'une tranche de gâteau ! La grande sœur exigea également que la vaisselle soit faite immédiatement après le déjeuner, selon un usage tout à fait indigène. Enfin, il y avait, pour finir, des boutons à recoudre aux vêtements.

— Comment fais-tu pour arracher tous tes boutons comme ça ? dit-elle à Roger, tu es assommant !

— Ben ! tu m'as obligé à mettre tous mes vêtements en double, et y avait pas de place dans chacun pour en mettre deux !

Les quatre de *l'Hirondelle* avaient eu peu de temps pour bavarder ensemble le matin car, après avoir établi leurs projets avec les Amazones, ils n'avaient songé qu'à dormir. Maintenant ils avaient beaucoup de choses à se dire. Micky voulait le récit de l'expédition sur la rivière, et Roger ne manqua pas de décrire la lagune si noire, remplie de pieuvres qui se transformaient en fleurs lorsqu'on pouvait les attraper. Jean raconta la navigation périlleuse en pleine nuit et comment ils avaient failli faire naufrage sur une des îles de Rio. Micky, à son tour, dut expliquer en détail comment elle avait pu s'emparer de *l'Amazone*. Elle narra sa journée de solitude sur l'île, parla de l'oiseau plongeur qui la saluait lorsqu'elle était Robinson Crusoé, de la découverte d'une pirogue de sauvage tirée sur la plage et de sa rencontre avec Vendredi. Ceci lui rappela tout à coup qu'elle était chargée d'une commission pour Jean.

— À propos, dit-elle, maman venait surtout pour te parler. Je lui ai promis de te demander si tu voulais qu'elle écrive à Mme Blackett pour la prier d'expliquer à son frère que c'est lui qui est un menteur et pas toi, et que nous n'avons jamais touché à son bateau !

— Qu'est-ce que tu as répondu ?

— J'ai dit que je te demanderais.

Jean se leva brusquement et alla dans sa tente consulter son chronomètre.

— Je vais à l'Épine, dit-il. Il faut que je parle à maman.

— Je vais avec toi, dit Roger.

— Mais non, fit Micky, en le tirant à part, tout ça c'est des palabres indigènes et tu ennuieras tout le monde. Reste ici, nous ferons quelque chose d'épatant tous les deux !

— Quoi donc ?

— C'est un secret ! Viens aider le capitaine à mettre à flot et pendant que Suzanne recoudra les boutons nous irons dans une retraite mystérieuse et je te raconterai de quoi il s'agit.

— Dis-le-moi tout de suite.

— D'un trésor ! mais chut… tout à l'heure quand personne ne pourra nous entendre !



Jean réfléchissait tout en navigant vers l'Épine.

C'était bien embêtant d'être accusé injustement par le capitaine Flint, mais d'un autre côté on ne pouvait dénoncer les Amazones !… Il trouva sa mère en train d'écrire dans le jardin de la ferme.

— Cette lettre est pour Mme Blackett ? dis, maman ?

— Non, mon chéri. J'attendais de t'avoir parlé. C'est pour cela que j'étais venue hier. À quelle heure êtes-vous donc rentrés ? Nous sommes restées, nurse et moi, à vous guetter hier soir sur la jetée. Je voulais te héler au passage afin de te dire deux mots à ce sujet.

Jean se troubla un peu, les histoires du capitaine Flint lui avaient fait oublier un instant les événements de la nuit.

— Nous ne sommes rentrés que ce matin, dit-il avec embarras.

— Vous êtes restés coucher chez les Blackett ? Et Micky ? elle était toute seule dans l'île ? Pauvre Micky !

— Mais pas du tout, c'est pas « pauvre Micky », au contraire. Micky s'en est tirée mieux que nous tous. C'est elle qui a pris *l'Amazone*, toute seule !

— Où étaient donc les petites Blackett ?

— Sur l'île.

— Et vous autres ?

— Sur la rivière Amazone. C'est la rivière sur laquelle est la maison des Blackett, et puis la nuit est tombée, et nous ne pouvions plus nous diriger et nous avons jeté l'ancre près d'une des îles de Rio et nous avons attendu le jour.

— Hé mais… vous avez été bien près d'être stupides, il me semble ?…

— C'est vrai, maman… Seulement, vois-tu, c'était la guerre et le seul jour où l'on pouvait tenter l'attaque. Et je te promets qu'on ne recommencera plus jamais, je veux dire à rester sur le lac la nuit. D'ailleurs, il n'y a plus de raison, les Amazones viennent camper avec nous demain. La paix est signée ! Nous les avons vaincues. C'est-à-dire… c'est Micky. Et Roger avait tous ses vêtements en double sur le dos, et il a dormi dans *l'Hirondelle* et personne ne s'est enrhumé… Mais, dis maman…

— Quoi donc, mon chéri ?

— Tout ça c'est un secret, surtout n'en parle à personne ! Tu me le jures ?

— C'est entendu… Mme Blackett m'avait bien dit que ses filles étaient de fameux diables ! Je promets de ne lui parler de rien, mais je suis bien contente que toute cette aventure ait bien fini ! Plus de navigation la nuit, ni d'autre imprudence… C'est juré ?

— Je te le jure.

— Tu sais que nous partons à la fin de la semaine. Vous n'avez plus que trois jours à passer sur l'île. Ce serait malheureux qu'il y ait deux ou trois noyés pour la fin des vacances !

— Plus que trois jours ?…

— Le beau temps ne durera plus bien longtemps et quand il pleuvra vous serez obligés de rentrer. Camper sous la pluie n'est pas drôle, j'en ai l'expérience. Allons, profitez bien de vos trois derniers jours. Nous reviendrons l'année prochaine. Vraiment, tu ne veux pas que j'écrive pour affirmer que tu n'as pas touché à la péniche ?

— Non, non, n'écris pas !

— Bon, eh bien, viens goûter et embrasser Cricri.



Aussitôt que la voile brune de *l'Hirondelle* eut disparu derrière la pointe de l'île, Roger et Micky s'en furent vers le havre.

— C’est pas une retraite mystérieuse, fit remarquer Roger, désappointé.

— Tous les endroits sont secrets du moment qu’il n’y a personne ; d’ailleurs, nous allons monter sur mon rocher, là où j’étais quand j’ai vu plonger l’oiseau.

— Est-ce que l’oiseau sera là ?

— Je ne sais pas, peut-être.

— Alors ça ne sera pas un endroit secret ?

— Mais si, voyons, un oiseau ça ne compte pas. Il n’y a personne sur toute l’île, excepté nous et le second, et comme Suzanne coud des boutons !… Combien en a-t-elle à coudre ?

— Des tas ! Un à chaque manche, puis tous ceux du devant qui ont sauté quand j’ai voulu retirer mes deux chemises d’un seul coup.

— Elle en a pour longtemps. Donc nous serons dans un endroit secret. Viens. Enlève tes sandales.

Ils laissèrent leurs chaussures sur la plage et grimpèrent sur le rocher. Là, ils s’assirent, laissant leurs jambes pendre au soleil et regardèrent le lac ridé par la brise.

— Tout le monde peut nous voir, remarqua Roger.

— Oui, mais personne ne peut nous entendre.

— Alors, qu’est-ce qu’on va faire d’épatant ?

— Chercher un trésor. Mais il faut que tu me jures d’abord de ne confier le secret à personne et de venir tout seul avec moi.

— Personne d'autre ?

— Absolument personne.

— Même pas Suzanne ?

— Personne, je te dis. Nous irons dans une île déserte, vraiment déserte, pas celle-ci, une autre, nous creuserons la terre pour trouver le trésor enterré par les pirates. Nous creuserons longtemps sans rien trouver, puis, à la fin, la terre sonnera creux sous nos pics et des milliers de pièces d'or rouleront dans le sable.

— Mais où est l'île déserte ?

— Tu ne m'as pas encore juré de ne parler à personne et de venir avec moi. Les chercheurs de trésors ne confient pas leur secret comme ça. Tu pourrais aller dévoiler à d'autres la place du trésor.

— Oh non ! Je ne ferai pas ça.

— Viendras-tu ?

— Oui.

— Jure-le. Tu devrais signer, avec ton sang sur un papier. Veux-tu te piquer le doigt ?

— Ah non ! par exemple.

— Enfin, tu jures ?

— Oui, je jure.

— Bon, Penche-toi un peu… Plus encore, regarde en passant ta tête sous la branche, là… Tu vois l'île ?

— Ben ! c'est l'île des Cormorans !

— Mais c'est aussi « L'île au Trésor ».

— Comment le sais-tu ?

— J'ai entendu les pirates enterrer le trésor, l'autre nuit, pendant que j'étais dans *l'Amazone*.

— Des vrais pirates ?

— Bien sûr ! Ils sacraient et juraient tellement que je tremblais de peur !

— Un vrai trésor ? tu es sûre ?

— Un vrai trésor, j'entendais les pirates grogner et se plaindre que leur charge était lourde.

— Comment le porterons-nous, s'il est si lourd ?

— Peu à peu. Il y aura des lingots d'or, et des doublons espagnols et des diamants et des pierres précieuses. Nous rapporterons tout ça par petits paquets.

Le mousse écouta, bouche bée, le matelot Micky lui raconter tout ce qu'elle savait sur les habitudes des pirates. Ils s'intitulent, dit-elle, « Frères de la côte » ou « Écumeurs des mers ». Ils attaquent les navires qu'ils rencontrent, les prennent à l'abordage, obligent les hommes de l'équipage à marcher sur une planche posée en porte à faux sur le plat-bord, afin qu'ils tombent à la mer et soient dévorés par les requins. Les pirates s'emparent des richesses qu'ils trouvent sur les navires qu'ils capturent et les entassent dans leur propre vaisseau, avant de couler celui qu'ils ont attaqué. Puis, quand leurs cales sont pleines, que le bâtiment regorge d'or et d'objets précieux à tel point qu'il n'y a presque plus de place pour l'équipage, ils abordent dans une île déserte, enterrent leur trésor afin de le retrouver plus tard, quand ils ont

envie de se retirer au bord d'une plage pour mener une vie tranquille, en regardant au loin avec une longue-vue et en se remémorant tous les crimes qu'ils ont commis (« C'est comme le capitaine Flint », remarqua Roger). Micky ajouta que les pirates, pour retrouver l'île au trésor, dessinaient, généralement, une carte avec des signes mystérieux indiquant l'endroit de la cachette, qu'ils perdaient parfois ce précieux document et que les chercheurs de trésor (« ça, c'est toi et moi ») trouvaient ainsi la cachette avant les pirates. Qu'enfin, ces frères de la côte se battaient parfois entre eux pour la possession de leurs richesses, si bien que tous mouraient et qu'il ne restait plus personne connaissant l'endroit mystérieux (« Ce n'est pas le cas, cette fois, puisque j'ai entendu les pirates enterrer le trésor »).

Micky était dans le feu de son récit, lorsque Suzanne appela l'équipage pour le goûter.

Ils finissaient juste la collation sans trop de gaîté, car Suzanne était toujours d'une humeur très indigène, lorsque Jean rentra de son expédition à l'Épine.

— J'ai dit à maman que nous avions passé la nuit sur le lac et que nous n'étions rentrés que ce matin, dit-il tout de suite.

— Elle n'a pas été trop contrariée ? demanda Suzanne.

— Je crois qu'elle l'était, mais elle ne l'a pas fait voir, et puis j'ai promis que nous ne recommencerions plus.

À partir de ce moment, Suzanne reprit son allure d'explorateur et abandonna son humeur indigène.

— Ce qui est bien embêtant, ajouta le capitaine, c'est que nous n'avons plus que trois jours, même si le temps ne change pas.

— On peut faire beaucoup de choses en trois jours, remarqua le second.

— La première, à mon avis, c'est de dessiner notre carte. Les Amazones arrivent demain, elles ont choisi des noms pour des tas d'endroits, il faut que notre carte, à nous, soit complètement finie. Allons ! Qui est-ce qui se met à l'ouvrage avec moi ?

Tout le monde voulait participer à ce travail. Le capitaine se mit à plat ventre, posa le guide ouvert devant lui, dessina les contours du lac sur deux pages du cahier apporté pour le journal de bord. Les autres, accroupis autour de lui, regardaient et donnaient leur avis.

— Je n'ai pas tout à fait assez de place, remarqua Jean, mais ceci ne sera qu'un projet. Quand nous serons rentrés à la maison, nous recopierons ça sur une grande feuille.

— Une énorme feuille, fit Roger, comme la carte des mers de Chine dans le bureau de papa.

— Et nous l'accrocherons au mur de notre chambre, pour montrer où nous avons été.

— Et nous ferons des projets pour de nouvelles expéditions.

— On fera la carte en couleurs.

— Les feux seront indiqués par du jaune, un gros rond pour le phare et deux petits ronds pour les balises.

— De quelle couleur ferons-nous les terres ?

— Sur les cartes marines, la terre est en blanc. Elle n'a pas d'intérêt. On ne marque que ce qu'on voit d'un bateau. Et encore seulement ce qui est important. On marquera Darien, parce que c'est un grand promontoire, mais ce n'est pas la peine d'indiquer l'Épine.

— C'est dommage !

— Eh bien ! on l'indiquera comme village indigène. Ça se fait souvent comme ça.

— Avec un petit dessin ?

Jean dessina une petite ferme, deux arbres et trois petits personnages, représentant maman, Cricri et nurse. Plus loin, il traça le contour de la baie de la Péniche, mit le nom et esquissa le bateau du pirate. Il fit de même pour la ferme Dixon, qu'il agrémenta d'une vache afin de montrer les productions du pays.

— Mets les sauvages dans la forêt avec leur wigwam et leur serpent.

Rio fut indiqué par des maisons et des jetées. Les îles de la baie furent représentées aussi, mais une seule reçut un nom : « île du Refuge ». Celle où ils avaient accosté en pleine nuit.

— Il faut mettre aussi mon île, dit Micky.

— Laquelle ?

— Celle d'où j'ai guetté les Amazones le premier jour où nous leur avons donné la chasse.

Jean la marqua comme « île Micky ».

La baie du Requin fut désignée par un poisson, puis le capitaine traça une ligne pointillée pour indiquer le chemin parcouru par *l'Hirondelle* dans sa course, jusqu'à la rivière Amazone et retour.

— Jusqu'où avez-vous remonté la rivière ? demanda Micky.

— Jusqu'à la lagune, je l'ai marquée.

— Dessine des pieuvres, proposa Roger.

— J'sais pas bien dessiner ces animaux-là, dit Jean, après un essai loyal.

La carte commençait vraiment à avoir un aspect tout à fait satisfaisant. Au nord et au sud du lac, des lignes pointillées indiquaient les terres inexplorées et les mers inconnues.

— C'est pas la peine de mettre ce que nous ne connaissons pas, remarqua Jean. Mais il faut dessiner les montagnes puisque nous les voyons du lac.

De petites ancres figuraient les ports où avait abordé *l'Hirondelle*. Une pour Rio, une autre pour l'Épine, d'autres encore pour la baie du Requin, pour le point où ils avaient débarqué le jour de l'expédition dans la forêt et pour le gros chêne où on abordait pour monter à la ferme Dixon.

— Et l'endroit où j'ai jeté l'ancre avec *l'Amazone* ? demanda Micky.

— C'est juste.

— Il devrait y avoir une *île au Trésor*, ajouta Micky, mais celle où il est caché a déjà un nom.

— Laquelle est-ce ?

— L'île des Cormorans.

— Mais il n'y a pas autre chose que des oiseaux, sur celle-là.

— Il y a un trésor, dit Micky, mystérieusement. Roger et moi nous irons le découvrir, mais c'est un secret. Les pirates l'ont caché, cette nuit, pendant que j'étais dans ***l'Amazone***.

— Quels pirates ?

— Des pirates que j'ai entendus venir dans la nuit, à la rame.

— Des pêcheurs, probablement.

— Pas du tout, ils ont presque brisé leur bateau en abordant. Je les ai entendu jurer et sacrer.

— Tu en racontes des histoires ! remarqua Suzanne.

— Tu dormais, tu as rêvé, reprit Jean, mais nous pouvons appeler une des îles de Rio « L'île au Trésor », si tu veux. Tiens, la plus grande, elle n'a pas de nom.

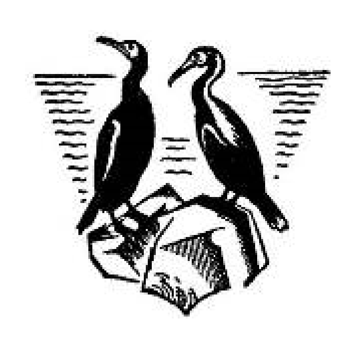
— Mais il y a vraiment un trésor sur l'île des Cormorans. Des tonnes de doublons espagnols et des lingots d'or. Roger et moi, nous allons chercher. Tiens ! allons-y tout de suite.

— Assez, Micky !

— Il est trop tard pour aujourd'hui, dit Jean, et d'ailleurs, tu nous racontes des blagues !

— Ils ont apporté le trésor en pleine nuit, insista le matelot, des tonnes et des tonnes, je vous le dis.

— Allons, ça va, Micky, reprit Suzanne, redevenant très indigène ; il est temps de dîner et tout le monde au lit, à la dernière bouchée ! Les Amazones arrivent demain matin.



OÙ LA PÉNICHE FAIT PARLER D'ELLE

Après une bonne nuit, les Hirondelles avaient retrouvé leur aplomb et leur belle humeur. Tous quatre se levèrent de grand matin, se baignèrent et allèrent à la pêche, afin d'ajouter un plat au déjeuner. Quand ils eurent pris une douzaine de perches, Suzanne déclara que c'était suffisant. On débarqua Roger et Micky sous le gros chêne, avec mission d'aller chercher le lait pendant que Jean et Suzanne nettoyaient les poissons.

— Je ne crois pas que les Amazones soient là assez tôt pour déjeuner avec nous, remarqua Suzanne, mais en tout cas nous avons assez de poissons pour six.

— Micky va encore nous ennuyer avec son trésor !

— Quand elle invente des histoires, elle finit par y croire. Il faut arriver à la faire patienter jusqu'à cet après-midi. D'ici-là, les Amazones seront arrivées, il faudra les aider à planter leur tente, elles auront des projets et Micky oubliera, peut-être, son trésor !

— Nous avons des tas de choses à faire, reprit Jean. ***L'Hirondelle*** a besoin d'un nettoyage complet, et j'ai des épissures à faire aux ris.

— Moi, je veux que le camp soit en ordre, que la vaisselle brille comme un sou neuf. Elle a besoin d'un sérieux astiquage !

Quand le mousse et le matelot redescendirent de la ferme Dixon, les douze perches étaient vidées et bien rangées dans le fond du bateau.

— Crois-tu que le capitaine Flint a recommencé ses histoires ! cria Micky dès qu'elle fut à portée de la voix, et pire que jamais ! J'avais à peine dit bonjour, que la mère Dixon s'exclamait déjà que c'était bien ennuyeux que nous ayons touché à la péniche. J'ai affirmé que ce n'était pas nous, alors elle a répondu : « C'est ben quelqu'un, tout de même ! » Puis elle n'a plus pipé, même quand j'ai déclaré que le capitaine Flint était un chameau et que je voudrais qu'on envoie son bateau par le fond !

— Tu n'aurais pas dû dire ça, remarqua Suzanne.

— J'ai oublié qu'elle était une indigène.

— Elle ne nous a pas donné de crêpes ni de galettes, ajouta Roger, même pas une pomme.

— Est-ce qu'il ne va pas nous laisser tranquilles ? grogna Jean.

— Quelle est la perche que j'ai prise ? demanda Roger en considérant les poissons alignés, c'est pas la toute petite, celle-là c'est Suzanne qui l'a attrapée, je l'ai vue.

Aussitôt revenue au camp, Suzanne mit les poissons dans la poêle, tandis que Roger et Micky montaient au poste d'observation.

— Est-ce que je peux aller chercher le trésor avec Roger ? demanda le matelot au capitaine.

— Les Amazones vont arriver. Il faut d'abord nettoyer *l'Hirondelle* et tout mettre en ordre dans le camp. Après on

verra… Tiens, voilà le troisième bateau qui entre dans la baie de la Péniche. Micky, va donc chercher la longue-vue.

— Oui, commandant.

Mais, comme elle redescendait, le second lui demanda de beurrer les tartines pendant qu'elle surveillait la friture.

— Le capitaine demande la longue-vue…

— La longue-vue peut attendre, et le poisson doit être mangé chaud. Venez tous déjeuner.

— Je viens ! cria Jean quand Micky lui eut transmis la commission. (Il regarda un instant avec la longue-vue). Il se passe quelque chose d'anormal du côté de la péniche, voilà une grosse chaloupe à moteur, pleine de monde, qui entre dans la baie !

Le sifflet du second le rappela à l'ordre.

— Voilà ! voilà !

— Si les indigènes attaquent le capitaine Flint, remarqua Micky, je voudrais bien voir ça.

Le second siffla de nouveau.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire, dit Jean, arrivant en courant. Il y a des tas de bateaux qui entrent et qui sortent de la baie de la Péniche. Le vieux doit raconter à tout le monde que nous avons abîmé son bateau.

— N'y pense plus, répondit Suzanne. Tu sais bien ce que maman a dit. Tu ne peux pas l'empêcher de parler, mais du moment que tu as la conscience tranquille, qu'est-ce que ça peut te faire ? Tiens, mange ta perche. Il y en a encore une pour chacun et une de plus si les Amazones n'arrivent pas.

Quand il ne resta que quatre poissons dans la poêle, Suzanne envoya le mousse au poste d'observation pour regarder si les Amazones étaient en vue.

— Pas de voile blanche à l'horizon, dit-il en revenant ; mais il y a encore un gros bateau qui entre dans la baie du pirate.

— Eh bien ! finissons les perches.

— Je me demande ce qui se passe, dit Jean.

— N'y pense plus, je te dis.

— Bon, tu as raison.

Aussitôt après le déjeuner, tout le monde se mit à l'œuvre pour préparer une réception digne des hôtes attendus.

— Je me charge du camp, dit Suzanne, emmène le mousse et le matelot, fais-leur frotter les ponts et fourbir les cuivres du navire.

— Mais y a pas beaucoup de cuivres, remarqua Roger.

— Frottez toujours, et nettoyez avec un chiffon mouillé ; il faut que tout reluise !

— Pendant ce temps-là, je vais apporter la voile ici, épisser les ris et lacer la toile sur la flèche.

— Si tu veux, mais ne te mets pas dans mes jambes, j'ai les marmites à frotter.

— Amenons *l'Hirondelle* au havre et amarrons-la pour qu'il y ait la place de *l'Amazone*.



Jean hissa le mât et le pavillon, et, laissant le mousse et le matelot à leur besogne, mit la voile roulée sur son épaule pour l'apporter au camp. Quand il la posa par terre, Suzanne finissait de nettoyer la vaisselle.

— Je vais aller voir si tous ces bateaux sont partis, dit-il à sa sœur.

– Mais ne pense donc pas au pirate !

— Je peux pas m'en empêcher.

— Aide-moi plutôt à secouer les couvertures.

— Les Amazones sont peut-être en vue ?

— Nous les verrons bien aborder.

Jean aida sa sœur à sortir les couvertures des tentes, pour les secouer ; ensuite, ils donnèrent de bons coups de poing dans les sacs de foin qui commençaient à se mettre en boule. Puis, Suzanne frotta la poêle et la casserole avec du sable.

— Je vais laisser la marmite noire, comme elle est. Ça fait mieux.

Jean étala la voile par terre et, en épissant les ris, s'aperçut que le bord de la toile avait besoin d'être recousu.

— Heureusement que j'ai pensé à apporter une aiguille de marin, dit-il en allant la chercher.

— Heureusement que tu sais bien t'en servir, taquina Suzanne, un instant après, en le voyant sucer son pouce.

— C'est pas de ma faute ! Les marins poussent l'aiguille avec un morceau de cuir qu'ils tiennent dans la paume de leur main, et j'en ai pas.

— Attends, je vais t'aider.

À eux deux, ils vinrent à bout de la réparation. Ils étaient si bien absorbés dans leur travail qu'ils ne virent pas une barque approcher du débarcadère, et ne levèrent la tête qu'en entendant le grincement des galets sous sa quille.

Un gros gendarme, en bras de chemise, rentrait ses rames. Puis il sauta lourdement sur la plage, ramassa sa tunique qu'il avait posée à l'avant de la barque, et monta vers le camp. Tout en marchant, il se débattait avec son vêtement, cherchant la poche d'où il tira un immense mouchoir à carreaux avec lequel il épongea sa figure cramoisie. Ce fai-

sant, il considérait le capitaine et le second d'un regard inquisiteur.

— Bonjour, dit Jean.

— B'jour. Très occupés, je vois.

— En effet.

— C'est moins fatigant, nonobstant, que de ramer par cette chaleur.

— Vous venez de loin ? demanda poliment Suzanne, se demandant ce qu'elle pourrait lui offrir à boire.

— Oui, d'assez loin, et je voudrais bien savoir, subséquemment, ce que vous faites ici.

— C'est notre camp, répondit Jean. Voulez-vous vous asseoir et vous reposer un peu ? je regrette que nous n'ayons pas un verre de bière à vous offrir, mais il y a encore deux bananes sur l'arbre, si vous voulez.

Le gendarme ne dit pas merci et se contenta de pousser un grognement inarticulé. Avec un nouvel effort, il tira un carnet de sa poche.

— Vos nom et adresse ? dit-il.

— Je m'appelle Jean Walker, nous demeurons ici.

— Nous disons… Walker… domicile ?

— Ici.

— Où ça ?

— Ici, je vous dis.

— J'aime pas qu'on se paye ma figure ! Où demeurez-vous ?

— Dans ces tentes.

Le gendarme passa sa tête par l'ouverture de la toile.

— Nous n'avons pas encore fait nos lits, protesta Suzanne.

Un joyeux coup de sifflet partit de l'autre bout de l'île.

— Y en a d'autres ? demanda le gendarme.

— Oui.

— Écoutez-moi, maintenant, et répondez, subséquemment. Quand avez-vous été sur la péniche de M. Turner ?

— Jamais, répondit Jean, indigné ; je suis allé parler à ce monsieur une fois, mais sans même aborder !

— Allons ! Allons ! vous me prenez conséquemment pour un novice !… Mais je suis pas né d'hier ! Quand on voit, censément, dans quel gâchis…

— Sammy !

À l'appel de la voix claire, le gendarme se retourna.

— Ah çà ! Sammy, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu es piqué ? Si tu ne files pas tout de suite, j'irai me plaindre à ta maman.

— Excusez, mamzelle Clémence (le gendarme devint encore plus rouge si possible), je pensais subséquemment, que ces gamins auraient peut-être été mêlés au cambriolage de la péniche, puisque déjà une fois… nonobstant que j'ignorais qu'ils étaient pareillement de vos amis.

— Naturellement, qu'ils sont mes amis, répliqua le capitaine Marion, en jetant à terre un faisceau de piquets, et ils n'ont jamais touché à la péniche de l'oncle Paul. Va le lui dire tout de suite… à moins… (elle se tourna vers Jean) que nous ne prenions le bateau de Sammy et que nous le gardions prisonnier ?

— Faites pas ça, mamzelle Clémence, pas, aujourd'hui, j'ai pas le temps de plaisanter ; présentement, faut que je m'rende au bout du lac, pour l'enquête…

À ce moment arriva Margot, chargée d'un énorme rouleau de toile et suivie de Roger et Micky qui portaient des couvertures et des cannes à pêche.

— Tiens, Sammy, s'écria-t-elle, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Rien, mamzelle, c'était une erreur.

— Sauve-toi vite, Sammy, et ne fais plus de gaffes stupides !

Le gros gendarme descendit docilement vers la plage et mit sa barque à flot.

— Mamzelle Clémence, mamzelle Marguerite, dites rien à la maman, soyez gentilles !

— Bon, entendu, Sammy, mais ne fais plus l'idiot !

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Micky en le voyant s'éloigner en ramant très vite.

— Pourquoi qu'y se sauve ? ajouta Roger.

— Vous le connaissez donc ?

— Mais oui, bien sûr, sa mère a été la nourrice de maman et la nôtre aussi. C'est notre gendarme, il n'a peur de personne que de sa mère et de nous, naturellement… Mais vous savez ce qui arrive ?

— Quoi donc ?

— Vous vous rappelez la commission dont les charbonniers vous avaient chargé ? Dire à l'oncle Paul de mettre un cadenas à son bateau ? Eh bien, ils avaient raison !

— Je savais qu'il était arrivé quelque chose en voyant tous ces bateaux aller et venir depuis ce matin ! remarqua Jean.

— Des pirates ont attaqué le navire du capitaine Flint pendant qu'il était absent, c'est bien vous qui aviez raison ; il était parti et quand nous avons cru voir de la lumière sur la péniche, l'autre nuit, c'était pas lui mais les cambrioleurs. C'est juste à ce moment-là qu'ils faisaient leur beau travail.

— Le propriétaire du canot à moteur a vu les lumières aussi, continua Margot, et comme il savait que l'oncle Paul était absent, il a été, dès le matin, inspecter la péniche ; il a trouvé la porte de la cabine grande ouverte et tout l'intérieur bouleversé. Il est venu prévenir maman, en vitesse ; elle a envoyé une dépêche à notre oncle, qui est rentré hier au soir, mais sa péniche était dans un tel état qu'il n'a pas pu rester à bord et qu'il est venu coucher à la maison avec son perroquet.

— Il était dans une fureur noire, ajouta Marion, et le perroquet était de si mauvaise humeur qu'il ne voulait pas dire un mot.

— Par moment, l'oncle Paul était comme fou et ensuite triste comme un bonnet de nuit. Il répétait qu'on lui avait pris ce à quoi il tenait le plus, que tout le reste lui était égal ! On lui a volé sa cantine de marin avec sa machine à écrire et le manuscrit du livre qu'il a écrit cet été, celui qui l'empêchait d'être gentil avec nous ! Il disait qu'on avait pris ça parce que c'était lourd. Il ne savait pas, d'ailleurs, si on avait pris autre chose, car tous les meubles et les placards avaient été vidés et toutes les affaires étaient jetées, pêle-mêle, sur le plancher. Tout est cassé ou abîmé. Et l'oncle Paul criait que le lac était plein de garçons mal intentionnés, et il parlait de vous !

— Il croit toujours que c'est nous !

— Nous allions justement lui faire comprendre que vous ne pouviez être coupables, pour la bonne raison que vous étiez sur la rivière Amazone, cette nuit-là, quand Margot m'a donné un coup de coude pour me rappeler que nous étions supposées être dans nos lits et que, par conséquent, nous ne pouvions rien savoir. Alors, je n'ai plus rien dit. Heureusement que nous avions déjà la permission de venir camper avec vous, car avec tout ce remue-ménage, on aurait bien pu nous le défendre. Alors, nous nous sommes glissées dehors sans être vues, nous avons préparé toutes nos affaires dans ***l'Amazone***, nous l'avons dissimulée sur la rivière, dans la soirée, et ce matin nous nous sommes cachées dans le canot jusqu'à ce que l'oncle Paul soit parti. Il n'y avait presque pas de vent, c'est pourquoi nous arrivons si tard. Il a fallu ramer et puis nous nous sommes arrêtées un moment pour voir tous les bateaux qui allaient vers la péniche.

— Vous êtes arrivées à temps, hier matin ?

— Juste ! Nous venions de nous glisser, toutes habillées, dans nos lits, quand on a frappé pour le petit déjeuner.

— Comment, dit Jean, on a cambriolé la nuit même de la guerre ?

— Mais c'est ça que je vous explique ! La lumière que nous avons vue sur la péniche, c'étaient les cambrioleurs ! Si nous avions su, nous serions allés les attaquer, nous les aurions faits prisonniers et l'oncle Paul serait resté toute sa vie notre esclave reconnaissant.

— Alors, c'est peut-être vrai que Micky a entendu quelque chose quand elle était dans ***l'Amazone***.

— Les pirates qui sacraient si fort étaient ceux qui ont cambriolé la péniche, probablement !

— Qu'est-ce que vous avez entendu ? demanda Marion à Micky.

— Des pirates, dans un bateau à rames.

— C'étaient sûrement les cambrioleurs. Mais pourquoi diable l'oncle Paul s'imagine-t-il que vous êtes pour quelque chose dans tout ça ?

— Mais ce n'est pas vrai ! protesta Jean.

— Enfer et damnation ! je le sais bien ! Mais pourquoi s'est-il fourré cette idée dans la tête ?

— Il n'a pas voulu me croire quand je lui ni affirmé que nous n'avions jamais touché à sa péniche, reprit Jean, un peu gêné ; vous savez, le jour où je voulais lui faire la commission des charbonniers…

— Mais pourquoi ne voulait-il pas vous croire ?

— Oh ! n'en parlons plus, ça n'a pas d'importance.

— Mais si, c'est très important, au contraire ! Le vieux Sammy ne serait jamais venu fourrer son nez par ici, si l'oncle Paul ne lui avait rien dit.

— Le jour où nous vous avons aperçues pour la première fois, vous savez bien, après l'explosion du pétard, il nous a vus passer devant la baie, dans ***l'Hirondelle***. Comme c'était tout de suite après l'éclatement, il a cru que c'était nous qui avions abîmé le toit de sa cabine !

Le capitaine Marion devint très rouge sous son hâle.

— Je vais arranger ça, tout de suite. Il a été très méchant ?

— Il m'a traité de menteur, mais ça n'a plus d'importance.

— Mais si, ça en a beaucoup… Margot !

— Commandant !

— Décharge ***l'Amazone***, au galop ! Sors le mât et la voile et amène le bateau au débarcadère. Lieutenant ! Amiral ! auriez-vous un crayon et une feuille de papier ? et puis je veux aussi un morceau de charbon.

Jean lui donna le cahier et le crayon. Marion s'assit par terre et écrivit pendant quelques minutes, s'arrêtant pour réfléchir, suçant son crayon entre chaque mot et appuyant si fort qu'elle cassa deux fois la mine.

— Je suce pour que ça écrive très noir, expliqua-t-elle à Jean et Suzanne, qui la regardaient avec étonnement.

Micky et Roger étaient bouche bée.

Quand elle eut fini, elle prit un morceau de bois calciné dans le feu, déchira la page écrite, noircit le dos de la feuille, puis la plia et la mit dans sa poche.

— Le navire est paré, commandant ! cria Margot.

— Je reviens tout de suite, dit Marion aux Hirondelles.

— Mais qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Jean.

— Lui donner la marque noire, répondit Marion, s'éloignant en ramant avec agitation.



LA MARQUE NOIRE

Le capitaine Flint, seul dans sa péniche avec son perroquet, cherchait avec tristesse à remettre de l'ordre dans ses affaires. Après la visite des cambrioleurs d'abord, puis celle de tous les policiers, et enfin le défilé de tous les curieux, son bateau semblait avoir été la proie d'un cyclone. Toutes ses armoires, si bien rangées, avaient été forcées, vidées, et leur contenu répandu dans tous les coins de la pièce. Tous les souvenirs de voyage auxquels il tenait tant, sagaies, tomawaks, colliers en dents de requin, boomerangs et calebasses multicolores, avaient été arrachés des murs et jonchaient le parquet dans un désordre indescriptible. Le capitaine Flint marcha sur un petit éléphant en ébène qu'il avait acheté jadis à Colombo. Il se pencha pour le ramasser, pensant à le recoller, mais les pieds étaient cassés, la trompe et les défenses parties. Le vieux pirate le jeta par la fenêtre avec colère. Puis il avisa le perroquet, perché sur un coin de la table et considérant de son œil rond un petit bouddha de jade qu'il tenait dans sa patte.

— Courage ! Jacquot, dit-il avec amertume. Casse-le !

— Bonjour ! Jacquot, répondit l'oiseau en tordant le bibelot de son bec puissant.

— Pourquoi diable, reprit le capitaine, qui avait pris dans la solitude l'habitude de parler tout seul ou avec son perroquet, pourquoi diable n'ont-ils pas emporté tout ça, puisqu'ils en avaient envie ? Ils se sont précisément attaqué à la seule chose qui me tenait à cœur et qui ne peut leur servir absolument à rien ! Vois-tu, Jacquot, il ne faut jamais rien

enfermer, c'est trop dangereux ! Ma cantine a tenté les voleurs, simplement parce qu'elle était lourde et qu'ils ne pouvaient pas l'ouvrir. Si c'est ce vilain gamin de l'île, il est joliment fort ! Les autres l'auront sans doute aidé ! En tout cas, quand il ouvrira la caisse, il sera bien attrapé ! ***Mousses exotiques***, par « Pierre Quiroule », ne sera pas d'un grand intérêt pour lui, quoique ce livre m'ait donné bien du mal à écrire !

— Joli Jacquot, répondit le perroquet en laissant tomber la tête du bouddha.

Le capitaine Flint se pencha pour la ramasser, et écrasa un œuf de casoar sous son pied.

— Bon, dit-il, encore un souvenir fichu, et je sens bien que je n'aurai plus jamais le courage de me rasseoir à ma table pour recommencer le récit de mes voyages ! Non, certes, pas une deuxième fois !

Le perroquet poussa un cri furieux comme son maître ramassait la tête du bouddha.

— Tiens, prends-le, puisque tu y tiens tant, dit le capitaine Flint.

L'oiseau se dandina le long de la table, s'agrippa par une griffe sur le rebord et, avec l'autre, prit le bibelot des mains du pirate.

— Tout mon été gâché ! continua le capitaine en ramassant des vêtements épars et en les posant sur une planche. Mes nièces ne sont certainement pour rien dans cette histoire !… Ce sont des diables, mais elles ont bon cœur et n'auraient pas voulu me faire de la peine. Tandis que ce garçon ! Déjà il m'avait fait très mauvaise impression en mettant ce pétard sur la cabine.

— Bonjour ! Jacquot, approuva le perroquet.

— Oui, Jacquot, les garçons sont capables de tout, même les meilleurs. Je le sais, car j'ai été un bien mauvais garnement moi-même…

Il fut interrompu dans son soliloque par un petit papier plié qui vola par la fenêtre de la cabine et tomba sur la table. Le perroquet se précipita dessus et le saisit dans sa griffe. Le capitaine regarda par la fenêtre.

— Hé, Marion ! cria-t-il. Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Je me refuse à t'adresser la parole, je t'ai remis la marque noire, lis le message.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je ne te parlerai pas tant que tu n'auras pas fait des excuses ; lis la marque noire et tu verras.

Le capitaine Flint sauta sur son perroquet, juste à temps pour sauver la missive que l'oiseau avait déjà déchirée en deux morceaux. Il les défripa et les réunit. D'un côté le papier était noirci, de l'autre il lut :

Au capitaine Flint (alias oncle Paul),

Jean n'a jamais touché à ta péniche. Quand tu l'as appelé menteur, c'est toi et non pas lui qui méritait d'être traité de cette façon ! Il venait, au péril de sa vie, te mettre en garde contre les indigènes qui voulaient attaquer ton bateau. Les vieux Billy de la forêt l'avaient chargé de te faire la commission. Tu n'as rien voulu entendre ! L'avoir traité de menteur, c'est de l'ingratitude ou je ne m'y connais pas ! Maintenant, on a cambriolé ton navire. C'est bien fait. Je suis ravie !

Si tu veux savoir qui a roussi ta barbe en faisant sauter une mine sur ta cabine, c'est la soussignée. Et tu le méritais ! Je te remets la marque noire. Tu n'es plus digne d'être notre oncle ni rien de respectable. Nous te déposons.

Signé : Marion Blackett, Pirate.

— Holà, Marion ! cria le capitaine Flint par la fenêtre.

Mais la pirate, anxieuse de bien montrer aux Hirondelles qu'elle ne traitait pas avec l'ennemi, avait déjà gagné l'ouverture de la baie.

— Sapristi ! dit le capitaine Flint ; ces hurluberlues me feront tourner en bourrique ! Ce sont elles maintenant qui ont mis le pétard ! Quels démons ! Et moi, je me suis conduit comme une brute avec ce pauvre gosse ! Voilà que j'ai mis la police à ses trousses ! Il faut que j'arrange ça tout de suite ! Allons, Jacquot, rentre dans ta cage, il y a trop de choses en l'air ici pour que je te laisse la garde du bateau !



LE CAPITAINE FLINT FAIT LA PAIX ET DÉCLARE LA GUERRE

Les Hirondelles et Margot avaient regardé Marion partir précipitamment, se demandant ce qu'elle allait faire.

— Je n'aurais pas dû lui parler de mes démêlés avec le capitaine Flint, dit Jean.

— Bah ! fit Suzanne, elle aurait toujours été au courant un jour ou l'autre… Si nous dressions votre tente en attendant son retour ?

— Bonne idée, répondit Margot. Si vous m'aidez, ce sera vite fait.

— Maintenant, c'est un vrai camp, remarqua fièrement Micky en considérant avec orgueil les trois tentes, le feu, la marmite et la poêle bien astiquée. Quiconque aborderait à présent sur l'île ne s'y tromperait pas, et comprendrait que nous sommes des explorateurs sur une terre déserte.

— Il faut finir le laçage de la voile sur la flèche, observa Suzanne.

Mais Jean était monté au poste d'observation, afin de suivre les évolutions de Marion. Il redescendit en courant pour chercher la longue-vue.

— Dis donc, Suzanne, cria-t-il très excité, le capitaine Flint donne la chasse à *l'Amazone* !

— Tu racontes autant de blagues que Micky, répliqua Suzanne. Avec ça que les indigènes font jamais des choses comme ça !

— Mais je t'assure ! Viens voir !

— Oncle Paul n'est pas toujours très indigène, remarqua Margot.

— Il est pire que les indigènes, s'écria Micky, en grimpant en toute hâte vers le grand pin.

Les autres étaient déjà sur ses talons.

Marion avait parcouru la moitié du chemin lorsque le capitaine Flint sortit de la baie. Elle approchait de l'île et gardait de l'avance, bien que le vieux pirate gagnât du terrain rapidement.

— Vous voyez bien qu'il la poursuit, dit Jean.

— Peut-être qu'elle l'a invité ?

— Mais non, elle ne l'a pas invité, bien sûr ! Elle rame comme un démon, il lui donne la chasse.

— Regardez comme il rame, lui aussi !

— Comme une locomotive !

— Il soulève presque son bateau à chaque coup d'aviron ! Mais elle arrivera avant lui, elle a trop d'avance. Hardi, Marion, courage ! Bien ramé ! Hardi !

Le petit groupe au poste d'observation criait comme s'il assistait à une course. Marion les entendit et tourna rapidement la tête vers eux.

— Vite ! vite ! cria Margot à tue-tête. Inutile d'aller à son secours avec *l'Hirondelle*. Elle va aborder la première et nous empêcherons l'ennemi d'accoster.

— En avant ! Vive les Hirondelles et les Amazones !

— Et mort au capitaine Flint ! hurla Micky.

Ils galopèrent vers la plage. Marion arrivait, rouge et hors d'haleine, mais gagnant le capitaine Flint de six ou sept longueurs.

— À moi, les amis ! souffla-t-elle en sautant à terre.

Un instant après, la barque du pirate accostait à son tour, mais elle fut aussitôt violemment repoussée par Marion et Margot.

Le capitaine Flint, qui s'apprêtait à rentrer ses rames, les plongea de nouveau dans l'eau et se retourna pour regarder ses ennemis. Son allure n'avait rien de terrible, au contraire, bien qu'il fût très rouge (d'avoir ramé probablement), il paraissait plutôt intimidé.

— Puis-je aborder ? demanda-t-il.

— Ami ou ennemi ? répliqua Marion qui n'avait pas encore retrouvé sa respiration.

— Oh ! pas ennemi, un navigateur en détresse plutôt.

— Je t'ai remis la marque noire, je ne te connais plus.

— Je suis venu pour faire des excuses… pas à toi, Marion.

— Le laissons-nous aborder, amiral ?

Mais en voyant approcher son ennemi, le capitaine Jean était parti.

— Tu as été une vraie brute avec lui, ajouta Marion, mais on va te permettre d'atterrir tout de même.

Le capitaine Flint aborda de nouveau sur la plage et, ne regardant personne, suivit le capitaine Jean qui remontait vers le camp.

— Jeune homme… dit-il d'une voix très amicale.

— Que…

— Je veux vous dire que je regrette infiniment ce qui s'est passé entre nous. Ne me traitez pas comme je vous ai traité l'autre jour, et écoutez-moi. J'avais tort, je le reconnais, et j'ai très mal agi. Je n'aurai pas dû vous traiter ainsi, même si j'avais été dans mon droit. J'aurais dû comprendre que vous disiez la vérité, et je suis désolé de vous avoir traité de menteur. Je le regrette beaucoup. Voulez-vous me serrer la main ?

Le capitaine Jean avait une espèce de boule très gênante dans la gorge et trouvait que c'était peut-être encore plus désagréable de voir les choses remises au point que d'être accusé injustement. Là, il pouvait au moins se mettre en colère, c'était une ressource, tandis que maintenant… il ne savait plus quelle contenance tenir… Il avala sa salive deux fois, mordit violemment sa lèvre, et enfin tendit la main. Le capitaine Flint la serra cordialement, et Jean se sentit soulagé d'un grand poids.

— N'en parlons plus, dit-il.

— Je suis vraiment au regret, continua le pirate. J'étais persuadé que c'était vous qui aviez mis le pétard, parce que

je vous ai vu un moment après, tandis que mes diables de nièces n'ont eu garde de se montrer ce jour-là. Mais cela n'excuse pas ma façon de vous recevoir.

— C'est oublié, maintenant.

Ils rejoignirent tous les autres.

— J'ai d'ailleurs été bien puni, ajouta le capitaine Flint. Marion me dit que vous étiez venu me mettre en garde contre les cambrioleurs. Si je vous avais écouté, je n'aurais pas perdu mon livre. Marion vous a dit ce qui m'était arrivé ?

— Oui. Mais je n'étais pas seulement venu vous mettre en garde. Je voulais aussi vous déclarer la guerre.

— Eh bien ! Voilà ce que j'appelle une démarche amicale. Tu entends, Marion, il était venu me déclarer la guerre.

— Mais naturellement, nous allions tous te la déclarer. Nous avions signé une alliance offensive et défensive contre toi. Nous voulions prendre la péniche à l'abordage et te donner le choix de marcher sur la planche, ou d'être notre ami comme l'année dernière. Jean te détestait parce que tu racontais à tous les indigènes qu'il avait abîmé ton bateau, et nous te détestions parce que tu écrivais cet imbécile de livre. Mais tout ça, c'est fini, maintenant. Tu as reçu la marque noire, nous ne te connaissons plus.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, répliqua le capitaine Flint. J'ai fini de composer mon livre, à présent !… Le manuscrit est parti et la machine à écrire avec. Je suis bien trop vieux pour recommencer un travail pareil. Je suis paré pour une déclaration de guerre quand il vous plaira.

— Je ne voulais pas capturer la péniche, s'écria Micky, je voulais la couler. Je regrette que nous ne l'ayons pas coulée dès le premier jour !

— Mais pourquoi ?

— Oh ! Micky ! protesta Suzanne.

— Parce que vous avez été un chameau, ameutant les indigènes contre nous, et puis quand Jean a voulu vous aider…

— Je sais ! Je sais ! J'ai eu tort, je le reconnais, mais je suis prêt à réparer le mal que j'ai fait. Reprenez la marque noire, faisons la paix et là-dessus engageons une guerre sans merci !

— Nous lui pardonnons, concéda Marion, à condition de lui livrer une vraie bataille sur la péniche. Nous lui pardonnons, parce qu'il a du regret et parce qu'il a des ennuis. C'est tout de même malheureux qu'on ait cambriolé son bateau !

— Une vraie bataille, continua le capitaine Flint, à trois heures, demain après-midi ! Pas avant, parce que j'ai encore beaucoup à ranger.

— C'est juré ?

— Foi de pirate !

— Alors, ça va, on te pardonne.

— Reprends ta marque noire, alors.

— Garde-la pour te rappeler que tu ne dois plus jamais devenir indigène.

— Dieu m'en garde ! Mais voyons, je voudrais bien connaître le nom de mes ennemis. À propos, pourquoi, sur la marque noire, m'appelles-tu « capitaine Flint » ?

— Parce que le matelot Micky a déclaré que tu étais un pirate retiré des affaires.

— Mais, c'est que c'est vrai ! Lequel de vous est Micky ? Vous, sans doute, dit-il en s'adressant à Suzanne.

— Mais non, voyons, c'est Suzanne, le second de *l'Hirondelle*.

— Enchanté, lieutenant, de faire votre connaissance !

— Et voici Jean, capitaine de *l'Hirondelle*.

— Commandant, nous avons déjà eu le plaisir de nous rencontrer, et vous m'avez pardonné bien que je ne le mérite pas.

— Voici le matelot Micky. Matelot Micky, capitaine Flint.

— C'est vous qui soupçonniez le noir secret de mon passé de pirate ?

— Il m'a suffi de voir le perroquet !

— Et voici Roger, le mousse.

— J'ai été mousse aussi, quand j'étais jeune ; c'est un dur métier.

— Et nous sommes les pirates de *l'Amazone*.

— Je ne vous connais que trop bien, mauvais garnements que vous êtes !

— Ce sera une bataille pour de vrai ? demanda Micky.

— Tout ce qu'il y a de sérieux ! Demain, sans faute.

— Nous prendrons la péniche, continua Micky. Vous serez vaincu ! Avez-vous une bonne planche ?

— Pourquoi faire ?

— Pour vous faire marcher dessus et passer par-dessus bord !

— Tout sera en ordre, comptez sur moi, assura le capitaine Flint qui, bien entendu, savait exactement comment les choses doivent se passer.

— Est-ce qu'on ne va pas dîner ? demanda Roger.

— Puisque la guerre est pour demain, proposa Suzanne, voulez-vous rester à dîner avec nous ? Je vais mettre la marmite au feu tout de suite.

— Rien ne pourrait me faire plus de plaisir !

Le capitaine Flint fit un dîner très cordial au milieu de ses ennemis. Micky elle-même s'humanisa et devint moins agressive. Il est vrai que, pas une fois, le vieux pirate ne manqua de lui donner son titre de matelot. Les convives étaient en train de tirer des pommes de terre du feu en se brûlant fortement les doigts, quand la conversation tomba sur le cambriolage.

— Je me demande pourquoi les vieux Billy vous avaient chargé de cette commission pour moi, remarqua le capitaine Flint.

— Ils avaient entendu des conversations à Bigland, répondit Jean.

— C'est là-bas, au bout du lac… Si seulement je pouvais savoir d'où venait le cambrioleur, j'aurais peut-être quelque chance de retrouver ma cantine. Mais on n'a pas relevé le moindre indice ! Mon bateau était sens dessus dessous, comme si une armée de chats y avaient pris leurs ébats, et rien n'avait disparu, sauf cette caisse. Bien entendu, elle contenait ce que j'avais de plus précieux.

— Était-elle très lourde ? demanda Micky.

— Oui, plutôt.

— Elle contenait des lingots d'or ?

— Non ! (Le capitaine Flint se mit à rire). Seulement une machine à écrire, un tas d'agendas de notes prises au cours de mes voyages, et le manuscrit du livre que j'ai passé mon été à écrire. Bref, ce qui me tenait le plus à cœur ! Pourquoi les voleurs n'ont-ils pas plutôt pris le reste ?…

Un combat se livrait dans l'esprit de Micky, et elle regarda son ennemi avec plus de douceur.

— C'est un livre que vous avez écrit vous-même ?

— Oui, précisément.

— Sur votre passé de pirate ?

— Il en était question.

— C'était un livre intéressant ?

— Après tout, je n'en sais rien, mais je voudrais tout de même bien rentrer en sa possession. Vous ne vous doutez pas à quel point c'est long et difficile d'écrire un livre ! Tenir un journal est déjà un fameux travail.

— Je sais, remarqua Micky.

— Pour ce qu'il reste de tout mon effort ! J'aurais mieux fait de me reposer tout l'été !

— Et d'être plus gentil avec nous, ajouta Marion.

— Ne revenons pas là-dessus, dit tristement le capitaine Flint.

Il y eut un conciliabule à voix basse entre les Amazones se terminant par un : « Dis-lui si tu veux », de Marion.

— Écoute, oncle Paul, commença Margot.

— Pardon, je croyais m'appeler capitaine Flint ?

— C'est vrai. Si tu promets de redevenir gentil, nous avons quelque chose à te dire. Nous savons à quel moment le cambrioleur était dans ta péniche, nous l'avons vu !

— Sapristi ! Et savez-vous de quel côté il est parti ?

— C'est-à-dire que nous avons vu la lumière dans la péniche. Nous avons cru que c'était toi. Si nous n'avons rien dit hier, c'est parce que tu n'étais plus notre ami, et quand nous avons aperçu cette lumière, nous étions censément dans nos lits à dormir.

— Ah ! Ah ! Et où étiez-vous donc, en réalité ?

— Sur le lac.

— Alors, au lieu d'être sagement couchées, vous étiez à courir la prétentaine sur les vagues de l'océan ?

— C'est un secret entre nous, hein ? dit Marion.

— Nous allions vers l'île des Chats Sauvages. Expédition de guerre, ajouta Margot.

— Vous avez vraiment vu le cambrioleur ?

— Non, nous avons seulement vu la lumière dans ta cabine.

— Le matelot Micky croit aussi avoir entendu quelque chose, cette nuit-là, dit Jean.

— Où était-elle ?

— Dans *l'Amazone*.

— Quoi, avec Marion et Margot ?

— Non, dit Marion ; c'était après, quand nous étions prisonnières dans l'île.

— Comment étiez-vous prisonnières ?

— Parce que Micky avait capturé *l'Amazone*. Elle est partie avec notre navire, nous livrant sans pitié à notre cruel destin ! C'est comme ça que les Hirondelles nous ont vaincues !

— Mais les autres, où étaient-ils ?

— Sur la rivière Amazone ou sur le chemin du retour.

— Le lac me semble avoir été plein d'animation, cette nuit-là, remarqua le capitaine Flint. Et qu'avez-vous entendu, matelot ?

— Des gens qui ramaient dans un bateau ; ils sont passés à côté de moi.

— Où étiez-vous ?

— À l'ancre, près de l'île des Cormorans.

— Attendez, dit Jean, il vaut mieux que je vous montre notre carte, vous vous rendrez compte.

Il courut chercher la feuille dans sa tente.

Le capitaine Flint examina la carte avec soin.

— Sont-ils passés près de vous ?

— Tout près.

— Ils ont pris un drôle de chemin pour aller de la péniche au fond du lac, ils auraient pu se heurter à l'île.

— Mais c'est précisément ce qu'ils ont fait.

— Et ils ont continué ?

— Ils ont abordé, et ils ont laissé sur l'île leur trésor ou ce qu'ils apportaient avec eux ; je les entendais jurer et sacrer parce que leur charge était lourde !

— Enfer et damnation ! s'écria Marion.

— Es-tu sûre de ne pas raconter de blagues, Micky ? interrogea Suzanne.

Le capitaine Flint se leva brusquement.

— Matelot, dit-il, si ma cantine est sur cette île, je vous donnerai tout ce que vous voudrez ! Venez ! Venez ! Nous allons traverser et aller voir !

Il saisit la main de Micky, la secoua, et Micky, à son grand étonnement, se surprit à lui sourire. La main de l'ennemi était très large, ses manières vraiment amicales, et, après tout, si le trésor n'était pas en piastres espagnoles,

c'était un livre de pirate, ce qui n'était pas sans intérêt. Mais quel dommage de s'en aller si nombreux à la recherche du trésor !

— Dis donc, oncle Paul, remarqua Marion, si tu retrouves ton livre, tu ne vas pas reprendre ton humeur indigène, hein ?

— Plus jamais, je le jure. Allons, sautez tous dans ma barque, et en route !

Le capitaine Flint ramait avec autant d'ardeur que s'il était encore à la poursuite de Marion. Chaque coup d'aviron renvoyait les passagers d'avant en arrière. Il ne fallut pas longtemps pour aborder à l'île des Cormorans, et tout le monde se mit en quête.

Mais il n'y avait rien sur l'île, rien du tout que des débris apportés par la dernière crue, l'arbre mort et de grosses pierres. Le capitaine Flint fit trois fois le tour de l'îlot, grimpant sur les rochers, fouillant les creux, sans succès.

— Je suis sûre qu'ils ont laissé le trésor ici, affirma Micky. Je les ai entendu dire qu'ils ne pouvaient mettre un poids aussi lourd sur une motocyclette, et ricaner en disant qu'ils reviendraient avec des lignes et rapporteraient une pêche qui vaudrait la peine.

— Il faisait nuit noire, tu es sûre de n'avoir pas rêvé ? dit Suzanne.

— Ils peuvent avoir changé d'avis ou être déjà revenus chercher la cantine, continua le capitaine Flint. C'est déjà quelque chose de savoir qu'ils venaient du bout du lac, non pas que j'espère retrouver mon manuscrit ! Il faut que je prenne mon parti de cette perte !

Ils revinrent tristement à l'île des Chats Sauvages ; le matelot Micky avait bien envie de pleurer, bien qu'elle fît de son mieux pour ne pas le laisser voir.

— Je suis sûre qu'ils ont laissé le trésor dans l'île.

— Ne vous tourmentez plus, nous avons bien regardé partout. Pensons à autre chose, à demain, par exemple. Trois heures sonnant, n'est-ce pas ?

— La guerre pour de vrai, hein ? dit Marion.

— Sang et tonnerre ! répondit férocement le capitaine Flint. Trois heures, et je serai prêt à vous recevoir, paré pour repousser l'abordage, ou couler vos navires, ou vous pendre tous à la grand'vergue, où à être pris moi-même comme un brick espagnol et coulé comme un négrier portugais… Tout ce que vous voudrez !

Il déposa Hirondelles et Amazones sur leur île et retourna à sa péniche.

— Au revoir ! crièrent fort amicalement pirates et explorateurs.

— Au revoir ! répondit-il. Trois heures précises ! La gloire ou la mort !



LE COMBAT NAVAL

Les Amazones furent les premières à se réveiller le lendemain matin, n'ayant pas, comme les Hirondelles, l'habitude du soleil à travers la toile de tente. Elles eurent vite fait de secouer leurs camarades hors des couchettes. « N'oubliez pas, criaient-elles, bataille à trois heures sonnant ! » À vrai dire, malgré le bain, le chocolat, la course à la ferme Dixon et le déjeuner, le temps parut interminable jusqu'à ce que l'aiguille du chronomètre approche de trois heures. Une marmite qu'on regarde ne bout jamais, une montre qu'on consulte à tout instant semble faire exprès de traîner ! Enfin, après un dernier regard au cadran, l'amiral donna l'ordre du départ et l'escadre prit la mer.

— Allons nous à la rame ou à la voile ? demanda le capitaine Jean au capitaine Marion pendant que les deux bâtiments glissaient de conserve vers la baie de la Péniche.

— C'est plus chic d'arriver à la voile.

— La péniche est droite au vent. La manœuvre consiste donc, aussitôt entrés dans la baie, à naviguer vent debout et à accoster de chaque côté du bateau. Vous à tribord, moi à bâbord.

— Entendu, amiral.

— Larguez les voiles dès que vous serez contre la péniche. Mettez le grappin sur son bordage et grimpez. Pendant que le pirate luttera avec un des équipages, l'autre le prendra par derrière.

— Combat corps à corps, ajouta Marion.

— Nous devrions clouer les pavillons sur nos mâts, remarqua Micky.

— Fixez la drisse de pavillon avec un double nœud, commanda Jean.

— Regardez son drapeau, s'écria Roger, de son poste de vigie.

Ils venaient de doubler le cap, la péniche était visible et au lieu de la petite flamme habituelle, elle arborait un large drapeau vert orné d'un éléphant blanc. Le capitaine Flint l'avait retrouvé dans ses trésors pour cette occasion.

— Mais je le connais, remarqua Jean, c'est le drapeau siamois.

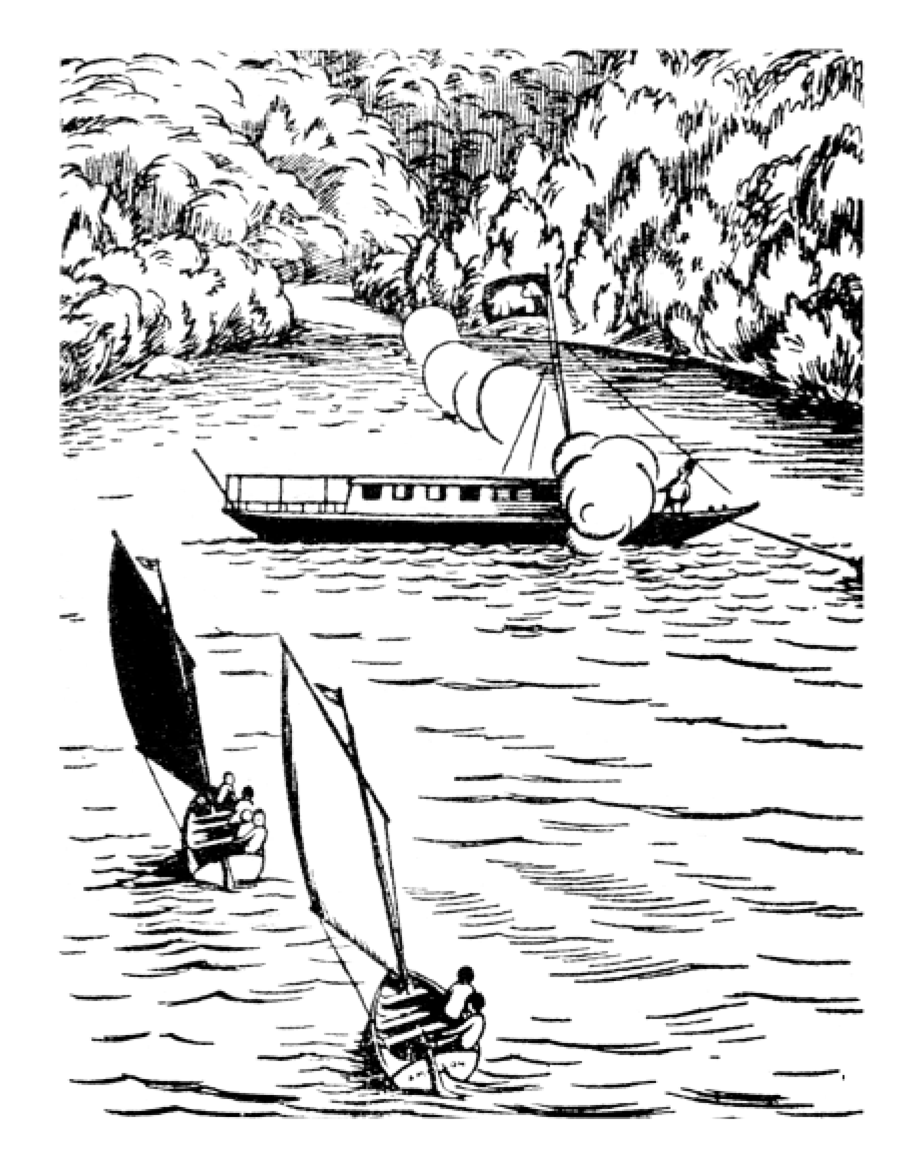
— Je sais, dit Margot, il l'a rapporté d'Orient l'année dernière.

— Bon, nous ne tarderons pas à l'amener, déclara belliqueusement le capitaine Marion. À bas l'Éléphant Blanc, Vive Hirondelles et Amazones !

— Lieutenant, commanda l'amiral, sifflez vos hommes, qu'ils soient prêts à l'abordage.

Suzanne mit le sifflet à ses lèvres et souffla aussi fort qu'elle put, puis, hors d'haleine, elle le passa à Roger qui s'évertua si bien qu'il faillit éclater.

Les deux navires, voile blanche et voile brune, entraient dans la baie, lorsque une tête coiffée d'un énorme casque colonial parut sur le pont de la péniche et un coup de sifflet plus violent que celui des assaillants leur déchira les oreilles.



— Hardi, hardi ! Roger ! cria Micky, souffle !

Roger siffla par à-coups, reprenant haleine de temps en temps.

— Attention, capitaine Marion, commanda l'amiral voyant *l'Amazone* prendre un peu d'avance. J'attaque à tribord, conjuguez bien les mouvements, il faut que nous accostions exactement en même temps.

Le capitaine Marion lâcha l'écoute et *l'Hirondelle* reprit la tête.

— Bien paré ! cria Jean.

Le grand casque blanc se glissa par la coupée de la péniche et le capitaine Flint en bras de chemise et pantalon blanc, ceinturé de rouge, atteignit le pont non sans quelque peine, l'ouverture étant étroite.

— Il est plutôt gros pour un pirate, remarqua Micky.

Le capitaine Flint se penchait sur le canon.

— Attention, cria Roger, il tire !

Le capitaine Flint se redressa et fut caché par un nuage de fumée bleue. En même temps, une violente détonation assourdissait les assaillants et se répercutait entre les collines de chaque côté du lac.

– À l'abordage ! hurla Margot.

— À l'abordage ! répondirent en chœur les Hirondelles.

Le capitaine Flint se pencha de nouveau sur son canon, poussa quelque chose dans la gueule, versa de la poudre sur l'amorce et se redressa en mettant sa main sur ses oreilles. Cette fois, la détonation fut terrifiante et quelque chose tomba sur l'eau entre la péniche et l'escadre.

— Ce n'est que la bourre ! cria Marion.

— Hardi ! À son bord avant qu'il charge encore ! cria Jean.

Mais le capitaine Flint était bon canonnier et, juste comme *l'Hirondelle* passait à l'arrière de la péniche, il y eut une nouvelle décharge et une violente odeur de poudre se répandit sur la baie.

— Larguez les voiles ! crièrent presque en même temps les deux capitaines.

L'Amazone et *l'Hirondelle* abordaient ensemble à bâbord et à tribord de la péniche.

— Empoignez la flèche, lieutenant ! commanda Jean et dégagez le passage. Mousse, accroche-toi où tu peux et mets le grappin ! À l'abordage ! Hardi les gars !

Il y avait une main courante le long de l'entrepont de la péniche. Jean s'en servit pour grimper et avec un rétablissement se trouva sur le pont. Il aida Suzanne et le mousse à grimper à leur tour.

À cet instant, le capitaine Flint ressortait par la cabine et arrivait sur eux, faisant tourner deux coussins au-dessus de sa tête en manière de fronde. Mais, dans un combat corps à corps, ce ne sont pas les armes mais les mains qui comptent. Bien que celles du capitaine Flint soient larges, il n'en avait que deux, tandis que les Hirondelles en avaient huit ! Un coussin bien envoyé fit rouler Jean par terre, il se redressa promptement et chargea tête en avant sur l'ennemi. Suzanne s'était emparée de l'autre coussin, Micky et le mousse s'accrochaient chacun à une jambe du pirate qui les tirait avec lui à chaque pas. Cependant, l'avantage du nombre n'aurait pas suffi aux Hirondelles si les Amazones qui venaient d'aborder ne s'étaient jetées dans la mêlée. Marion sauta du toit de la cabine sur le dos du capitaine Flint et mit ses deux mains autour de son cou, Margot se joignit à Jean et à Suzanne. Attaqué de tous côtés, le pirate succomba.

— Rends-toi ! cria Marion.

— Jamais tant que mon pavillon flotte encore ! souffla le capitaine Flint étendu hors d'haleine. Vive les Éléphants Blancs !

Mais le matelot Micky était déjà au pied du mât et le grand drapeau s'abattait sur le pont.

— Nous sommes vainqueurs, cria Jean, votre drapeau est amené.

— C'est ma foi vrai, reconnut le capitaine Flint en essayant de se redresser. Beau travail, mais la lutte fut chaude ! Je me rends.

Il retomba à plat, soufflant comme un phoque.

— Attachez-le, commanda le capitaine Marion.

Margot ramassa un morceau de corde qui traînait et, aidée de Jean, se mit en devoir de lier les jambes du vaincu. Avec le secours des autres, ils parvinrent à rouler le pirate sur lui-même afin de lui attacher les bras. Puis ils le poussèrent ficelé comme un saucisson vers la cabine et essayèrent de l'asseoir en l'appuyant contre la paroi, mais la tâche était malaisée, car le gros pirate retombait à droite et à gauche.

— Je vais te relever une dernière fois, dit sévèrement Margot, mais si tu retombes encore, tu resteras couché là !

Micky revint en courant.

— Si nous voulons le faire marcher sur la planche, il y en a une toute prête, sur le pont avant.

— C'est vrai, dit Marion, je l'avais oubliée ! Mais comment l'amener jusque-là ?

Le pirate tortilla ses jambes et secoua la tête :

— Je ne suis pas un serpent, dit-il, je ne peux pas avancer sans mes pieds.

— Comment faire ?

— Détachez-lui les jambes et faites-le marcher sur le rouf, proposa Margot.

— Je suis trop lourd, je passerai à travers.

— Il ne faut pas amener les prisonniers dans l'entrepont, remarqua Micky, ils peuvent mettre le feu au magasin de poudre et faire sauter le navire.

— Faisons-le passer le long de la coursive, dit Marion, il ne peut s'échapper avec les bras liés.

Les jambes du capitaine Flint furent donc libérées de leurs entraves, puis il fut, non sans difficulté, hissé sur ses pieds, et fit mine aussitôt de se rasseoir.

— Pas de ça, dit férocement Marion, ou tu le paieras cher !

Ayant vérifié les liens des bras, les vainqueurs attachèrent la corde autour de la taille du prisonnier et, le tenant ainsi enchaîné, le firent passer par la coursive. Marion et Margot marchaient en avant, le pirate se dandinait péniblement à la suite, les Hirondelles formaient l'arrière-garde.

Sur le pont avant, le drapeau gisait au pied du mât, le casque colonial avait roulé devant le petit canon. À tribord, un tremplin s'avançait au-dessus de l'eau ; en des temps meilleurs, il servait sans doute de plongeoir. À l'heure actuelle, il semblait préparé dans l'unique but d'envoyer les prisonniers en pâture aux requins. À sa vue, le capitaine Flint se mit à trembler si violemment qu'il faillit renverser les terribles flibustiers qui le tenaient enchaîné.

— Assez ! grogna le capitaine Marion.

Bien que le capitaine Jean soit le commodore, Marion ne pouvait s'empêcher de prendre le commandement.

— Attachez le prisonnier au grand mât, ordonna-t-elle, et ne ris pas ! dit-elle, menaçante, au pirate.

— Alors, débarrassez ce mousse de mon casque, ricana le capitaine Flint.

Roger avait voulu se coiffer du couvre-chef de l'ennemi et sa tête toute entière avait disparu. Suzanne vint à son secours.

— Rendez-le moi, supplia le prisonnier, c'est mon dernier vœu, mon pauvre crâne chauve ne supporte pas le soleil.

Suzanne posa le casque sur la tête du pirate.

— Voyons, amiral, dit Marion. Il faut juger les crimes de ce scélérat. Le pire est celui de trahison… tout l'été il s'est ligué contre nous avec les indigènes.

— Désertion, ajouta Margot. Il a déserté son poste auprès de nous.

— Il s'est introduit dans notre camp en notre absence, continua Micky.

— Il a traité le capitaine Jean de menteur, reprit Marion.

— Je me suis trompé, je l'ai reconnu, la paix a été faite sur ce sujet, dit précipitamment le capitaine Flint.

— Bon, ne parlons plus de ça, mais ses autres crimes sont bien suffisants pour mériter condamnation. Qui vote pour l'obliger à marcher sur la planche ? Mains levées pour oui.

Margot, Micky, Roger et Marion elle-même levèrent la main aussitôt. Jean et Suzanne eurent un instant d'hésitation.

— Allons, pas de faiblesses, dit Marion, il y a une planche bien trop épatante pour ne pas l'utiliser !

— Il faut lui donner une chance d'en réchapper, remarqua Jean. Délions-lui les bras qu'il puisse nager.

— J'y consens, fit Marion magnanime. Mettons aux voix. Toutes les mains se lèvent ? Ça va.

Roger regarda par-dessus le bordage.

— Y a-t-il beaucoup de requins ? demanda-t-il.

— Des millions, gémit le prisonnier.

— Bandez-lui les yeux, commanda Marion, voici un mouchoir.

— Est-il propre au moins ? demanda le vieux pirate.

— Prenez celui de Margot, il est frais d'hier. Vois, il n'a même pas été déplié ! Bon, détachez le prisonnier du mât, amenez-le sur la planche.

Le second de *l'Hirondelle* et le capitaine Jean dénouèrent la corde qui maintenait le vaincu et celui-ci, se dandinant toujours, avança lourdement en tâtonnant. Enfin, avec l'aide de Micky et de Roger qui poussaient par derrière, Jean et Suzanne l'amenèrent au bord du tremplin. Marion surveillait, bras croisés.

— Maintenant, avance ! cria-t-elle.

Le capitaine Flint, aveugle, avança à petits pas le long du tremplin. Il s'arrêta, tremblant de tous ses membres ; les planches oscillaient sous son poids.

— Veux-tu marcher, suppôt de Satan ! cria Marion en frappant du pied.

Le capitaine Flint fit encore deux pas et s'arrêta :

— Grâce, gémit-il, grâce !

— Marche ! cria Marion, ou bien…

Le capitaine Flint culbuta brusquement dans l'eau et disparut en éclaboussant ses bourreaux.

Le casque flotta à la surface du lac.

— Sait-il nager ? demanda Micky, soudain prise de remords, je n'avais pas pensé à ça.

La grosse tête chauve du pirate apparut à la surface, il cracha et souffla comme un cachalot, arracha le mouchoir qui lui bandait les yeux et disparut de nouveau.

Un instant après, il attrapait le casque et le lançait sur le pont de son navire.

— Il nage très bien ! constata Micky rassurée.

Soudain, le capitaine Flint hurla désespérément :

— Les requins ! Les requins !

Il nagea, éclaboussant violemment autour de lui, essaya de se hisser sur la grosse bouée, retombant à chaque coup car elle se dérobait dès qu'il essayait de l'enjamber.

— La mer est pleine de requins, cria-t-il. Il y en a un qui me dévore le pied !

Il laissa la bouée et nagea vers la péniche, toujours en éclaboussant beaucoup.

— Une corde, une corde ! pour l'amour du ciel ! pitié ! cria-t-il à ses vainqueurs qui le regardaient se débattre.

— Jetons-lui la corde, dit Suzanne, il y a longtemps qu'il est dans l'eau.

— Tu ne te ligueras plus avec les indigènes ? demanda Marion.

— Jamais, je le jure, pirate au cœur de pierre !

Il soufflait comme une baleine.

— Nous allons te jeter une corde.

— Je préférerais l'échelle. Il y en a une à côté du tremplin, de la planche, je veux dire. Je deviens trop gros pour les cordes. Lâchez l'échelle, il suffit de l'envoyer par-dessus le bordage.

Bientôt le capitaine Flint ruisselant mettait le pied sur le pont et s'asseyait sur le cabestan en se frottant la poitrine.

— Je suis bien sûr que même les pirates de ***l'Amazone*** ne seraient pas assez cruelles pour envoyer un pauvre homme à la mer deux fois dans la même journée. Eh bien ! Roger, tu cherches les requins, mon garçon ?

— Je ne crois pas qu'il y en ait, répondit le mousse, pas des gros, toujours !

— Ce garnement regrette que je n'aie pas laissé un bras ou une jambe en route, ma parole ! Qu'allez-vous faire de moi maintenant. Vous avez pris mon navire, amené mon drapeau, mon noble éléphant ! Vous m'avez ficelé comme un poulet et vous m'avez envoyé aux requins. J'ai tout subi. Ne croyez-vous pas que mes crimes soient effacés ? Parce que si vous l'admettez…

Il fit une pause.

— Alors ?…

— Tous les combats de pirates se terminent par une orgie… Un festin nous attend dans la cabine. Laissez-moi allumer le réchaud et mettre des vêtements secs. Après, faisons bombance ! et que le rhum coule à flots !

Tout le monde fut ravi de cette proposition et le capitaine Flint disparut par la coupée. Un instant après, sa grosse tête chauve émergeait de nouveau.

— À propos, dit-il, je suppose que vous voulez hisser le pavillon des pirates. Vous en trouverez un dans l'armoire.

Margot ouvrit le coffre au pied du mât et trouva un superbe drapeau noir à tête de mort. Avec l'aide de Micky, elle le hissa en haut du mât, aux applaudissements des équipages de l'escadre. Le capitaine Flint parut de nouveau.

— Descendez maintenant par ici, et gare aux têtes, bien que les vôtres ne soient pas aussi menacées que la mienne.

— La vôtre est très menacée vraiment ? demanda Micky en le regardant avec intérêt.

— Pas pour crime de haute trahison, mais à cause du plafond qui est très bas !

Marion considérait la plaque de bois calcinée sur le rouf.

— Vraiment, dit-elle, de pirate à pirate, je regrette d'avoir fait tant de dégâts ; je croyais que le pétard éclaterait sans rien brûler.

— Il a éclaté en effet, et violemment !

La cabine du capitaine Flint était tout à fait le modèle des refuges pour pirate retiré. Il avait travaillé ferme pour la remettre en ordre. Les murs étaient garnis de souvenirs des cinq parties du monde. Autour d'une longue table étroite, les chaises étaient alignées, le perroquet montait la garde, perché sur un dossier.

— Pièces de huit, pièces de huit, pièces de huit !… répète donc ! dit Marion.

— Bonjour Jacquot, répliqua l'oiseau.

— Tu n'es pas digne d'être le perroquet d'un pirate, remarqua Marion.

Roger demanda :

— Les chaises sont-elles fixées au plancher ?

— Oh ! non, répondit Margot.

— C'est comme ça dans le navire de papa.

— Il n'y a pas de très grosses tempêtes dans cette baie, dit une voix à la porte de la cabine.

Le capitaine Flint, en vêtements frais, arrivait, un pot de chocolat fumant à la main.

— Asseyez-vous, dit-il.

Et chacun s'apprêta à faire honneur au festin. Il y avait des glaces à la fraise, des gâteaux, du chocolat mousseux et des tas de sandwiches pour commencer. Pour finir, le capitaine Flint découvrit un grand nougat sur lequel deux petits navires étaient figurés en sucre blanc.

— *L'Hirondelle* et *l'Amazone !* s'écrièrent les navigateurs ravis.

La plus franche gaîté ne tarda pas à régner et la paix était complète. Aussi, lorsque le capitaine Flint voulut se servir de glace, Suzanne l'arrêta.

— Il ne faut pas manger du froid par-dessus un bain, maman nous le recommande toujours. Cela peut faire mal.

— Sang et tonnerre ! j'avais oublié, reconnut le capitaine Flint, en se consolant avec une tranche de gâteau. Merci, lieutenant.

— Comme vous avez bien marché sur la planche ! dit Micky avec admiration.

— Question d'habitude.

Le perroquet eut sa part de chaque plat, mais il préférait nettement les morceaux de sucre. Micky lui tendit la main, l'oiseau vint s'y poser et grimpa sur l'épaule de la petite fille.

— L'année prochaine, nous ferons un voyage aux pays où les arbres sont pleins de perroquets, dit-elle.

— Il faut que nous fassions de beaux projets pour l'année prochaine, dit le capitaine Flint, maintenant que je vous ai promis de laisser là les livres, je n'ai plus rien à faire, que d'être un pirate retraité. Quant aux perroquets, comme

je vais vers le Midi cet hiver, je puis en rapporter pour tout le monde.

— C'est pas une blague ? demanda Micky.

— Mais non.

— Des perroquets qui sauront jurer ?

— Comme de vrais matelots !

— Et des singes ? demanda Roger.

Le capitaine Flint tira de sa poche un calepin et nota : un singe… Avec ou sans queue ?

— Avec queue, sinon ce n'est pas un vrai singe !

— Pas de perroquets verts pour nous, dit Marion, nous préférons des gris avec la queue rouge. Nous remplacerons les plumes vertes de nos flèches par des plumes rouges.

Le capitaine Flint allait parler, mais il ferma la bouche et se contenta de regarder fixement sa nièce. Puis ses yeux allèrent vers le pot de confitures posé sur la planche et qui ne contenait plus qu'une seule plume verte et une série de cure-pipes tout neufs.

— Bah ! Ça t'apprendra à être notre ennemi dit Marion. Nous n'avons pas fait grand mal en te chipant quelques plumes ! Nous aurions pu couler le bateau !… Tout ça est oublié, puisque tu es des nôtres !

— Je me demande combien il y a eu de cambriolages ici, murmura le capitaine Flint.

— Nous n'avons pas cambriolé, protesta Marion, c'était simple vengeance !

— Quels sont vos projets pour demain ? demanda le capitaine Flint. C'est votre dernier jour ?

— Pourquoi ne pas organiser une partie de pêche, proposa Margot, il y a longtemps que nous n'avons pas pêché, viens avec nous.

— Oui, ajouta Marion, et d'ailleurs ton bateau est bien plus commode pour ça que le nôtre. Et puis, tu connais les bons coins.

— Oh ! oui ! venez, dit Jean.

— Vous nous ferez plaisir, ajouta Suzanne.

— Entendu, s'il n'y a pas trop de vent…

— Moi je n'irai pas à la pêche, déclara Micky.

— Pourquoi pas ?

— Je vais à la recherche du trésor.

— Où ça ?

— Sur l'île des Cormorans. Je suis sûre qu'il est là… La cantine, je veux dire.

— Vous perdrez votre temps, matelot, dit le capitaine Flint.

— Je sais que le trésor est là, Roger peut venir avec moi s'il veut.

— Eh bien, il y aura deux expéditions demain, recherche du trésor et pêche à la baleine. Qu'en penses-tu, Roger ?

— J'irai avec Micky.

Ce fut décidé ainsi, bien que Suzanne ait murmuré : « Ils ne peuvent y aller seuls que si le temps est calme. »

Le festin dura longtemps.

— Dis, oncle Paul… demanda Margot quand les appétits furent calmés.

— Ce n'est pas son nom, imbécile, gronda Marion.

— C'est vrai… Capitaine Flint, avez-vous toujours votre accordéon ?

— Jouez-nous un air gai… une gigue, demanda Marion.

— Alors, venez à la poupe et dansez, dit le capitaine Flint en sortant un énorme accordéon d'une armoire. Heureusement que le voleur ne l'a pas trouvé. Il est vrai qu'il n'aimait peut-être pas la musique !

Tout le monde alla sur le pont et Marion dansa la gigue que son oncle lui avait apprise au retour d'un voyage en Écosse. Tout le monde sait que la gigue est la danse favorite des pirates de joyeuse humeur. Les Hirondelles eurent vite fait d'attraper la cadence et le martèlement des pieds résonnait dans toute la baie. Le capitaine Flint jouait de plus en plus vite et la danse devenait de plus en plus endiablée. Enfin, hors d'haleine, Hirondelles et Amazones s'écroulèrent sur le pont.

— Et dire que j'ai gâché mon été à écrire un livre ! déclara avec amertume le capitaine Flint !

Puis il joua des chansons que les deux équipages reprirent en chœur : ***Il était une barque, Les marins de Groix, Le trente et un du mois d'août, Dans le port de Nantes***, et bien d'autres !… Mais le soleil descendait à l'horizon.

— Nos balises ne sont pas allumées, remarqua Jean, il faut rentrer avant la nuit.

— Et il n'y a presque plus de vent, ajouta Marion. Vite, en route, pendant qu'on peut encore naviguer à la voile.

— À demain pour la pêche à la baleine ! dit le capitaine Flint en leur disant adieu.

— Et la recherche du trésor, ajouta Micky.

Le capitaine Flint suivit des yeux les deux navires jusqu'à leur sortie de la baie, puis le son de son accordéon les accompagna jusqu'à ce qu'ils aient pris le vent après avoir doublé le cap.

— C'est un chic type et un bien joyeux pirate dit Jean.

— Dommage qu'il soit si vieux, ajouta Roger.

— Mais non ! Il n'est pas si vieux que ça, affirma Micky.



L’ÎLE AU TRÉSOR

Quand Micky avait une idée en tête, il n’était pas facile de l’en faire démordre. En se réveillant le lendemain matin, son premier soin fut d’examiner le ciel. Il était bleu, le vent était faible, exactement ce qu’il fallait, car avec une brise un peu forte, ni Jean ni Suzanne ne l’auraient autorisée à mener sans eux ***l’Hirondelle*** jusqu’à l’île des Cormorans.

— Holà ! Roger ! cria-t-elle, réveille-toi.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demanda Jean.

— D’autres peuvent s’en emparer avant nous !

— S’emparer de quoi ?

— Du trésor. Nous allons partir à sa recherche.

— Mais nous l’avons déjà cherché sans rien trouver.

— C’est notre dernier jour, insista Micky butée ; vous m’avez promis, hier au soir, de nous laisser, Roger et moi, aller à la recherche du trésor. Je suis sûre de réussir !

— Mais le capitaine Flint va venir et nous allons tous à la pêche.

— Vous irez à la pêche pendant que Roger et moi nous irons à la recherche du trésor. C’est convenu depuis hier au soir et il n’y a pas de vent.

— Tu vas perdre ton temps, dit Suzanne encore à moitié endormie.

— Si je le trouve, ça ne sera pas du temps perdu !

— Eh bien, lève-toi, Roger. Allez toujours chercher le lait tous les deux.

— Prenez double ration, cria le second, il en faut pour les Amazones et nous en emporterons quand nous irons à la pêche à la baleine.

Micky ne laissa pas Roger s'éterniser dans le bain, et elle-même ne chercha pas à plonger pour pêcher des perles. Aussitôt que le mousse eut fait quelques brasses sur le dos et sur le ventre, Micky le bouscula hors de l'eau et tous deux partirent pour la ferme. Au retour, tout le camp, sauf le maître-coq, était occupé à préparer les lignes.

— N'allez donc pas sur l'île des Cormorans, matelot, dit Margot. Vous savez bien que vous ne trouverez rien. Venez plutôt avec nous. Ce sera bien plus amusant.

Il était inutile de chercher à persuader Micky, et Roger, bien qu'assez séduit par la partie de pêche, n'osa manquer à la parole donnée.

Après le petit déjeuner, Suzanne prépara un paquet de sandwiches pour le déjeuner des chercheurs de trésor et y joignit une bouteille de lait.

— Sois raisonnable, Roger, n'oublie pas que tu dois obéir à Micky.

— Oui, lieutenant.

— Qu'est-ce qui nous servira de pic ? demanda Micky.

— Pourquoi avez-vous besoin d'un pic ?

— Pour fouiller la terre. Le trésor peut être enterré très profondément.

— Prends le marteau.

— Il nous faudrait aussi la boussole et nous devrions avoir une carte avec des signes mystérieux, des squelettes dessinés sur certains points et des arbres servant de repères.

— Je veux bien te prêter la boussole si tu fais attention de ne pas l'abîmer, dit Jean.

— Et ne restez pas trop longtemps, ajouta Suzanne. Regardez bien de quel côté nous irons et, quand vous aurez assez de votre île, vous viendrez nous rejoindre. J'emporte vos lignes.

Toute la bande accompagna les deux explorateurs au débarcadère afin de leur souhaiter bonne chance.

— Ne vous attardez pas inutilement, dit encore Suzanne.

— Vous feriez bien mieux de venir pêcher la baleine, insista Margot.

Micky était bien trop préoccupée pour répondre !



Dès que Micky eut amené *l'Hirondelle* hors de la passe, elle donna un des avirons à Roger. Tous deux ramèrent de concert, assis côte à côte sur le banc.

— Va bien en mesure avec moi, mousse.

— Bon.

— Mousse, ce n'est pas ainsi qu'on répond à un supérieur.

— Bien, maître.

— Nous allons aborder sur une île déserte afin de chercher le trésor que les pirates ont volé au capitaine Flint. Nous trouverons peut-être des crocodiles sur notre route, ou des serpents ou des ennemis de toutes sortes. Le trésor sera peut-être enterré sous des monceaux de squelettes. Nous passerons peut-être toute notre vie à le chercher…

— Suzanne nous a recommandé de ne pas rester trop longtemps !

— C'est-à-dire de ne pas perdre de temps. Nous ne perdrons pas de temps, bien sûr, mais quand il s'agit de chercher un trésor, on ne peut fixer une limite à une année près ! Il faut que nous soyons courageux et que nous bravions tous les dangers sans faiblir. Ne nous quittons pas surtout, et obéis-moi.

— Bien, maître.

— Attention, rame en cadence. Plonge maintenant.

L'Hirondelle avança en zigzaguant et Micky, au bout d'un moment, préféra prendre les deux rames et confier le gouvernail à Roger.

— Nous sommes tout près, dit celui-ci, je vois les cormorans.

— Ils gardent le trésor, tiens ! Je crois que nous pouvons nous mettre contre ce rocher. Nous n'essaierons pas de tirer le canot à terre. Attention ! Évitons les chocs ! Ouvre l'œil.

L'Hirondelle cogna légèrement la rive, mais sans dommage. Le matelot grimpa sur le rocher en tenant l'amarre puis elle maintint le bordage pendant que le mousse mettait pied à terre à son tour.

— Faut-il apporter la boussole ? demanda-t-il.

— Non, je n'en ai pas besoin pour le moment. Prends le marteau et le déjeuner… Bon. Maintenant je vais attacher l'amarre, pas trop serrée, et comme le vent vient du Sud, le bateau va s'éloigner du bord et ne cognera rien. Nous laisserons les sandwiches là pour le moment.

Micky surveilla un instant *l'Hirondelle,* qui s'éloigna à longueur de corde loin de tout obstacle dangereux.

— Tout va bien, dit enfin le matelot. Notre navire ne risque rien. Et maintenant, au trésor !

Ce n'était pas chose aisée que de circuler sur les rochers de l'île, le capitaine Flint en avait déjà fait la remarque deux jours auparavant. Il n'y avait que pointes aiguës et trous profonds où s'accrochaient les pieds. Aucune végétation, à part quelques touffes d'herbe maigre ou de bruyère et deux arbres morts, l'un servant de perchoir aux cormorans, l'autre couché sur le sol, déraciné. Beaucoup de pierres se dérobaient sous les pas.

— Je suis joliment content que notre camp soit sur l'île des Chats Sauvages et pas sur celle-ci, remarqua Roger.

— Oui, mais celle-ci est réellement déserte. Attention ! Préviens dès que tu apercevras un squelette.

— Voilà des tas d'ossements, dit Roger un moment plus tard.

— Des vrais os ? demanda Micky.

— Oui, mais ils sont petits.

Micky vint rejoindre son frère qui considérait avec intérêt un tas d'arêtes de poissons. Elle leva la tête et vit dans le rocher un trou rond éclaboussé de traînées blanches qu'on retrouvait aussi plus bas. Micky posa sa main au bord du trou et un oiseau s'envola dans un brillant éclair bleu vif.

— C'est le nid d'un martin-pêcheur, dit-elle. Les os proviennent des poissons dont il s'est nourri. Ça ne ressemble tout de même pas à des os de pirate !

Les débris de cette sorte ne manquaient pas sur l'île, Micky et Roger en trouvèrent beaucoup, surtout sous l'arbre où perchaient habituellement les cormorans. Mais là, les rochers étaient tellement sales, il régnait une odeur tellement nauséabonde qu'ils furent heureux d'aller d'un autre côté. De trésor, pas la moindre trace ! Roger commença à perdre courage et réclama le déjeuner. Les deux explorateurs s'installèrent sur une pierre plate pour manger leurs sandwiches, quant au lait, ils s'amusèrent à le boire à la régalade.

— Tiens ! voilà le capitaine Flint et tous les autres dans son bateau. Regarde, dit Micky. Non, pas dans la baie du Requin, dans l'autre, celle devant laquelle nous sommes passés en allant voir les sauvages.

— Je me demande combien ils ont pris de baleines… et de requins ! Ils ont sûrement attrapé des perches.

— C'est bien plus amusant de trouver un trésor que d'être assis à pêcher.

— Mais nous n'avons pas trouvé le trésor, remarqua le mousse.

— Il y a encore bien des coins que nous n'avons pas explorés. Il est ici, j'en suis sûre ! Allons ! partons de nouveau ! Toi, va d'un côté, moi de l'autre. Tu héleras si tu découvres quelque chose.

Mais après la matinée, l'après-midi avançait à son tour sans plus de résultat. Micky avait fait deux fois le tour de l'île, regardant dans tous les coins et recoins. Roger se lassa le premier et s'assit sur le rocher auquel était amarrée ***l'Hirondelle***, s'amusant à la tirer par la corde et à la repousser ensuite avec son pied.

— Si on embarquait ? dit-il. Nous ramerons et nous verrons l'île du bateau. Quand nous aurons fait le tour en regardant bien, nous irons rejoindre les autres.

N'entendant pas de réponse, il chercha Micky des yeux. Elle se traînait à quatre pattes sur le bord de l'eau ; soudain, il la vit se redresser vivement avec quelque chose dans la main :

— Hé, mousse, cria-t-elle, j'ai trouvé une pipe. Certainement celle d'un des pirates. Ils ont probablement abordé ici.

Roger vint vers elle et regarda sa trouvaille. C'était une pipe en bois d'un modèle commun ; elle redonna du courage aux chercheurs, car Micky, elle-même, devant l'inanité de ses efforts commençait à se demander si elle n'avait pas rêvé pendant cette fameuse nuit…

— Ils ont abordé ici, le trésor n'est pas loin. Je les ai entendu le porter, ils cognaient les rochers, et ils ne sont pas restés longtemps.

Ils examinèrent le terrain soigneusement. L'arbre déraciné était tout près, ses racines mortes pointant dans tous sens. Le sol était couvert de grosses pierres. Micky regarda contre l'arbre, puis tourna autour… Pas de traces, rien… Elle repartit pour refaire encore le tour de l'île.

Roger ne la suivit pas et s'amusa à ramasser des brindilles de bois, des broussailles séchées qui se trouvaient entre les rochers et à les mettre en tas. Micky revint enfin, perdant de nouveau courage.

— Si on allumait ça ? proposa Roger.

— Oui, mais ce n'est pas comme ça qu'il faut installer le bois. Nous allons faire un foyer comme Suzanne, et nous allumerons le feu. Le capitaine Flint et les autres verront la fumée sur l'île déserte, ils viendront à notre secours et nous sauveront.

Elle commença à empiler des galets.

— Il faut une grosse pierre par derrière.

Elle essaya de soulever un fragment de rocher qui se trouvait tout près des racines de l'arbre mort. Dès qu'elle l'eut soulevé, toute idée de feu s'envola de sa tête.

— Roger ! Roger ! Vite le marteau ! Où est-il ?

Elle l'avait laissé près du tas de bois. Roger le lui apporta. Micky le brandit et en retombant il rendit un son métallique. Elle tira encore la pierre, dégageant le coin d'une caisse.

— Le trésor ! Le trésor ! Nous l'avons ! Nous l'avons trouvé ! Je savais bien qu'il était là !



Elle souleva d’autres pierres, une étiquette apparut sur laquelle on voyait un chameau, une pyramide et les mots : « Le Caire », en grosses lettres.

— Aide-moi, Roger, ôtons les pierres une à une.

Peu à peu, les merveilles du trésor apparurent. La caisse était couverte d’étiquettes multicolores ; les unes portaient : « Portsmouth », ou « Harwich », « P.O. Première cabine », d’autres : « Compagnie Transatlantique », ou « Messageries Maritimes », « Dollar Line », « Bibby Line », « Nippon Yusen Kaisha ». D’autres montraient des paysages de pays exotiques ou de la côte de la Méditerranée. Souvent elles étaient couvertes de caractères bizarres, ou portaient des noms d’hôtels de pays extraordinaires : Melbourne, Pékin, San Francisco, Rangoon, Moscou et Khartoum. Beaucoup étaient

collées les unes sur les autres, d'autres étaient déchirées. Toutes intéressèrent énormément le matelot et le mousse.

Quand toutes les pierres furent ôtées, Micky et Roger se rendirent compte que la caisse avait été glissée sous l'arbre, dans le trou où se trouvaient autrefois les racines, puis recouverte de fragments de rocher, quelques-uns si gros que les deux enfants pouvaient à peine les remuer. Quant à bouger la caisse, cela leur parut aussi impossible que de soulever une maison. Elle était lourde comme du plomb et ils ne purent même pas la pousser d'un centimètre.

Au centre, le couvercle portait deux initiales : « P.T. »

— Ouvrons-la, proposa Roger.

Toutefois les grosses serrures de fer étaient solides. Le matelot les frappa violemment avec le marteau mais avec autant de succès qu'une mouche s'exerçant à briser un cadenas.



DEUX ESPÈCES DE POISSON

— Rien à faire, constata Micky. Il faut aller chercher les autres et le capitaine Flint. C'est sa cantine, j'en suis sûre et son livre est dedans.

— Allons les rejoindre.

Ils cherchèrent des yeux les pêcheurs de baleine, mais ne les virent plus dans la baie où ils étaient installés au début de la journée. Le bateau, déjà à mi-chemin entre la côte et l'île des Cormorans, se dirigeait vers eux.

La pêche n'avait pas été miraculeuse. Les pêcheurs de baleine s'étaient lassés avant la fin de l'après-midi. Suzanne avait déclaré : « Les deux, là-bas, sont restés assez longtemps sur leur île », et le capitaine Flint avait répondu : « Allons les chercher. »

Micky grimpa sur l'arbre mort et fit des signaux en criant à tue-tête. Les pêcheurs crièrent aussi mais aucun des deux partis n'entendit ce que disait l'autre, cela fut visible aux premières paroles échangées.

— N'en avez-vous pas assez ? disait le capitaine Flint de sa voix cordiale. Il est temps de rentrer.

— Nous l'avons trouvé ! Nous avons le trésor ! criait Micky.

— Il est l'heure de goûter, continuait le vieux pirate.

— Nous avons le trésor ! hurla Roger d'une voix de fausset.

Cette fois, le capitaine Flint entendit. Il se pencha sur ses rames et le canot hâta son allure. Bientôt, le vieux pirate abordait et courait dans les rochers suivi de tous ses compagnons.

— Est-ce vrai que vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-il tout essoufflé.

Micky n'avait pas eu le temps de répondre que le pirate avait déjà aperçu son trésor et s'exclamait :

— Ma cantine ! Ma vieille cantine ! Ils l'ont trouvée ! Bravo, matelot, vous êtes épatant !

— Sang et damnation !

Le capitaine Marion n'en revenait pas… Et chacun d'ajouter son mot :

— Bravo, Micky, tu n'avais donc pas rêvé ni inventé d'histoire ! Qui aurait pu supposer ça ! Dire que nous avons tous cherché avant-hier et que nous n'avons rien vu !

Le capitaine Flint s'agenouilla auprès de la caisse et tira de sa poche un trousseau de clefs.

— Les cambrioleurs n'ont pas ouvert la cantine, mais ils ont essayé de la forcer. Regardez comme ils l'ont bien arrangée en cognant dessus !

— Mais ça, c'est nous, rectifia Micky.

Le capitaine Flint ouvrit les grosses serrures, souleva le couvercle et on vit dans l'intérieur de la cantine une machine à écrire, un paquet de carnets et d'agendas et un gros rouleau de papier.

— Tout y est, dit le pirate en caressant son manuscrit avec amour.

— Mais il n'y a pas d'or ni de pierres précieuses, dit Roger très désappointé, où est le trésor dont parlait Micky ?

— Il y a trésor et trésor, mon garçon !… Matelot Micky, je ne vous serai jamais assez reconnaissant d'avoir retrouvé celui-ci. Voici dans ces carnets tous les souvenirs de mon passé de pirate, et j'ai mis le meilleur de ma vie dans ce livre. Tout était perdu sans vous.

— J'avais entendu les voleurs dire qu'ils reviendraient chercher leur butin, j'étais bien sûre qu'il était ici. D'ailleurs, les pirates font toujours comme ça. Ils enterrent leurs richesses et ils reviennent les chercher.

— Comme un chien retrouve un os. Ils ne retrouveront toujours pas celui-ci. Je ne sais pas d'ailleurs ce qu'ils en auraient fait ! Je ne les vois pas s'installant à lire ***Mousses exotiques***.

— Qu'est-ce qu'on va faire des cambrioleurs ? demanda le capitaine Marion. Restons ici à l'affût et nous les prendrons quand ils reviendront.

Le capitaine Flint réfléchit un instant.

— Non, dit-il, j'ai prévenu la police parce que j'espérais qu'elle m'aiderait à retrouver ma caisse. Elle m'est rendue, je ne veux envoyer personne en prison.

— En prison ! s'exclama Marion. En prison ? Tu veux dire qu'ils devraient être pendus à la grande vergue afin que leurs os s'entrechoquent quand il y a du vent.

— Ça ne se fait que chez les pirates de *l'Amazone*… Dites-moi, matelot Micky, que disaient-ils cette fameuse nuit à propos de revenir chercher leur butin ?

— Ils ont dit : « Nous viendrons pêcher ici et nous rapporterons une friture qui vaudra le dérangement. »

— Parfait. Eh bien, je vais leur préparer un petit tour de ma façon qui les dégoûtera du cambriolage pour le reste de leurs jours ! Apportez-moi un morceau de bois plat.

— Nous avons trouvé leur pipe, dit Roger.

— Bon, donne aussi.

Le capitaine Flint tira son couteau et commença à tailler un morceau de bois.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda le mousse, intrigué.

— Je leur prépare une belle friture !

— Mais c'est un poisson !

— Justement. Ne doivent-ils pas revenir avec leurs lignes ? Là, maintenant, attachons la pipe à la queue de ce barbillon.

— Il est épatant !

— Les voleurs ne seront pas de ton avis.

Le capitaine Flint souleva la caisse et mit le poisson et la pipe dans le trou.

— Quand ils vont trouver ça, ils vont croire qu'on les a découverts et ils auront peur !… Ah ! un petit sermon, ça ne peut pas faire de mal !

Il sortit un crayon de sa poche et écrivit sur le poisson en grosses lettres : « Les voleurs finissent tôt ou tard au bagne ! »

— Maintenant, continua-t-il, remplissez le creux avec des pierres, il ne faut pas qu'on ait l'air d'avoir touché à la cachette.

— Ça y est, dit Micky, ils ne se douteront de rien.

— Il faut bien reconnaître, reprit le pirate, que si vous aviez tous été sagement couchés cette nuit-là, je n'aurais jamais retrouvé mon bien ! Je tiens beaucoup à ma vieille cantine, elle m'a fidèlement accompagné autour du monde. Et mon livre ! Tout mon travail que je croyais perdu ! Je vous dois beaucoup à tous, mais surtout au matelot. Dites-moi Micky, demandez-moi n'importe quoi, si on le trouve de par le monde je vous le donnerai !

— Vous avez promis de me rapporter un perroquet de votre prochain voyage, ça, ce serait chic !

— C'est vous qui avez une préférence pour les gris ?

— Non ! J'aime mieux les verts !

— C'est bien long d'attendre jusqu'à l'été prochain.

— Oh ! Ça ne fait rien.

— Voyons, dit le capitaine Flint, il faut maintenant que j'aille prévenir la police afin qu'elle arrête son enquête. Je vais vous déposer dans votre île.

— Vous viendrez dîner avec nous et manger des biftecks de requin ? demanda Suzanne.

— Du requin ? dit Roger, vous avez pris un requin ?

— Un énorme, assura Margot.

— Je ferai tout mon possible pour venir dîner avec vous, reprit le capitaine Flint, mais ne m'attendez pas. Je vais assez loin, là-bas au bout du lac. Venez tous.

Il souleva la cantine, la hissa sur son épaule et la porta jusqu'à son bateau. Roger l'avait précédé et contemplait un gros brochet vert et blanc qui reposait au fond.

— C'est vous qui l'avez attrapé ?

— Nous tous.

— Il est presque aussi gros que celui que j'ai manqué. Il n'y en a pas comme ça dans la baie de la Péniche !

— Qui vient avec moi ? qui embarque dans ***l'Hirondelle*** ? demanda le capitaine Flint.

— Moi je vais avec le requin, dit Roger.

— Il y a de la place pour tout le monde, mais il faut quelqu'un au gouvernail de ***l'Hirondelle***.

— Je vais prendre la barre, proposa Micky.

Le matelot était fier de son succès ! Elle avait tenu bon, poursuivant son idée envers et contre tous, et maintenant que tout le monde la félicitait, elle était heureuse de rester un moment sans parler. Tous les autres s'entassèrent dans le bateau du capitaine Flint. Celui-ci prit les rames tout en regardant avec joie sa vieille cantine. Jean tenait l'amarre de ***l'Hirondelle*** qui suivait, pilotée par l'héroïne de la journée.



Après le départ du capitaine Flint, l'ouvrage ne manqua pas sur l'île des Chats Sauvages. Il fallut rallumer le feu, Margot et Suzanne s'en chargèrent pendant que Marion et Jean rangeaient les instruments de pêche. Micky mena ***l'Hirondelle*** au havre. Les deux capitaines l'y rejoignirent, il leur fallait amarrer les bateaux avec soin afin d'éviter tout choc pendant la nuit, descendre les voiles et les mâts en cas de vent. Ceci fait, tous trois montèrent sur la falaise pour regarder le lac.

— Le baromètre est descendu d'un degré depuis ce matin, dit Jean.

— Quand il fait aussi chaud le soir, il arrive toujours quelque chose, remarqua Marion. Je crois qu'il va tonner !

— Je n'aime pas du tout l'aspect du ciel. Regardez, il n'y a pour ainsi dire pas de vent et les nuages noirs montent vite derrière les collines au Sud !

Micky aussi regardait avec intérêt le gros nuage noir menaçant et elle pensait qu'il était bien heureux que la pluie ait attendu, pour faire son apparition, qu'elle ait découvert le trésor.

Le second siffla pour le goûter. Aussitôt que les tartines de confiture eurent été expédiées, Roger demanda :

— Mangeons-nous vraiment du requin frit pour dîner ?

— Pourquoi pas, répondit Suzanne.

— Lieutenant, avez-vous déjà écaillé un brochet ? demanda Margot.

— Non, jamais.

— C’est très difficile.

— Eh bien, commençons tout de suite, il est déjà tard.

Les deux maîtres-coqs descendirent au débarcadère et, armés chacun d’un couteau, s’agenouillèrent de chaque côté du gros poisson vert aux yeux méchants. Les écailles volaient partout, les bras de Margot et Suzanne en étaient couverts et elles en avaient jusque dans les cheveux. Quand le poisson fut gratté d’un côté elles le tournèrent de l’autre, puis il fallut le vider ce qui n’était ni facile ni agréable. Enfin, les deux maîtres-coqs purent aller laver le poisson et leurs mains. Suzanne découpa sept belles tranches épaisses.

Lorsqu’elles furent bien frites dans du beurre, bien dorées de tous côtés, le capitaine Flint n’était pas signalé à l’horizon, et pourtant la nuit commençait à tomber. Le soleil, d’ailleurs, avait été caché par les nuages bien avant de se coucher.

— Il a dit qu’il ne fallait pas l’attendre, remarqua Suzanne. Ça sent trop bon, ne laissons pas refroidir le plat.

— Allons-y, dit Marion.

— J’ai faim, constata Roger.

— Commençons, dit Jean.

— Et gardons la tranche du capitaine Flint au chaud, ajouta Micky.

— Alors, donnez vos assiettes, dit le maître-coq.

L’expérience prouva que les fourchettes sont de peu de secours pour déguster des tranches de brochet. C’est un poisson qui a beaucoup d’arêtes. Chacun prit son morceau

avec ses doigts, le trempa dans le sel contenu dans un couvercle et mangea plus comme un sauvage que comme un explorateur.

— Quel dommage de s'en aller demain, dit Micky tristement. Nous n'avons pas eu le temps d'organiser une expédition vers l'extrême nord ou l'extrême sud. Il y a des terres inexplorées aux deux bouts de la carte. Dis donc (elle se tourna vers Jean), on peut appeler l'île des Cormorans « L'île au Trésor », maintenant.

— C'est vrai, c'est là qu'il était…

— Oui, interrompit Margot, mais nous aussi, nous l'avons toujours appelée l'île des Cormorans. Les oiseaux y sont toujours et le trésor n'y est plus !

— Il ne reste qu'un poisson de bois que les cambrioleurs ne pourront même pas faire frire !

— Écoute, Micky, dit Jean, nous allons mettre une croix à l'endroit où tu as découvert le trésor et écrire : « Emplacement du trésor ». Tiens, je vais le faire tout de suite.

Il alla chercher la carte.

— Elle est épatante, dit le capitaine Marion en se rapprochant du feu afin d'y mieux voir. Mais il y a des tas de noms que vous n'avez pas mis. Les sauvages sont très bien dessinés ! Et le requin aussi. Mais qu'est-ce que vous avez mis dans notre lagune ?

— J'ai essayé de dessiner une pieuvre.

— Nous compléterons tout ça l'année prochaine. Nous ferons des choses épatantes. Nous y penserons cet hiver, cela occupera les classes embêtantes.

— Le capitaine Flint a promis d'être des nôtres l'été prochain. Avec lui, tout devient épatant !

— Que faisons-nous de son dîner ?

— Je l'ai mis au chaud, dit Suzanne, mais il se dessèche.

— Remettez du beurre, conseilla Margot.

Il faisait nuit lorsqu'Amazones et Hirondelles entendirent le raclement des galets sous l'avant d'un bateau. Un instant après, le capitaine Flint apparut dans la lueur du foyer. Il portait une grande cage enveloppée d'un drap bleu. Il la posa à côté de Micky et celle-ci vit une pancarte fixée sur l'étoffe : « Don du capitaine Flint au matelot qui lui a sauvé *sa* vie. »

— Mais je ne vous ai pas sauvé la vie ! protesta Micky.

— Je n'ai pas écrit « la » vie, mais « sa » vie, le livre est le résumé de ma vie.

— Je vous remercie beaucoup, dit Micky, je vais garder la cage dans la salle d'études prête à recevoir le perroquet.

— Soulevez le drap, reprit le capitaine Flint ; j'ai pensé que ce serait bien long pour vous d'attendre à l'année prochaine !

Micky leva la couverture et une voix forte, assez semblable à celle de Marion, cria : « Pièces de huit ! Pièces de huit ! »

— Jamais il n'a voulu le dire, s'exclama Marion, et voilà qu'il le répète tout le temps !

— Il est vraiment pour moi ? demanda Micky, ravie.

— Mais bien sûr ! Ne l'avez-vous pas mille fois mérité ?

— Maman va réellement penser que nous revenons d'une exploration dans l'Océan Pacifique, dit Micky, toute joyeuse.

Et sautant sur ses pieds, elle tendit la main au capitaine Flint qui la secoua cordialement.

— C'est moi qui suis votre obligé, ajouta-t-il.

— Et mon singe ? demanda Roger, il viendra l'année prochaine ?

— Si votre maman m'y autorise, je ne vous ferai pas attendre non plus. On trouve des singes sans aller aussi loin que l'Afrique. J'ai à faire à Londres pour m'entendre avec mes éditeurs, je m'occuperai d'un singe par la même occasion, ce sera une bonne distraction. Je vous l'apporterai la semaine prochaine.

— Il aura une queue ?

— Je choisirai celui qui aura la plus longue !

— J'ai gardé votre poisson au chaud, dit Suzanne, mais il est un peu desséché.

Le capitaine Flint ne s'embarrassa pas pour si peu et déclara la cuisine du maître-coq délicieuse… Puis on revint sur les projets pour l'été suivant.

— N'oubliez pas que je suis des vôtres, dit le pirate, bon comme marin ou comme prospecteur !

— J'emporterai mon singe, dit Roger. Il se tiendra sur la grand'vergue ou sur la tête du mât.

— Le perroquet ne me quittera pas, affirma Micky.

L'heure passait vite et il était fort tard lorsque le capitaine Flint se leva pour partir.

— Il est grand temps de vous coucher, dit-il.

— Vous allez vous trouver bien seul sans votre perroquet, dit Micky.

— Il ne faut pas être égoïste, il est jeune et il sera plus heureux avec vous qu'avec un vieux comme moi.

Il descendit vers le débarcadère accompagné par les deux équipages.

— Dites-moi, ajouta-t-il en embarquant, vos tentes sont-elles solides ? J'ai l'impression que nous pourrions bien avoir un orage cette nuit.

— Maman dit que les nôtres sont résistantes sauf par grand vent, répondit Jean.

— Hum, il pourrait bien y avoir un coup de chien… Enfin, je ne pense pas qu'il vous arrive grand mal, même si ça souffle un peu fort.

Il disparut dans la nuit.

Amazones et Hirondelles s'installèrent dans leurs tentes. La chaleur était étouffante, le ciel était sombre, sans une étoile.

— Ouf ! dit Marion ; c'est à peine si l'on peut respirer !

— Le baromètre est encore descendu d'un degré, cria Jean. Ça fait deux depuis ce matin !

— C'est beaucoup ?

— Oh oui !… Es-tu prêt, Roger ? Je vais éteindre.

Micky avait posé la cage à côté d'elle. Elle enleva le drap qui la recouvrait.

— Il n'en a plus besoin, dit-elle en regardant son perroquet. Il va être dans le noir comme nous… Bonsoir, Jacquot !

— Pièces de huit ! répondit l'oiseau, excité par la lumière dans la tente. Pièces de huit ! Pièces de huit !

Il continua sans arrêt et à toute allure. Le rire de Marion lui répondit de l'autre bout du camp.

Le second souffla la lanterne. L'obscurité et le silence tombèrent ensemble comme si elle avait soufflé le perroquet en même temps que la bougie.

— Bonsoir !… Bonsoir !… crièrent Hirondelles et Amazones.

La dernière nuit sur l'île commençait.



LA TEMPÊTE

Depuis leur arrivée dans l'île, le ciel avait été propice aux Hirondelles. À part quelques heures de pluie fine et une matinée de brouillard, le beau temps avait persisté. Maintenant que sonnait l'heure du retour en ville, une menace planait avec cette atmosphère étouffante, peut-être pour rappeler aux enfants que l'été était près de finir.



Un brusque et violent roulement de tonnerre accompagné d'un éclair éblouissant réveilla tout le camp en sursaut. Le perroquet poussa un cri sauvage comme ses congénères des forêts tropicales à l'arrivée du cyclone ; des gouttes clapotèrent sur la toile.

Micky reprit conscience tout de suite.

— Suzanne, murmura-t-elle, puis elle étendit une main vers la cage.

— N'aie pas peur, Micky.

Roger s'assit brusquement sur son sac en criant :

— Il tire ! il va tirer encore !

Se croyant encore en pleine bataille navale, aux prises avec le pirate, sa voix s'éteignait dans un « Jean » étouffé quand il se réveilla dans la nuit.

— N'aie pas peur, Roger, répondit Jean. Ce n'est qu'un orage.

— Où vas-tu, Marion ? demanda Margot en voyant sa sœur sortir de l'abri.

— Chercher du bois. Rappelle-toi le dernier orage, tout était mouillé, nous ne pouvions plus allumer le feu.

Elle revint bientôt avec une brassée de fagots.

— Il ne pleut pas encore très fort mais ça ne va pas tarder.

Elle se glissa dans son sac de couchage.

Un autre éclair aussi aveuglant que le premier dessina l'ombre des arbres sur la toile des tentes.

— N'aie pas peur, Jacquot, dit Micky.

— Joli Jacquot ! répondit le perroquet encore à moitié endormi.

Les éclairs se succédaient, suivis de violents roulements de tonnerre. Le ciel avait l'air de se briser en morceaux qui s'entrechoquaient avec un bruit métallique.

— Une bordée pour vous, cria Marion.

— Pièces de huit ! répliqua le perroquet, puis, songeant peut-être encore aux palmiers de la forêt vierge, il poussa un grand cri.

— Attends, je vais le couvrir, dit Micky.

— Quelle heure est-il, Jean ? demanda Suzanne.

— Huit coups viennent d'être piqués au quart de jour, répondit le capitaine qui consultait justement son chronomètre et avait vivement mis l'heure en termes fermes de marine.

Une bourrasque secoua les tentes, puis les gouttes d'eau sonnèrent plus lourdement.

— Ça traverse, dit Roger, je le sens.

— Surtout, ne touche pas la paroi ! dit Jean. Tu sais qu'il suffit de toucher la toile, même du bout du doigt, pour que l'eau traverse au lieu de glisser.

— Je touche pas, mais ça passe tout de même.

— Chez nous aussi, dit Suzanne. Micky, couvre donc la cage.

— C'est fait, mais je crois que Jacquot n'aime pas ça.

Encore des éclairs et du tonnerre. La pluie s'arrêta un instant puis reprit de plus belle.

— Jean ! appela Suzanne. Nous ferions mieux de nous habiller et de rentrer sous nos couvertures, comme ça nos vêtements ne seront pas mouillés. Avez-vous vos cirés ?

— Oui, et vous ?

— Je vais les trouver tout de suite, j'allume ma lanterne. Étalez les vôtres sur les lits.

Suzanne aida Micky à s'habiller en la bousculant un peu. Les garçons enfilaient leurs pantalons. On se disputait dans la tente des Amazones.

— Ne cache pas ta tête sous les couvertures, Margot ! C'est trop bête ! Dépêche-toi de t'habiller comme les autres.

Il y eut un éclair plus aveuglant que les précédents et en même temps le fracas du tonnerre ! Lueurs et détonations se succédèrent ensuite sans interruption, comme un bombar-

dement effectué par des artilleurs pressés d'épuiser leurs munitions. Les tentes étaient si violemment éclairées que les lanternes ne semblaient plus donner aucune lumière.

Puis tout retomba dans l'obscurité et le silence. L'orage semblait reprendre haleine, retenir son souffle. Soudain, un grondement sourd monta dans le lointain et se rapprocha en s'amplifiant.

— Qu'est-ce que c'est que ça, demanda Micky ?

— Le vent.

— Eh bien ça c'est un orage !

Elle ne finissait pas sa phrase que les rafales se déchaînaient sur l'île. Une branche cassa quelque part au Sud puis un sifflement aigu accompagna les oscillations des grands arbres qui pliaient sous l'effort de la bourrasque, entraînant les tentes des Hirondelles. Les cordes furent tirées violemment en avant en arrière tandis que les pierres qui bourraient les poches s'entrechoquaient et sautaient.

— Hé là-bas, cria Jean, avez-vous assez de pierres pour maintenir la toile ? Notre tente rapetisse à vue d'œil.

— Oui, ça va, répondit Suzanne.

— Qu'est-ce que tu dis ? Je n'entends rien.

— Tout a l'air de résister.

Elle avait parlé trop tôt. Un craquement lui répondit. Les pierres étaient en effet assez lourdes, mais un mouvement brusque des arbres rompit la corde mouillée. La tente, privée de son soutien, s'effondra, ensevelissant Suzanne, Micky, le perroquet dans ses plis et éteignant la lanterne.

Les autres entendirent le craquement, un cri de rage du perroquet et des appels étouffés : « Au secours ! Au secours ! »

Jean et Marion bondirent hors de leurs abris. Jean avait sa lampe de poche, mais un éclair fulgurant leur montra la tente effondrée sur des formes qui se débattaient. Avec l'aide des deux capitaines, le second et le matelot se traînèrent à quatre pattes hors du piège qui les enveloppait, Micky ramenant derrière elle la cage qui avait perdu sa couverture.

— Vite ! Vite ! entrez dans notre tente, cria Marion, arrivant à peine à se faire entendre dans le déchaînement de la tempête.

— Et toutes nos affaires ? cria Suzanne.

— Et la couverture de Jacquot ?

— Tout est mouillé maintenant, ça n'a plus d'importance. Laissez-les et mettez-vous vite à l'abri.

Elles coururent dans la tente des Amazones où Margot fut heureuse de les accueillir.

— Nous aurions dû essayer de sortir notre lanterne, dit Micky, vous n'avez plus qu'un petit bout de bougie.

— Croyez-vous que les arbres vont tomber ? demanda Margot très effrayée.

— S'ils n'étaient pas capables de résister, ils seraient déjà par terre.

— Pauvre Jacquot, dit Micky.

Mais le perroquet, tout en lissant ses plumes ébouriffées par le vent, corrigea :

— Joli Jacquot !

— Ça lui est égal d'avoir perdu sa couverture, je crois.

— Votre tente va-t-elle lâcher aussi ? demanda Marion, restée dehors avec Jean et criant dans la tempête.



— J'espère que non.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— J'espère que non, lui hurla-t-il dans l'oreille.

Des trombes dévastaient l'île et couchaient les arbustes comme de l'herbe. Le grand pin, au-dessus de leurs têtes, penché sous les rafales, gémissait et craquait. Un nouvel

éclair montra la tente de Jean, toile détendue ballottant comme une voile sur un navire en détresse.

Roger en sortit à quatre pattes.

– Elle rapetisse de plus en plus et les pierres sautent hors des poches.

Marion et Jean n'entendirent pas ce qu'il disait, mais ils virent la tente secouée de-ci de-là. Marion saisit le mousse par la peau du cou, le traîna dans sa tente et l'y poussa.

— Comme ça, tu seras au sec.

Puis elle revint vers Jean qui tentait de sortir les objets les plus précieux, le chronomètre et le baromètre. Il regarda le cadran à la lueur d'un éclair.

— Il est encore descendu d'un degré !

— Venez dans notre tente, hurla Marion. Apportez la grosse lanterne si vous pouvez l'attraper.

Jean se fraya un passage dans le fouillis de toile mouillée secoué en tous sens. Il parvint à se saisir de la lanterne et à se traîner dehors.

— Nous ne pouvons rien faire de plus, dit Marion. Venez vite !

Dans la tente des Amazones, la grosse lanterne fut la bienvenue, car le bout de bougie tirait à sa fin. Jean avait heureusement des allumettes dans sa poche. Marion se hâta d'aller relâcher les cordes qui tendaient les parois. Puis elle rentra et fixa solidement les bandes qui fermaient l'entrée.

— Nous avons le dos au vent, dit-elle ; toutes les tempêtes viennent du Sud, c'est pourquoi nous avons choisi

cette place pour monter la tente. Les piquets qui la maintiennent sont solides, nous tiendrons.

— Êtes-vous très mouillés ? demanda Suzanne.

— Assez, dit Jean en se tâtant.

— Moi je suis trempée, constata Marion, c'est épatant !

La tente n'était pas très large pour six personnes plus la cage du perroquet.

Hirondelles et Amazones s'étaient tassées de chaque côté, trois sur chaque sac de couchage, tous bien serrés, car il ne fallait pas toucher les parois.

La grosse lanterne projetait une lueur rassurante ; d'ailleurs, maintenant qu'ils étaient tous réunis, la tempête semblait moins effrayante. Même Margot, qui ne pouvait s'empêcher d'avoir peur du tonnerre, reprenait son aplomb, et s'appliquait à ne pas se montrer peureuse devant Roger. Suzanne se tourmentait bien un peu de toutes leurs affaires mouillées, mais elle se consolait à l'idée qu'il n'était rien arrivé de pire. Jean pensait que c'était une chance que le mauvais temps ait attendu la dernière nuit pour se déchaîner ; Micky, les yeux brillants, rêvait de typhons, et Marion était fière de sa tente qui résistait aux rafales.

Quant au perroquet, il lissait ses plumes, sifflant joyeusement de temps à autre.

Un moment les enfants écoutèrent en silence le déchaînement des éléments autour d'eux. Puis Jean se rappela tout à coup les bateaux et se sentit tout honteux de n'y avoir pas songé plus tôt.

— Je vais jeter un coup d'œil à *l'Hirondelle*, dit-il en se levant.

— Enfer et damnation ! et *l'Amazone*, s'écria le capitaine Marion. Heureusement que nous avons amarré soigneusement nos navires hier au soir. Allons vite, et refermez bien l'entrée derrière nous.

— Je viens aussi, dit Micky, Jacquot ne risque rien.

— Tu vas te mouiller sans nécessité, remarqua Suzanne.

— Je suis déjà mouillée, répondit Micky, ça m'est égal, je veux voir l'orage, jamais nous n'en aurons un aussi réussi !

— Moi je viens aussi, décida Roger.

— Je te le défends, protesta Suzanne. Tu es sec, reste ici.

— Écoute, Roger, prête ta lampe de poche au capitaine Marion, tu lui rendras service, il n'y a plus de petite lanterne pour l'éclairer, dit Jean.

— Bien, commandant, dit avec soumission le mousse, un peu consolé à l'idée d'être utile.

Tous trois se glissèrent dehors. Se courbant sous les trombes d'eau que les rafales leur envoyaient dans la figure, ils se frayèrent un passage jusqu'au havre. Les bateaux étaient pleins d'eau, le niveau du lac avait monté mais *l'Hirondelle* et *l'Amazone*, soigneusement amarrées, n'avaient pas souffert.

— Je vais détendre un peu l'amarre, dit Jean, l'humidité l'a raccourcie.

— C'est un port épatant, remarqua Marion, écoutez les vagues sur la côte.

Dans le port, l'eau était agitée mais sans aucun danger pour les bateaux, car les rochers de la pointe servaient de brise-lames. On entendait cependant de grosses vagues se briser sur la côte. Micky s'échappa, alla jusqu'au bord de la falaise de la rive ouest et s'accroupit nez au vent. À la lueur des éclairs, elle voyait le lac bouleversé, les longues houles frangées d'écume se succédaient et venaient déferler sur les rochers en dessous d'elle en l'éclaboussant.

Les deux autres ne s'étaient pas aperçus de son absence et revenaient vers le camp lorsque la lueur de sa lampe de poche attira leur attention. Jean alla vers elle et la tira par la manche.

— Viens donc, cria-t-il. Tu te fais tremper.

— Bien, commandant ! répondit réglementairement Micky, bien que Jean soit dans l'impossibilité de l'entendre dans le fracas.

Tous trois rentrèrent dans la tente.

— Eh bien ! dit Suzanne, vous étiez peut-être mouillés tout à l'heure, mais vous êtes complètement trempés maintenant, et pas de vêtements de rechange !

— Ça valait la peine, répondit Micky.

— Les bateaux n'ont pas de mal ? demanda Roger.

— Ils sont parfaitement à l'abri, mais les équipages auront fort à faire pour les écoper demain matin.

— Quelle heure est-il ? demanda Margot. Suzanne croit qu'il n'est pas plus de trois heures.

— Il en est cinq, répondit Jean en consultant son chronomètre.



Ce n'était pas la peine de songer à dormir. Alors ils furent des marins naufragés et récapitulèrent leurs aventures.

— Nos deux mâts cassèrent d'un seul coup et tombèrent sur le bordage, commença Marion.

— Et auparavant, la misaine avait été frappée par la foudre, ajouta Jean.

— Avez-vous remarqué les lueurs bleues qui dansaient en haut des espars, avant que la misaine soit frappée ?

— Une voie d'eau se déclara dans la cale, pas moyen de l'aveugler. Le second accourut sur le pont en criant : « Tout le monde en bas ! aux pompes ! », c'était vous Suzanne, reprit Marion.

— Pourquoi pas moi ? demanda Margot ?

— Tu étais le second lieutenant et tu faisais couper le bordage pour construire un radeau… Non, ce n'est pas ça, tu faisais couper le bordage pour mettre les canots à la mer.

— Un de ces canots s'appelait ***l'Hirondelle*** et l'autre ***l'Amazone***, dit Roger.

— Et les vagues étaient si hautes qu'elles balayaient le pont, le navire coulait avec tout son équipage, quelqu'un avait tué un albatros, et le malheur était sur nous, ajouta Micky.

— Pièces de huit ! pièces de huit ! interrompit le perroquet.

— Au fait oui, il y avait trop de pièces de huit à bord, approuva Micky, c'est pourquoi le bateau coulait.

— Nous mîmes les canots à la mer, notre belle goélette coula par l'avant et nous fûmes seuls et abandonnés dans l'immensité de l'océan déchaîné !

— Parfois les canots se perdaient de vue à cause des vagues, et parfois nous nous apercevions encore et nous faisions des signaux.

— Nous n'avions pas de nourriture, sauf un biscuit chacun et une petite ration d'eau douce, dit Suzanne.

— Jour après jour, nous fûmes poussés par la tempête, vers le Nord.

— Nous avions fini les biscuits et l'eau.

— La tempête faisait rage, le tonnerre grondait et la pluie tombait sans arrêt, ajouta Micky. Roger et moi nous vidions l'eau qui envahissait ***l'Hirondelle*** et Margot faisait de même dans ***l'Amazone***.

— Puis la pluie cessa et nous n'avions plus d'eau ni de nourriture.

— Dans ***l'Hirondelle*** nous avions tiré au sort qui serait mangé le premier.

— Nous étions sur le point de le faire quand la vigie annonça « Terre ! »

— Nous aperçûmes la terre juste à temps, nous aussi, ajouta Roger.

— Elle était bordée de terribles récifs, continua Marion.

— Et nous la distinguâmes à la lueur des éclairs, ajouta Micky, les palmiers se courbaient sous le vent.

— Les éclairs ne cessaient de déchirer la nuit, nous passâmes à travers les récifs et nos canots se retournèrent. Nous fûmes jetés sur le rivage…

— Le perroquet aussi, ajouta Micky. Et maintenant nous sommes ici pour vingt ans peut-être. Chaque jour, nous guetterons le navire qui viendra nous sauver.

— Comment avons-nous une tente ? demanda Roger.

— Nous avions pu en mettre une dans un des canots… Dis-donc, Margot, si on passait une tournée de chocolat, nous en avons encore beaucoup.



Le jour commençait à poindre quand les roulements du tonnerre s'espacèrent progressivement. Le vent mollit, le bruit de la pluie s'atténua, puis cessa tout à fait ; de la lumière filtra à travers la toile, affaiblissant la lueur de la lanterne.

Hirondelles et Amazones sortirent pour contempler les débris de leur camp. Le soleil commençait à percer entre des nuages et, çà et là, le ciel montrait un espace bleu. L'orage était fini, il régnait une bonne odeur de terre mouillée.

Jean rentra dans la tente de Marion pour regarder le baromètre : il remontait. Suzanne s'agenouilla devant le foyer éteint et racla les cendres trempées. Margot apporta son fagot sec, mais tout le reste du bois était tellement mouillé

que, malgré ce secours, il fallut longtemps pour que le feu se décide à flamber.

Micky fourragea dans les débris de sa tente, trouva la couverture bleue de son perroquet et l'accrocha au soleil pour la faire sécher.



LE RETOUR DES MARINS

Puis arrivèrent les indigènes.

Le premier qui aborda dans l'île, juste comme le feu se décidait enfin à prendre, fut la mère Dixon. Les naufragés l'avaient aperçue un moment auparavant, descendant le pré avec une cruche à lait dans une main et une terrine dans l'autre, suivie du père Dixon portant une paire d'avirons sur son épaule. Tous deux poussèrent leur barque à l'eau et se dirigèrent vers le débarcadère. Le vent était tombé mais il y avait encore des vagues, même entre l'île et la rive.

— Qu'est-ce qu'ils nous veulent ? demanda Marion.

Margot et Micky avaient été au poste d'observation afin de voir les vagues. Elles redescendirent en courant.

— Voilà le capitaine Flint, il est tout près, et il y a une autre barque et une grosse chaloupe qui viennent aussi vers nous, je crois que c'est la nôtre, dit Margot.

— Maman est dans la barque, ajouta Micky, avec un indigène.

— Si c'est notre chaloupe, maman y est aussi, je parie ! s'exclama Marion.

— Il y a encore de grosses vagues sur le lac, remarqua Micky, mais maman les a passées sans faire naufrage.

Tout le monde courut au débarcadère. Le père et la mère Dixon tiraient leur bateau sur la plage. La fermière por-

tait sur son cœur une terrine couverte d'un plateau qui laissait passer de la vapeur.

— C'est point la soupe aux cochons, dit-elle, ben qu'ça en ait quasiment tout l'air, c'est du porridge pour les chats mouillés qu'vous êtes. J'pouvions point dormir c'te nuit en pensant à vous pauv' petits, dans c't'orage ! Et pis qu'ça tonnait, et j't'en donne ! et j'te roule ! que le bon Dieu, là-haut, y déménageait, pour sûr ! Et v's'avez trouvé la malle à M. Turner à c'qui paraît ? Dixon m'a dit ça en rentrant du village, hier souèr, et moi j'croyions qu'c'était p'têt' ben vous qui l'aviez prise ! Comm' on s'trompe quand même !

Hirondelles et Amazones se regardèrent avec stupéfaction. Alors, tout le monde était déjà au courant de tout !

— Du porridge ? demanda Roger, c'est bon ?

— Sûr qu'c'est bon ! Et point d'danger d'rhume avec le ventre plein d'un bon porridge chaud ! V'nez vite, j'avons mis du sucre et d'la crème avant d'quitter la ferme. J'vas verser le lait et donner un tour, puis vous m'en direz des nouvelles !

Un instant après, les naufragés assis en rond autour de la terrine trempaient leurs cuillères dans le beau porridge et le sentaient descendre tout chaud dans leurs estomacs.

— Ça, alors ! c'est vraiment la gamelle, constata Micky.

À ce moment arriva le capitaine Flint.

— Bravo, mère Dixon ! ça c'est une fameuse idée ! Du porridge ! j'aurais dû penser à ça. Voyons, un… deux… trois… quatre… cinq… six ! Les deux équipages sont au complet, personne n'a été emporté par une lame cette nuit, tout va bien !

— Sept, corrigea sévèrement Micky. Et le perroquet ? Il saluait les éclairs d'un « Joli Jacquot » et le tonnerre en criant : « Pièces de huit ! »

— Sept, reprit le capitaine Flint, et deux tentes par terre ! Je m'en doutais ! Une sérieuse tempête ! On navigue encore avec peine sur le lac, et pourtant il se calme très vite !

Puis maman arriva accompagnée du puissant indigène, le père Jackson. Elle apportait trois thermos pleins de cacao bouillant.

— Bonjour, madame Dixon, dit-elle, c'est bien gentil à vous d'avoir eu l'idée de traverser et d'apporter un déjeuner chaud à ces enfants. J'avais peur qu'ils ne puissent pas allumer leur feu.

— J'sais point, ma fi, comment qu'y ont réussi à l'faire prendre !

— Oh, nous n'avions pas encore pu faire bouillir la marmite, dit Suzanne. Et nous ne l'aurions pas allumé du tout si Marion n'avait pas pensé à mettre une brassée de fagots à l'abri au début de l'orage.

— Vous êtes les Amazones ? demanda maman en se tournant vers Margot et Marion.

— Oui, répondit celle-ci, et voici le capitaine Flint, son autre nom c'est Turner.

— Bonjour, monsieur, enchantée de faire votre connaissance, dit maman.

Et le capitaine Flint répondit qu'il regrettait d'avoir attendu la fin de l'été pour se lier d'amitié avec les Hirondelles.

— Vous ne savez pas tout ce que je dois à ces enfants…

— Enfants !… coupa Marion vexée.

— Explorateurs et pirates, je veux dire. Sans eux j'aurais perdu tout le travail de mon été.

— Mme Jackson m'a mise au courant hier au soir. Je suis bien heureuse qu'ils aient su se rendre utiles. Leur père semble penser qu'ils ne sont pas trop stupides, moi je n'en suis pas toujours tout à fait sûre !

— Oh, maman ! protesta Jean, faisant rire sa mère de bon cœur.

— « Il » m'a donné un perroquet, dit fièrement Micky en allant chercher la cage.

— Et « il » va me donner un singe, ajouta Roger.

— Comment ?

Le capitaine Flint expliqua à Mme Walker qu'il pensait d'abord lui demander la permission, et maman consentit, à condition que ce soit un très petit singe.

— Soyez tranquille, madame, dit le capitaine Flint.

Maman alla voir les tentes effondrées.

— Elles ne valent rien par grand vent. Je me souviens à Madagascar, d'une tente comme celle-là dans une tempête. Le vent l'a déchirée en lanières et l'a emportée comme un

fétu ! Heureusement que vous ne couchez plus ici ce soir ; je regrette que vous ne soyez pas rentrés hier !

— Je suis égoïste, remarqua le capitaine Flint, mais moi je ne le regrette pas !

— Nous n'aurions pas trouvé le trésor si nous étions rentrés hier, expliqua Micky.

— Maintenant que le porridge vous a réchauffés, mettez vite des vêtements secs. J'ai apporté un rechange pour chacun.

— Roger n'a pas été mouillé, dit Suzanne.

— Ça c'est très bien, mais toi et les autres vous avez été trempés. Regarde Micky, elle a l'air d'un torchon. Courez demander au père Jackson le paquet.

Ils arrivèrent au débarcadère en même temps que la chaloupe qui abordait avec un grand bruit de moteur. La plage était si encombrée que c'était pire que la baie de Rio. Le capitaine Flint se précipita pour recevoir sa sœur qui sauta dans ses bras. C'était une petite femme à peine plus grande que Marion. Dans la conversation indigène qui suivit, sa langue marcha grand train. Le capitaine Flint et Mme Walker placèrent à peine un mot de temps à autre.

— Comme je suis contente que tu sois là, dit-elle au capitaine Flint. Vite Clémence…

— Mais non, « Marion », ma chère. Lorsqu'elle est pirate, appelle-la par son nom.

— Marion, alors, et Margot. Sautez dans la chaloupe, vivement, hurluberlues que vous êtes, et mettez des vêtements secs ; vous les trouverez dans la cabine… Comment

allez-vous, madame Walker ? Vous avez fait connaissance avec mon frère, je vois, et avec mes garçons manqués ! Et voici les Hirondelles, si injustement soupçonnées par quelqu'un de ma connaissance !…

Elle aussi était au courant des événements, bien que demeurant sur la rive opposée du lac, au-delà de Rio !

— Ben, dit la mère Dixon, si vous avez fini c'te porridge, j'm'en vas. Y a les poules à nourrir et Dixon a besoin de partir aux champs à c't'heure.

Tout le monde, grands et petits la remercièrent chaleureusement pour le bon déjeuner chaud.

— Rien d'meilleur qu'le porridge, souvenez-vous ! Alors j'pense que j'vous verrai plus v'nir au lait d'main matin ? ça va m'fair' tout drôle. J'avais quasiment pris l'habitude d'vous guetter. P'têt' ben qu'vous r'viendrez l'an prochain ?

— Mais oui, répondit Micky. Tous les ans et toujours.

— C'est des choses qu'on dit quand on est jeune !

Le père Dixon qui attendait patiemment près de son bateau s'était contenté de faire un « Bonjour la société » en arrivant ; il poussa son canot à l'eau avec un « Ben l'bonjour à tous » et partit en ramant sans rien ajouter. C'était un indigène peu loquace.

Par contre les autres bavardaient sans arrêt, échangeant des avis, des impressions, posant des tas de questions auxquelles Amazones et Hirondelles avaient quelque difficulté à répondre. Même le père Jackson, cet indigène aux muscles puissants, voulait savoir exactement comment la caisse avait été retrouvée.

À la fin, la conversation se ralentit…

— Si vous faisiez vos paquets, proposa Mme Blackett à ses filles. Nous mettrons tout dans la chaloupe et nous remorquerons *l'Amazone*.

— Remorquer *l'Amazone* ? s'écria Marion horrifiée. Jamais de la vie, nous rentrerons à la voile, nous n'avons pas besoin d'un sauvetage.

— Tout est trempé ici, remarqua Mme Walker, vous feriez mieux de rentrer avec moi à l'Épine.

— Pas maintenant, implora Micky. Nous sommes secs, nous avons chaud et il y a encore des provisions pour la journée : toute une boîte de pemmican et de la brioche. Pense donc !… C'est notre dernier jour !

La perspective d'être ramené à la maison avec une foule d'indigènes, même des plus agréables, était épouvantable ! Un des grands charmes d'un voyage d'exploration c'est le retour dans son propre navire. Et puis, ne fallait-il pas faire tranquillement ses adieux à l'île ? Jean, Suzanne et Roger appuyèrent la demande de Micky ; quant à Marion et Margot, elles refusèrent carrément de partir.

— Et si l'orage reprend ? demanda la mère des Hirondelles.

Mais le capitaine Flint plaça son mot.

— Il n'y a pas de danger. C'est notre premier orage d'automne et il a donné toute sa mesure cette nuit. Je ne serais même pas étonné que nous ayons un calme plat ce soir. Peut-être la pluie reprendra-t-elle demain, mais je puis presque vous garantir une belle journée.

Les mères se laissèrent fléchir. Tous les objets inutiles pour ce dernier jour furent empaquetés et confiés aux indigènes. Il fut convenu que la chaloupe remorquerait Jackson et sa barque jusqu'à l'entrée de la baie de l'Épine afin que Mme Blackett et Mme Walker puissent parler ensemble pendant le voyage.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, remarqua Mme Blackett.

— Des projets pour revenir l'été prochain ? demandèrent ensemble Marion et Micky.

— Peut-être.

Les tentes mouillées furent roulées, les couvertures empilées dans un ballot. Marion s'apprêtait à vider les sacs de foin pour faire un feu de joie de leur contenu, mais le père Jackson l'arrêta. « C'est bon pour les vaches », dit-il. Enfin, il ne resta plus que la marmite, les provisions, la cage du perroquet et la boîte en fer-blanc du capitaine.

— Vous n'avez pas besoin de ça, dit maman.

— Oh si ! Il y a les papiers du bord là-dedans.

— Nous allons la mettre dans notre tente, proposa Marion ; emportez nos sacs de couchage et tout le reste.

Enfin, les indigènes furent prêts à embarquer. Le capitaine Flint fit ses adieux.

— Vous partez aussi ? demanda Micky.

— Oui, je vais dans la chaloupe avec vos mères, j'ai besoin de leur parler de projets pour l'été prochain. Après,

j'aurai beaucoup à faire. Je pars demain pour Londres. Il faut bien que je trouve ce singe. Mais je vous guetterai ce soir.

La chaloupe s'éloigna du débarcadère dans un grand bruit de moteur et un remous d'eau. Les deux barques suivaient en remorque, celle de Jackson au bout d'une longue corde, celle du capitaine Flint tirée par une amarre plus courte afin qu'il n'y ait pas de heurts. Les indigènes firent des signaux en s'éloignant.

— Au revoir, les Hirondelles ! cria Mme Blackett.

— Ne soyez pas en retard, dit maman ; si vous rentrez à sept heures, je descendrai Cricri à la jetée. Elle sera contente de saluer des marins rapportant un perroquet de leur voyage aux Îles. Au revoir, les Amazones !

— Au revoir, répondirent Marion et Margot, à l'année prochaine !

— Oui, à l'année prochaine !



Quand la chaloupe se fut éloignée, Hirondelles et Amazones se regardèrent tout désorientés et un peu tristes.

— C'est la faute des indigènes, remarqua Marion ; ils étaient trop nombreux, ils transforment tout en pique-nique.

— Maman n'est pas comme ça, dit Micky.

— Maman non plus, quand elle est seule avec nous.

— Et le capitaine Flint n'est pas indigène du tout quand il est seul.

— Ils changent quand ils sont réunis, dit Marion ; ce n'est pas de leur faute, on ne peut pas leur en vouloir !

— Enfin ! Ils sont partis, constata Margot. Nous voici de nouveau des naufragés. C'est le lendemain du jour où nous avons été jetés sur cette île. Il faut nous installer ici pour au moins vingt ans, et guetter le navire sauveur à l'horizon.

— Mais nous rentrons à la maison ce soir, fit observer Roger.

— Nous n'avons pas besoin d'y penser.

Ils eurent beau faire, il leur fut impossible de retrouver l'atmosphère des jours précédents, le charme était rompu.

— Si nous vidions les bateaux ? proposa Jean. Ils sont pleins d'eau.

Cette idée les réconforta. Quelque chose à faire d'indispensable, cela valait mieux. Un bon moment fut nécessaire pour écoper, hisser les voiles afin de les sécher au soleil qui était déjà chaud. Les bordages humides fumaient déjà sous ses rayons. Puis les deux équipages revinrent vers le camp.

Il n'avait plus l'aspect joyeux de la veille. La tente des Amazones était là, solitaire, et des places blanchâtres, piétinées, indiquaient la place où s'étaient dressées celles des Hirondelles.

— Allons ! dit Marion, puisqu'il faut s'en aller, autant en finir tout de suite.

Ils eurent bien de la peine à sortir les piquets de la toile mouillée et tout le monde donna son aide. Quand la tente fut roulée, les piquets mis en faisceaux, Hirondelles et Ama-

zones contemplèrent tristement leur terrain de campement. Rien n'indiquait plus les heureux jours passés, sinon le feu, la boîte de fer-blanc du capitaine, la marmite et les provisions. La cage du perroquet, posée au soleil, mettait seule un peu de gaieté dans cette désolation.

— Quand nous serons partis, dit Micky, d'autres viendront peut-être, découvriront le foyer et comprendront qu'il y a eu un camp ici, mais ils penseront que c'était un camp indigène.

— Si quelqu'un s'avise de prendre l'île, nous le capturerons et nous le rôtirons devant le feu. C'est notre île et la vôtre, et nous la défendrons envers et contre tous, affirma le capitaine Marion.

— Nous rentrons en pension à la fin de l'été, dit tristement Margot.

— Nous aussi, dit Suzanne.

— Bon, nous n'y resterons pas toute notre vie, reprit Marion. Quand nous serons grandes, nous reviendrons vivre ici.

— Nous aussi, approuva Micky, et, en hiver, nous irons nous approvisionner sur la côte en passant le lac gelé sur des traîneaux.

— Moi, dit Jean, je serai marin comme papa, et Roger aussi. Mais nous viendrons passer nos congés ici.

— J'emporterai mon singe avec moi.

— Et mon perroquet ne me quittera pas.

— Eh bien ! reprit Marion avec décision, ne nous attendrissons pas. Au revoir, notre île ! À l'année prochaine ! Et maintenant, tout le monde à bord, et embarquons !

Les débris du campement furent descendus au havre. Suzanne vida la marmite sur le feu. Micky fit un dernier tour dans l'île, la cage du perroquet à la main afin que son compagnon connaisse les coins favoris de sa maîtresse. À la dernière minute, Jean se souvint de la corde qui avait servi pour le phare. Il courut la décrocher, la roula et la mit dans son bateau. Puis les deux équipages embarquèrent. Les vagues étaient moins fortes et le vent tombait mais de grandes houles traversaient encore le lac.

— Le vent est Sud, dit Marion, nous allons louvoyer et gagner un coin épatant au bout du lac. Nous y déjeunerons et nous aurons vent arrière pour rentrer.

— Allez devant, nous suivrons, dit Jean.

Il voulait que ***l'Hirondelle*** quitte l'île en dernier.

Chacun reprit sa place habituelle dans le navire. Le mousse à son poste de vigie, le matelot assis au fond, la cage du perroquet entre les bras, le second et le capitaine à la barre.

— Il faut ajouter Jacquot sur les papiers du bord, fit observer Micky quand ils eurent quitté le havre.

— Voyons, répondit Jean, nous allons l'inscrire comme perroquet du bord.

— Il faut qu'il signe, avant la fin du voyage !

Jean passa la barre au second et prit, dans sa boîte, les papiers signés par tout l'équipage sur le sommet du pic de

Darien si longtemps auparavant. Il y avait encore largement la place pour une signature de plus. Jean écrivit « Jacquot, perroquet du bord », puis il passa la feuille au matelot.

— Signe à sa place.

Mais Micky avait ouvert la cage, et le perroquet, paraissant comprendre qu'on avait besoin de lui pour une raison grave, sortit en se dandinant avec dignité.

— Tu ne peux pas signer réellement, dit Micky, mais il ne manque pas de marins qui mettent une croix à côté de leur nom. Je vais mouiller ta griffe sale et tu la poseras sur le papier, j'écrirai « Jacquot ».

— Pièces de huit ! répondit l'oiseau, en posant sa patte sur la feuille, marquant ainsi sa griffe juste au bon endroit.

— Pare à virer ! cria Suzanne, et Jean et Micky plongèrent pour laisser passer le gui.

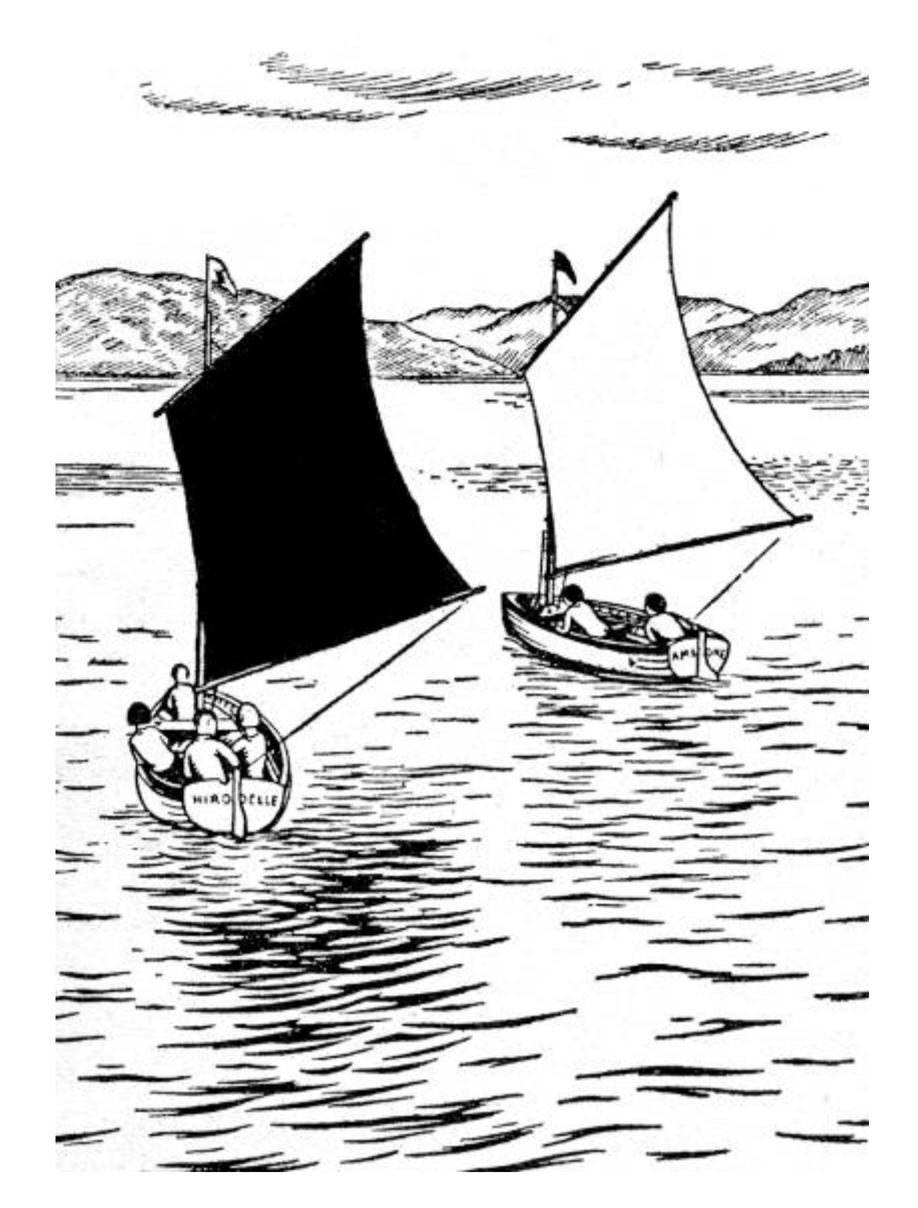
— ***L'Amazone*** a belle allure, remarqua Suzanne en contemplant le petit canot à voile blanche et ses deux marins en béret rouge.

— ***L'Hirondelle*** est tout aussi chic ! dit Jean.

— Bien plus, ajouta Micky, une voile brune, c'est bien mieux qu'une voile blanche !

Après quelques bordées, les deux navires atteignirent le bout du lac. Un grand vapeur quittait une jetée. Les passagers vinrent contre le bordage regarder la petite barque et le capitaine du grand bateau les examina à l'aide de sa longue-vue. Les nouvelles se répandaient vite d'un bout à l'autre du pays, car les occupants du vapeur agitèrent leurs chapeaux

ou leurs mouchoirs dans la direction de *l’Hirondelle*, et un « vivat » retentit.



— Qu’est-ce qui leur arrive ? demanda Roger.

Un des marins courut vers l’antenne qui portait la flamme, descendit le drapeau à mi-mât et le remonta.

— C’est pour nous, ces cris ? dit Jean devenant très rouge.

— Ils nous saluent, dit Suzanne. Ne devrions-nous pas répondre ? Les Amazones descendent leur drapeau.

Micky ferma vivement la cage du perroquet et courut manœuvrer la drisse. La petite ***Hirondelle*** rendit le salut au grand vapeur.

— Il est heureux que nous partions, remarqua Jean, on s'occupe bien trop de nous, c'est assommant. D'ici l'année prochaine, tout sera oublié, heureusement.

L'Amazone entra dans une petite baie de la côte Ouest et ***l'Hirondelle*** suivit. Les deux canots abordèrent sur une jolie plage à l'embouchure d'un ruisseau. Des bois descendaient jusqu'à la rive.

— C'est épatant ici, dit Jean.

— C'est un de nos coins favoris. Invisible du large, ignoré des indigènes, car la route est très loin de l'autre côté des bois.

Il y eut quelque difficulté à rassembler des brindilles sèches pour faire le feu. Sous les arbres, heureusement, à l'abri des rochers, les enfants trouvèrent de la mousse et quelques branches. La marmite ne tarda pas à fumer. Dans la crique, au bord du ruisseau, Hirondelles et Amazones prirent leur dernier repas d'explorateurs et de pirates et passèrent leur dernière journée de liberté.

Tout à coup, Marion remarqua que l'eau était très calme et que le vent faiblissait.

— Nous allons mettre longtemps à rentrer, dit-elle ; quels sont les ordres, amiral ?

Jean était plongé dans un rêve ; il sursauta, mais ne perdit pas sa présence d'esprit.

— L'escadre appareille dans un quart d'heure et vogue cap au Nord !

Lentement, les deux petits navires prirent le large.

Le vent était tombé. Seules quelques rides moiraient parfois la surface du lac complètement apaisé.

— On ne croirait jamais que ça soufflait si fort cette nuit, dit Roger.

Là-haut, sur les collines, on voyait un petit panache de fumée et on entendait le ploc-ploc de la hache.

— Ils seront encore là quand nous serons partis, dit Micky.

— Qui ça ?

— Les sauvages… et leur serpent magique.

Presque plus de vent, par moments l'écoute traînait dans l'eau.

— Assois-toi à tribord, matelot, commanda le capitaine, afin de maintenir le gui en dehors.

Sur *l'Amazone*, Margot se plaçait de même.

— Il va falloir ramer, dit Roger.

— Toi, il te faut un moteur !

— Non ! Non ! la voile, il n'y a que ça !

L'escadre passa le long des côtes de l'île des Chats Sauvages. Elle était redevenue l'île déserte que Micky avait regardée avec envie du haut du pic de Darien, et pourtant elle n'était plus la même. Jean se remémora le havre, les balises,

les feux, le tour de l'île à la nage. Pour Roger, c'était sa première expédition avec les grands, c'était là qu'il avait vraiment nagé pour la première fois. Suzanne y rattachait les souvenirs de campement et la responsabilité de la popote. Pour Micky, c'était l'île de Robinson, et elle lui appartenait plus encore qu'aux autres, parce qu'elle y avait été toute seule. Elle pensa au sentier qu'elle avait dégagé, au cri du hibou dans la nuit, et jeta un regard vers l'île des Cormorans et vers *l'Amazone*. Avait-elle vraiment sorti le canot toute seule dans la nuit et était-elle restée à l'ancre pendant que les cambrioleurs abordaient avec leur trésor ? N'était-ce pas un rêve ?

Devant la baie de la Péniche, ils trouvèrent le capitaine Flint qui les attendait au passage dans sa barque.

— Au revoir, cria-t-il, à l'année prochaine !

Il les suivit du regard tandis qu'ils remontaient vers la pointe de Darien. Là, l'escadre se divisa. On se criait « Au revoir !… Rappelez-vous l'alliance !… À l'année prochaine !… » et enfin : « Trois vivats pour les Hirondelles ! » et « Trois vivats pour les Amazones ! » Puis Jean vira et entra dans la baie de l'Épine, tandis que *l'Amazone* disparaissait dans la direction de Rio.

— Quel dommage que ce soit fini ! soupira Roger.

— Plus de pemmican, répondit Suzanne.

— Chantons « Au port de Dieppe », proposa Micky.

Et tous entonnèrent en chœur :

Au port de Dieppe est arrivé,
Au bras d'tribord derrière,
Trois beaux navir's chargés de blé.

Trois dam's s'en fur'nt les marchander
Nous marchons vent arrière,
Nous sommes bien barrés,
Nous sommes sur la mer,
Brassons bien partout carrés.
Nous marchons vent arrière.
Oh hiss ! Oh hiss !
Oh hiss ! Oh hiss !

— Cette chanson-là, c'est plutôt pour le départ, dit Suzanne, pas pour le retour. Chantons plutôt le « Petit navire ».

Il était un petit navire
Qui n'avait ja, ja, jamais navigué.

....

On tira-z'à la courte paille
Pour savoir qui, qui, qui serait mangé

....

Le mousse monte dans la hune
Et regarde de tous côtés.
Terre ! Je vois la grande grève,
La girouette du clocher.

— Et le mousse n'a pas été mangé, conclut Roger. Tiens, voilà maman et Cricri qui descendent le pré.



À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe ***Ebooks libres et gratuits***

https://groups.google.com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mars 2024

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de ***Ebooks libres et gratuits*** qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : MichelD, FrançoisM, Coolmicro